

L'«EVASION» DEL DOTTOR LACAMBRE. FRAMMENTI TRA IL 1848 E LA COMUNE

Innocenzo Cervelli

1.

Vous voyez pas mal de monde, n'est-ce pas? Eh bien! Du fond de votre prison, il y aurait quelque chose de capital à faire; ce serait une enquête sur les affaires de juin. Il faudrait interroger le plus possible de témoins oculaires et enregistrer leurs dépositions tout au long, en leur recommandant bien de ne pas exagérer et de se renfermer dans l'exacte vérité. Dites à tous vos visiteurs de courir partout à la recherche de ces témoins dans tout Paris et d'écrire leurs récits sous leurs dictée [...].

Questa sollecitazione a ricavare come possibile e il più possibile testimonianze incontrovertibili sugli accadimenti del giugno 1848 apparteneva a una lettera di Auguste Blanqui, detenuto a Vincennes, a Cyrille Lacambre, detenuto alla Conciergerie, suo seguace, amico, poi anche nipote. Maurice Dommanget, cui si deve la citazione¹, non fornisce la data della lettera, ma dà l'indicazione in virtù della quale è agevole contestualizzarla. Blanqui aveva esaminato con attenzione il rapporto Bauchart (dal nome del deputato relatore) e gli atti della commissione d'inchiesta parlamentare presieduta da Odilon Barrot sulle giornate del 15 maggio e 23 giugno 1848 prodotti nella seduta dell'Assemblea nazionale del 3 agosto e, «fort probablement» (M. Dommanget), aveva ritenuto necessario si dovesse procedere a una controinchiesta, a un'«enquête extra-parlementaire» (M. Dommanget).

Di quella seduta disponiamo d'una descrizione ritrattistica, sottilmente reazionaria, da fiancheggiatore, allora, degli uomini della «rue de Poitiers»², di Victor Hugo:

Caussidière [...] arrive à deux heures et demie et se place à son banc, au haut de la Montagne. Gilet blanc. Redingote noire. Louis Blanc est assis au sommet de la Montagne à côté de Ferdinand Gambon et passe sa main dans ses cheveux. Pierre Leroux

¹ M. Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848* (1955), appendice in Id., *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, Paris-Mouton-La Haye, 1972, p. 244.

² G. Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, texte établi et présenté par J. Černý, Bordeaux, 1972, pp. 69-70, 90.

est au troisième banc, au-dessus de Louis Blanc; à côté de La Mennais. Pierre Leroux et La Mennais ont des lorgnons. Leroux promène les siens sur les tribunes publiques. La Mennais baisse la tête et semble lire. De temps en temps, il épluche ses ongles et plonge son pouce dans sa tabatière. Cavaignac arrive après le commencement et s'assied, les bras croisés, près de Marie, au banc des ministres. Lamartine est à sa place ordinaire [...] croise les bras comme Cavaignac; il est pâle et calme, ce qui contraste avec Ledru-Rollin, qui est au-dessus de lui, rouge et agité. Ledru-Rollin est un gros homme à belles dents, l'idéal d'Anne d'Autriche. Il a de grosses mains blanches dont il caresse son collier de barbe [...] Proudhon est assis à côté de Lagrange, à la dernière travée triangulaire de gauche, au fond de la salle. Les femmes de la tribune diplomatique, au-dessus de sa tête, le regardent avec une sorte d'horreur et disent tout haut: «*C'est ce monstre!*» Proudhon a les jambes croisées, pantalon gris et redingote brune, et est à demi couché sur son banc, de façon que sa tête n'atteint pas le haut du dossier [...] Caussidière s'est souvent agité pendant la lecture du rapport. Louis Blanc a demandé la parole d'un ton indigné, Caussidière a crié: «*C'est ignoble!*» Au mot *stupidés bourgeois* que le rapport lui attribue, il a dit: «*Calomnie!*» Pendant la seconde partie du rapport, Ledru-Rollin a pris une plume et a écrit des notes [...] Le rapporteur Bauchart, avocat à Saint-Quentin, a une voix et un geste de procureur général³.

Possiamo immaginare Victor Hugo sentire da Bauchart della responsabilità diretta di Louis Blanc e Marc Caussidière nella contromanifestazione popolare del 17 marzo: «des témoignages graves nous signalent la main de M. Caussidière, et celle de M. Louis Blanc, comme ayant dirigé ce mouvement»⁴, e, suo tramite, avvertire l'irritazione di Blanc e Caussidière. E chissà quale sarà stato il tono della voce e la teatralità verosimilmente minacciosa se non già vendicativa del gesticolante relatore Quentin-Bauchart nell'attribuire a Caussidière l'insultante espressione «*stupidés bourgeois!*»

Egli riferiva di una riunione tenutasi in prefettura il 3 aprile nella quale Caussidière avrebbe detto a quarantotto commissari di polizia da lui convocati:

[...] Dites bien [...] à vos stupides bourgeois, à vos gardes nationaux, dites-leur que s'ils ont le malheur de se laisser aller à la moindre réaction, 400,000 travailleurs attendent le signal pour faire table rase de Paris; ils ne laisseront pas pierre sur pierre, et pour cela ils n'auront pas besoin de fusils, des allumettes chimiques leur suffiront⁵.

³ V. Hugo, *Choses vues. Souvenirs, journaux, cahiers 1830-1848*, édition présentée, établie et annotée par H. Juin, Paris, 1972, pp. 692-694.

⁴ *Rapport de la commission d'enquête sur l'insurrection qui a éclaté dans la journée du 23 juin et sur les événements du 15 mai*, [I], s.l., s.d., p. 15. Sulla giornata del 17 marzo 1848, H. Guillemin, *La première résurrection de la République, 24 février 1848*, Paris, 1967, pp. 217-229 (e, a proposito dell'atteggiamento di Blanqui in quella circostanza, indicazioni anche storiografiche in Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., pp. 63 sgg.); da ultimo M. Gribaudi & M. Riot-Sarcey, *1848, la révolution oubliée*, Paris, 2008, pp. 126-129.

⁵ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., pp. 15-16. Si noterà che la data di questa riunione varia a seconda delle testimonianze qui riportate, inclusa quella dello stesso Caussidière.

Credo che la contestazione indignata di Caussidière – «Calomnie!» – registrata da Victor Hugo non fosse poi tanto infondata⁶. Nelle sue memorie Caussidière contestò quanto a lui sostanzialmente imputato, ché di un'imputazione vera e propria di fatto si trattava. Ne fece risalire la responsabilità a un vecchio commissario di polizia di nome Troessard (ma Trouessart) «révoqué» dal servizio, il quale, nel deporre davanti alla commissione d'inchiesta, aveva dato al suo discorso nella riunione con i commissari quella «fausse couleur» che la stessa commissione d'inchiesta, «commission d'iniquité» come Caussidière la qualificava, finì col far sua⁷. Trouessart aveva dato la sua deposizione l'11 luglio 1848. Se Caussidière l'avrebbe ricordato come revocato dal servizio, Trouessart si era presentato invece alla commissione d'inchiesta come volutamente dimissionario per incompatibilità ideologica con il suo superiore: «ayant aperçu les tendances de M. Caussidière contre la garde nationale et la bourgeoisie, je crus devoir donner ma démission». Quindi aveva reso la commissione partecipe delle proposizioni, incriminate, rivolte ai quarantotto commissari:

Dites bien à vos stupides bourgeois et à votre garde nationale que, si elle a le malheur de tendre à toute espèce de réaction, ce ne sera plus avec des coups de fusils, mais avec une botte [ma leggasi: boîte] d'allumettes chimiques que nous incendierons tout Paris, et nous ne laisserons pas pierre sur pierre⁸.

Le varianti fra il testo della deposizione Trouessart e quello del rapporto Bauchart sono per lo più insignificanti, tranne una: il non indifferente riferimento ai 400.000 lavoratori in attesa di un segnale rivoluzionario, assente nella prima e presente nel secondo. Un riferimento di cui non c'era traccia neppure nella deposizione di Carlier, direttore di polizia presso il ministero degli Interni, un «antirepublican policeman»⁹:

⁶ Hippolyte Castille citò le parole attribuite a Caussidière con il seguente commento: «sauf la forme qui sent l'hyperbole habituelle de l'espionnage, telle était la pensée de M. Caussidière» (*Histoire de la seconde république française*, Paris, 1854/56, II, pp. 212-213). Evidentemente non è questa la sede per indagare se ci si trovasse effettivamente davanti, oppure no, al pensiero dell'allora prefetto di polizia; qui mi limito a constatare che lo storico mostra fiducia nella sua fonte, ovvero il rapporto Bauchart.

⁷ *Mémoires de Caussidière, ex-préfet de police et représentant du peuple*, I, Paris, 1849, pp. 260-263. Vale la pena osservare che Caussidière collocava l'incontro in prefettura «vers la fin d'avril» e non il 3 di quel mese, e puntualizzava che di quarantotto commissari di polizia convocati tre non vennero.

⁸ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 357. Trouessart era incerto se la riunione in prefettura si fosse tenuta l'1 o il 2 o il 3 aprile.

⁹ Così P.H. Amann, *Revolution and mass democracy. The Paris club movement in 1848*, Princeton, Princeton University Press, 1975, p. 75, ma *passim*. Su Carlier anche Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., *passim*.

Vers le 3 avril, les quarante-huit commissaires de police furent appelés à la Préfecture. M. Caussidière leur fit l'éloge de la République rouge, et leur dit que ses ennemis étaient les bourgeois; que s'ils ne marchaient pas, il faudrait faire jouer la boîte d'allumettes pour les mettre à la raison, et brûler Paris de façon à ne pas laisser pierre sur pierre. Les quarante-huit commissaires furent effrayés; les cheveux leur dressaient sur la tête¹⁰.

Qui manca, come si vede, anche la locuzione «stupides bourgeois», e l'impressione è che si tratti di un sentito dire.

Caussidière fu particolarmente bersagliato nel corso delle audizioni della commissione d'inchiesta. Auguste Vermorel, ad esempio, citò in parte la deposizione di Jules Favre dell'11 luglio 1848 per sottolinearne «la haine et la perfidie des insinuations» che l'avevano ispirata¹¹. Trouvé-Chauvel, il banchiere subentrato a Caussidière nella carica di prefetto di polizia dopo la giornata del 15 maggio, un'autentica anima nera della controrivoluzione¹², nella seduta dell'Assemblea nazionale del 28 giugno si dichiarò convinto che vi fosse stato un «enchaînement complet entre le 15 mai, le 23 juin et le 16 avril», e che non vi era dubbio che Caussidière «ne soit mêlé à l'affaire de juin, comme à celle de mai»¹³. Nella deposizione fornita il 13 luglio, Trouvé-Chauvel diede a mio parere una tipica versione controrivoluzionaria dell'intero svolgimento dalla metà di aprile alla fine di giugno, quella che conteneva in sé non solo la logica della circolare che Ménard avrebbe richiamato e qui ricordata, ma anche, in certo modo, delle deportazioni e degli stessi massacri preventivi. Egli fece infatti presente alla commissione d'inchiesta:

¹⁰ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 246.

¹¹ A. Vermorel, *Les hommes de 1848*, Paris, 1869, pp. 261-262; la deposizione di Favre, grondante invidia verso Caussidière, in *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., pp. 279-281.

¹² Non solo per quanto concerne gli *ateliers nationaux* e i *clubs*. Louis Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, présenté par F. Benfante et M. Gribaudi, Paris, 2007, p. 286 (*Pièces justificatives*), citò ad esempio quella parte della deposizione del 3 luglio 1848 in cui Trouvé-Chauvel aveva testimoniato di aver indirizzato agli amministratori degli ospedali una circolare con la quale disponeva che i feriti dovessero essere «l'objet des mêmes informations que les autres insurgés», e di aver proposto a Cavaignac di preservarne l'escutività anche dopo che i medici si erano rifiutati di applicarla per il fatto che «telles rigueurs agiraient sur l'état des blessés». Con qualche lieve variante (per esempio: «sur l'état, sur la santé des blessés»), Ménard riportava la risposta di Trouvé-Chauvel alla domanda: «quel est judiciairement le régime auquel les prisonniers sont soumis dans les hôpitaux?» (*Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 359), e chiosava: «si un autre que M. Trouvé-Chauvel affirmait une pareille chose, je refuserais d'y croire». Si veda anche il testo di Ménard a p. 263: «[...] parmi tous ces prisonniers, il se trouvait un grand nombre de blessés; ils étaient traités comme les autres».

¹³ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 358.

Le danger de la présence des prisonniers dans Paris. Ces détenus ne sont pas abattus. Ils sont entretenus dans ces idées par les hommes intelligents qui sont détenus avec eux, et qui les dominent. Dans ce moment-ci, on remarque une agitation considérable à la surface et très-sérieuse au fond. L'arrestation de M. Caussidière est une mesure indispensable. Il a été vu aux barricades, et s'il n'avait pas été Représentant, il l'aurait arrêté: il résulte des renseignements de police qu'il a été certainement associé à tous les mouvements. Il a exercé une influence très-considérable sur Ledru-Rollin [...] Voici le système de Blanqui: entretenir l'inquiétude par l'inquiétude, empêcher la confiance de renaître; par l'absence de confiance tuer le crédit, arriver à la misère; la misère deviendra alors l'auxiliaire de la révolte, et la révolte conduira à l'anarchie¹⁴.

Ma il punto non è qui tanto la perorazione dell'arresto di Caussidière da parte di Trouvé-Chauvel, né della sua contestualizzazione nel quadro, per così dire, di una filosofia controrivoluzionaria della rivoluzione, quanto piuttosto l'offensiva espressione «stupides bourgeois» allo stesso Caussidière attribuita: è a essa, dunque, che occorre tornare. Il 25 luglio Deroste, vecchio commissario di polizia come Trouessart, depose:

Dans les premiers jours de mars, M. Caussidière convoqua les 48 commissaires de police, c'était la première fois qu'il se mettait en rapport avec eux; il nous fit un petit discours pour réclamer notre concours; dans ce discours il nous dit entre autres choses qu'il fallait que l'habit s'habitât au contact de la veste et de la blouse, que c'était d'autant plus indispensable que la République était fondée et que Paris périrait plutôt qu'elle, qu'il résultait des rapports qui lui parvenaient que plusieurs individus disaient que si les armes leur manquaient, ils avaient des allumettes chimiques. En réponse à la question que vous venez de me faire, je puis affirmer que Caussidière n'a pas prononcé l'épithète de *stupide*, appliquée aux bourgeois [Lecture faite, a signé. Signé, Deroste, Ernest Bertrand, Lamotte]¹⁵.

Dunque Caussidière non avrebbe definito stupidi i borghesi¹⁶. Non solo, allora, discrepanze fra il rapporto Bauchart e la deposizione Trouessart, accomunati peraltro da una medesima ispirazione controrivoluzionaria, ma anche e soprattutto contrapposizione fra due commissari di polizia, Trouessart e De-

¹⁴ *Rapport de la commission d'enquête*, II, s.l., s.d., p. 321 (si noterà la formulazione «système de Blanqui»); si veda anche ivi, pp. 325, 326, per le sedute della commissione d'inchiesta del 18 e 19 luglio. Come è noto, alla fine di agosto Louis Blanc e Marc Caussidière espatriarono a Londra (per nulla tenero in ogni caso Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., p. 71: «Caussidière et Louis Blanc sont partis pour Londres dès leur sortie de l'Assemblée, ne se souciant point de la justice de la Haute Cour. Bon voyage! Leur attitude équivoque à tous deux, depuis le 24 février, ne le rend pas autrement intéressants»). Ledru-Rollin, in bilico nell'agosto 1848, li avrebbe seguiti l'anno dopo (per meditare con loro, scrisse sempre Lefrançais, «sur les dangers de jouer double jeu en matière révolutionnaire»: *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., p. 95). Peraltro trasparente l'intendimento di Trouvé-Chauvel di coinvolgere Ledru-Rollin fin dall'estate del 1848.

¹⁵ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 148.

roste. Caussidière aveva dunque le sue buone ragioni per gridare pubblicamente alla calunnia contro di lui.

È solo un esempio, suggerito dalla testimonianza victorhughiana sulla seduta dell'Assemblea nazionale del 3 agosto 1848, per dare un'idea su quanto fosse fondata, a parte che per ben altra gravità di fatti, l'esigenza di Blanqui di una controinchiesta.

Come replicando a Carlier, Caussidière il 24 luglio disse che «au lieu de la République rouge, ce plutôt une République rose que j'aurais désiré», e il 2 agosto: «moi, je regarde la République comme une chose sacrée. Proudhon l'a compromise l'autre jour. Nous avons causé avec lui»¹⁷. L'ex prefetto di polizia si limitò a ribadire il diffuso dissenso della stessa sinistra nei confronti di Pierre-Joseph Proudhon. Nulla in comune, ovviamente, con quel «monstre» che, stando a Victor Hugo, suscitava in gentili signore «une sorte d'horreur». Salvo l'implicito riferimento: il discorso tenuto da Proudhon il 31 luglio in Assemblea nazionale.

Tanto il netto distinguo di un repubblicano convinto quanto l'offesa sensibilità femminile sembrano in qualche modo riverberarsi in alcune annotazioni autobiografiche di Proudhon stesso del 1849: «à dater aussi du 31 juillet [1848], je devins, suivant l'expression d'un journaliste, l'*homme-terreur* [...], suspect à mes amis politiques [...], renié par mes coreligionnaires»¹⁸. Ma cosa di particolarmente scandaloso aveva mai detto l'autore di *Qu'est-ce que la propriété?* quel 31 luglio 1848, solo tre giorni prima della lettura del rapporto Bauchart? E, questo è il problema che intenderei qui sollevare, c'era qualcosa di più della semplice contiguità di calendario: 31 luglio, 3 agosto?

In contraddittorio con Thiers («parle comme un inquisiteur jugeant un hérétique»)¹⁹, che il 26 luglio in veste di «rapporteur» alla commissione Finanze aveva bocciato la sua proposta di legge²⁰, Proudhon intervenne il 31 per sostenerla. Si sarebbe trattato di «une loi d'*exception*»²¹, par laquelle chacun devait faire, pendant trois ans, un léger sacrifice sur son salaire ou revenu, la si-

¹⁶ Con buona pace di Hippolyte Castille che considerò solo il rapporto Bauchart.

¹⁷ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., pp. 256-257.

¹⁸ P.J. Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), introduction par H. Trinquier, notes par D. Halévy et H. Trinquier, Antony, Editions Tops-H. Trinquier, 1997, pp. 157-158.

¹⁹ Cito il discorso di Proudhon del 31 luglio 1848 dal «Moniteur universel» del 1° agosto, dove ovviamente sono registrate anche le interruzioni e le reazioni in corso di seduta.

²⁰ Il testo della «pétition, rédigée en forme de décret, de manière à ce que l'Assemblée nationale n'eût rien à faire qu'à y joindre sa sanction», figurava nell'articolo di Proudhon *Le 15 juillet*, pubblicato nel «Représentant du peuple» dell'8 luglio 1848; vale la pena notare che all'art. 8 prevedeva l'abolizione della famigerata imposta dei 45 centesimi, nel merito della quale si vedano i giudizi riportati nel mio *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelman*, in «Studi Storici», L, 2009, 4, pp. 841-843.

²¹ «Vu l'urgence et le péril imminent», nel testo del «Représentant du peuple» dell'8 luglio 1848.

tuation générale étant sauvée et la fortune publique accrue»²². Presupposto ne erano le tipiche teorie proudhoniane sul mutualismo, la circolazione, il credito gratuito, la banca di scambio ecc.²³. Caratteristica ne era l'altrettanto tipicamente proudhoniana contrarietà allo scontro di classe: «le système proposé exigeant le concours et la participation de tous, implique par cela même conciliation générale [...] Les haines de classe s'éteignent dans cette initiative des masses, au lieu de s'exalter par la dispute du pouvoir»²⁴. L'esito: diamo ancora la parola al Proudhon delle *Confessions*: «on m'accusait de prêcher le vol, on disait que je voulais prendre à la propriété le tiers de son revenu. Bref, ma proposition fut déclarée scandaleuse, immorale, absurde, attentatoire à la religion, à la famille et à la propriété»²⁵. E la pazienza ha sempre un limite: «tant de mauvaise foi ou de crétinisme aurait indigné un saint. Je résolu de briser la glace, et puisque M. Thiers faisait de la pasquinade, je ferais, moi, de la fascination»²⁶. Non si intendeva discutere «sérieusement» di economia²⁷, gli si chiedeva conto del suo credo politico? Di qui la necessità per Proudhon di intervenire in Assemblea nazionale da politico socialista in certo modo suo malgrado:

Nous avons ordonné l'état de siège: or, à moins d'un changement dans notre politique, l'état de siège est à perpétuité. Vous venez de supprimer les clubs, vous placez les réunions les plus innocentes sous la surveillance de la haute police: c'est l'état de siège. Vous enchaînez la presse: c'est l'état de siège. Vous ordonnez le désarmement des ouvriers: c'est l'état de siège. Sans la garantie du travail qu'on vous demande, vous ne pouvez ni tolérer les clubs, ni vivre avec la presse, ni rendre les fusils aux travailleurs devenus suspects. Croyez-vous donc que le capital aille se risquer sur l'hypothèque des baïonnettes bourgeois? Beau sujet de confiance vraiment. Le capital a peur, et son instinct ne le trompe pas: le socialisme a les yeux sur lui.

Il socialismo, dunque, «a les yeux» sul capitale. Quali che fossero state le tesi di Proudhon e le idee economico-sociali di fondo che ne erano alla base, questo fu il messaggio recepito del discorso del 31 luglio 1848.

²² Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), cit., p. 154.

²³ «Si tous les citoyens se font mutuellement crédit de quelque chose; le propriétaire de maison, d'une partie de ses loyers; le propriétaire fermier, d'une partie du fermage; le créancier hypothécaire, d'une partie de ses intérêts; le rentier de l'Etat, d'une fraction de sa rente; n'est-il pas évident que cette mutualité équivaut à une espèce d'organisation du crédit, et que si l'on entrerait franchement dans cette route, on aboutirait à la reprise immédiate du travail et des affaires?...» (*Le 15 juillet*, cit.; si veda anche Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* [1849], cit., p. 152).

²⁴ Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), cit., p. 154.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Ivi*, p. 155.

²⁷ *Ibidem*; argomentando ad esempio nel discorso del 31 luglio sulla progressività dell'imposta contro la proporzionalità, Proudhon aveva citato Jean Baptiste Say e Adam Smith.

L'anno dopo, nelle *Confessions d'un révolutionnaire*, Proudhon avrebbe in parte giustificato i suoi eccessi oratori di allora con il clima che si era determinato mentre parlava: «je prononçais, avec une certitude absolue, la dissolution de la société. Mon excuse est dans cette réponse que je fis sans réflexion à l'un de mes interrupteurs»²⁸. «Sans réflexions», dunque, ma, a ben vedere, non ha troppa importanza. Il 31 luglio 1848 Proudhon aveva adottato un'ottica classista, «la division du peuple en deux catégories, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas». Nel 1849 non solo non la smentiva – «lorsque j'ai employé les deux pronoms vous et nous, il est évident que, dans ce moment là, je m'identifiais, moi, avec le prolétariat, et que je vous identifiais, vous, avec la classe bourgeoise»²⁹ – ma il fatto stesso che nel riproporre questa proposizione la corredasse del seguente commento: «ce n'était plus moi qui parlais à la tribune, c'étaient tous le travailleurs»³⁰, confermava che il 31 luglio 1848 Proudhon aveva perfettamente avvertito di essere il solo a rappresentare il socialismo³¹, e, a ben vedere, almeno in quella congiuntura, fondatamente. Così, da contemporaneo (il suo *Prologue* apparve sul «Peuple» fra il novembre 1848 e il febbraio 1849), Louis Ménard:

Quant à son décret, on le livra à M. Thiers. Proudhon répondit aux puérils et inintelligentes calomnies dont il fut l'objet par une magnifique exposition de la question sociale. Il fut interrompu à chaque phrase par les plus niaises et les plus furibondes exclamations. L'Assemblée crut le flétrir par un ordre du jour voté à la presque unanimité; quelques Montagnards s'abstinrent: un seul, Greppo, osa voter pour Proudhon³².

²⁸ Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), cit., p. 159.

²⁹ C'era stato chi era insorto: «c'est la guerre sociale!», e chi: «c'est le 23 juin à la tribune!»; si veda anche Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), cit., p. 159, nota 199. Per le reazioni in Assemblea nazionale al discorso di Proudhon, per esempio, Castille, *Histoire de la seconde république française*, III, cit., pp. 253-254.

³⁰ Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), cit., pp. 159-160, e nota 200 (sia di Daniel Halévy che, in disaccordo, di Hervé Trinquier, con il quale convengo: nelle *Confessions* Proudhon stemperò i toni del discorso dell'anno prima, ma ribadì il carattere socialista e classista che aveva avuto, o, meglio, che lui aveva inteso avesse. Per una valutazione complessiva si veda M. Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la République*, Paris, 1973, p. 76).

³¹ Una consapevolezza che traspariva ad esempio da questa annotazione diaristica: «ma pp^m [proposition] rejetée pour deux causes: la 1^{re} c'est l'origine; – la 2^e c'est le but. – Le 1^{er} est l'auteur; le 2^e, l'émancipation ouvrière. – On veut exploiter le travail, on ne veut pas l'émanciper» (*Carnets de P.J. Proudhon*, éd. par P. Haubtmann, III, Paris, 1968, p. 74). Qualcosa di simile nel dibattito in Assemblea nazionale, dove Proudhon aveva parlato di «deux raisons capitales: l'une est son origine; cette proposition vient de moi, de celui qui a défini la propriété (Exclamations et rires); l'autre est son but, le droit au travail, l'émancipation du prolétariat. Ma proposition tendrait à faire vivre l'ouvrier en travaillant; les malthusiens ont décidé qu'il périrait en combattant».

³² Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., pp. 272-273. Ma questo, comunque, il ricordo di Lefrançais: «le 5 [sic] juillet 1848 – les pavés de Paris encore tout

Dal 31 luglio, il discorso, al 3 agosto 1848, la seduta del rapporto Bauchart. Scrivendone l'anno dopo, Proudhon, detto dell'incriminazione di Blanc e Caussidière, considerò peggiore il trattamento a lui riservato.

Les *charges* n'ayant point paru suffisantes pour m'englober dans le procès, la commission d'enquête essaya de me tuer par la diffamation. Quentin Bauchart me représenta, dans son rapport, admirant froidement, le 26 juin, sur la place de la Bastille, *la sublime horreur de la canonnade*. En entendant de ma place ce travestissement de mes paroles, je faiblis un instant, et ne pus retenir un cri d'horreur: «*Je m'inscris en faux contre le rapport*»; ces paroles échappèrent de ma poitrine indignée. Mais je me calmai vite, et me renfermai plus que jamais dans mon silence³³. Le trait était lancé, la haine allait s'en emparer, le colporter, le commenter: toute protestation devenait inutile³⁴.

Questo il passo del rapporto Bauchart:

M. Proudhon, interpellé par la Commission sur l'emploi de son temps de neuf heures et demie à onze heures³⁵, explique qu'il est entré dans une maison en face du canal

chauds du sang de Juin – Proudhon, au milieu de furieuses clameurs, lisait et soutenait courageusement à la tribune sa fameuse proposition de suspension de paiement et de réduction des loyers. A la mise aux voix par assis et levé, un seul député est debout, appuyant la prise en considération du projet de Proudhon. C'est le citoyen Greppo, le *canut* lyonnais. Son nom circule bientôt et, grâce aux comptes rendus de la séance dans la presse, il était dès le lendemain livré à la stupefaction du monde entier. Greppo devint ainsi un héros pour les uns, une tête de Turc pour les autres. Or, l'amusant de l'affaire, c'est que le citoyen n'ayant point assisté la veille à la réunion de ses collègues de la gauche, ignorait que ceux-ci, jugeant que la proposition de Proudhon n'avait qu'un caractère tout platonique de déclaration de principes qu'ils étaient fort loin d'accepter, avaient résolu de s'abstenir. De là le vote tout spontané de Greppo qui dut lui-même être fort étonné de son audace. On prétend qu'alors Proudhon était furieux contre lui. Le communiste Greppo n'en reste pas moins dans l'opinion publique le *fidèle* disciple de Proudhon!» (*Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., pp. 91-92).

³³ Nel marzo 1855 Proudhon scrisse nei suoi diari che quel silenzio fu dovuto alla consapevolezza che la dichiarazione delle proprie simpatie per gli insorti e del suo «chagrin profond» davanti alla guerra civile in atto nelle giornate del giugno 1848 gli avrebbero comportato l'arresto; cfr. Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), cit., p. 161, nota 202 (H. Trinquier).

³⁴ Ivi, pp. 160-161. L'appunto: «3 août. *Rapport Bauchart* sur les événements des 15 mai et 23, 24, 25 et 26 juin. – Ledru-Rollin, Caussidière, L. Blanc et, moi, incriminés. – Bêtise de Mauvais. Je m'inscris en faux contre le rapport» (*Carnets de P.J. Proudhon*, III, cit., p. 78) dovette esprimere certamente la prima reazione a caldo: si noterà l'aspettativa di un eventuale coinvolgimento anche di Ledru-Rollin. Mauvais era un rappresentante che aveva riferito alla commissione d'inchiesta di una conversazione da lui avuta con Proudhon «sur les événements de juin»; cfr. *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 51.

³⁵ Per lo scenario del 26 giugno alle dieci, cfr. Gribaudi & Riot-Sarcey, 1848, *la révolution oubliée*, cit., p. 233.

Saint-Martin et de la grande barricade du faubourg [Saint-Antoine]; que, de l'escalier de cette maison, il est demeuré en admiration devant l'horreur sublime de la canonnade.

Chi ascoltò la lettura del rapporto Bauchart certamente rimase impressionato non solo dal passo citato, ma anche da rilievi tipo quelli che Proudhon si sarebbe trovato «sur le théâtre de la guerre civile comme à un spectacle», «pour satisfaire sa curiosité»³⁶. Fu probabilmente a questo punto che «les femmes de la tribune diplomatique», inorridite, gridarono «c'est ce monstre!» all'indirizzo di un Proudhon «demi couché sur son banc», così Hugo, «faibli», così lo stesso Proudhon. Victor Hugo aveva registrato insomma una scena determinata, che però presupponeva a sua volta il discorso del 31 luglio – «le socialisme a fait la révolution de Février [...] C'est le socialisme qui a servi de bannière à la dernière insurrection», in una visione organica del febbraio e del giugno³⁷ – con quel tanto di prefigurazione di lotta di classe che ne era emersa. Lo stesso rapporto Bauchart non taceva del resto il convincimento di Proudhon che l'«insurrection», pur da lui ritenuta «inopportune», era stata comunque «socialiste». Due allora i punti salienti di quel rapporto relativamente a Proudhon: la frase infelice dell'«horreur sublime de la canonnade» e il riconoscimento del carattere socialista della rivoluzione di giugno.

Entrambi impongono un passo indietro, alla deposizione di Proudhon davanti alla commissione d'inchiesta, 15 luglio. Daniel Halévy osservò che le parole «horreur sublime de la canonnade» erano contrassegnate così fortemente dalla «marque proudhonienne qu'il est difficile de ne pas croire à leur exactitude. Proudhon d'ailleurs ne les dément pas exactement, il proteste contre le rapport, l'esprit du rapport»³⁸. Del resto esse risultavano, sia pure con qualche variante, dall'interrogatorio del 15 luglio: «le 26, à dix heures du matin, j'étais place de la Bastille: la canonnade recommença. J'assistai à ce spectacle terrible et sublime», e il presidente della commissione d'inchiesta, Odilon Barrot, naturalmente non si lasciò sfuggire l'occasione di sottolinearle³⁹. Il caso di Proudhon si configurava dunque diversamente da quello di Caussidière, dal momento che per quest'ultimo un testimone, il commissario di polizia Deroeste, si ricorderà, aveva dichiarato e sottoscritto che non aveva pronunciato le parole «stupides bourgeois». Ma le risposte di Proudhon alle domande rivoltegli dal presidente della commissione d'inchiesta – volte da un lato a farsi dire quali fossero stati i suoi movimenti il 26 giugno e se si fosse eventualmen-

³⁶ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., pp. 52, 51.

³⁷ «A partir du 31 juillet, la révolution de février est devenue irrévocable: la question sociale avait enfin reçue une signification positive» (Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* [1849], cit., p. 157).

³⁸ Ivi, p. 161, nota 202.

³⁹ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., pp. 337, 338.

te imbattuto in membri dell'Assemblea nazionale, e dall'altro finalizzate a ottenere valutazioni e giudizi – contenevano considerazioni di ordine politico nelle quali si può ravvisare la sua posizione nei confronti della rivoluzione di giugno, quale era andata costituendosi nelle tre settimane circa dalla sua sanguinosissima repressione. Come scrisse Vermorel, che ne citò i passi più significativi, inclusa l'infelice allusione allo «spectacle terrible et sublime» dei cannoneggiamenti⁴⁰, Proudhon fu il solo nella sua deposizione del 15 luglio 1848 ad aver avuto «le courage d'élever la voix en face de la réaction triomphante pour rétablir le caractère de l'insurrection, et d'enregistrer sa protestation isolée dans le dossier même réuni par les accusateurs du peuple pour faire le procès à la révolution de Février»⁴¹. Alla domanda su quali fossero state a suo avviso le cause degli avvenimenti di maggio e di giugno, Proudhon rispose:

Je ne sache pas qu'il y ait une connexité nécessaire entre les événements des deux époques. Des hommes qui étaient aux uns ont pu être aux autres, mais cela n'indique pas une corrélation directe. J'avais cherché, comme journaliste, à prévenir le 15 mai⁴². Le 23 juin, j'avais cru que c'était une conspiration de prétendants s'appuyant sur des ouvriers des ateliers nationaux. J'étais trompé comme les autres. Le lendemain j'ai été convaincu que l'insurrection était socialiste⁴³ [...] La cause première déterminante de l'insurrection, c'est la question sociale, la crise sociale, le travail, les idées; il m'en coûte de le dire, moi qui suis socialiste.

Più interessante quanto seguiva. Alla domanda se vi fossero stati «un plan, une direction», così Proudhon:

Je ne le crois pas. Si l'insurrection avait eu à sa tête quelques noms connus, si elle avait eu une direction, elle pouvait aboutir⁴⁴. Beaucoup d'hommes, sans y prendre une part matérielle, s'y sont associés d'intention. Cette association va peut-être croissant à l'heure qu'il est. La pitié est pour les insurgés, parce que beaucoup ont été tués, parce qu'ils se battaient pour avoir du pain, parce qu'ils sont morts sous l'exécration publique. Tout ce qui est socialiste a pris moralement part pour les insurgés, en les considérant comme de malheureuses victimes des idées, des temps. Ce sentiment a ramené à l'insurrection une masse de sympathies. L'immoralité de l'insurrection, évidente au premier jour, va s'affaiblissant dans l'opinion de tous⁴⁵.

⁴⁰ Riferita peraltro nel modo seguente: «l'esprit de parti a odieusement travesti le rôle de M. Proudhon en juin, et en travestissant un mot prononcé par lui on a prétendu qu'il n'avait cherché dans le spectacle affreux de ces luttes qu'une occasion d'admirer "l'horreur sublime de la canonnade"» (Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., p. 311, nota 1).

⁴¹ Ivi, pp. 311-313.

⁴² Sul «Représentant du peuple» del 14 maggio. Ironicamente nei *carnets*: «15 mai. – Invasion de l'Assemblée par le peuple. Journée de Prairial en miniature» (*Carnets de P.J. Proudhon*, III, cit., p. 57).

⁴³ Proposizione rifiutita, si è visto, nel rapporto Bauchart.

⁴⁴ Blanqui era agli arresti dal 26 maggio.

⁴⁵ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., pp. 336-337.

Un passo, mi sembra, di notevole interesse. Se prendiamo i *carnets*, troviamo innanzi tutto una data cumulativa:

23, 24, 25, 26 juin. – Insurrection des ouvriers à Paris. Cette insurrection est plus terrible à elle seule que toutes celles qui ont eu lieu depuis 60 ans réunies. Le mauvais vouloir de l'Assemblée, l'acerbité de ses paroles en est cause. Thiers a été vu conseillant l'emploi du canon, *pour en finir*⁴⁶. Des massacres atroces de la part de la garde mobile, de l'armée et de la garde nationale ont eu lieu. Les insurgés montrent un courage indomptable. – Ils tuent beaucoup de monde, surtout des officiers.

Quindi specificamente sotto la data di domenica 25 giugno:

La Terreur règne dans la capitale, non une Terreur comme celle de 93, mais la terreur de la guerre civile et *sociale*. Ce qui consterne, est de voir les bourgeois de l'Assemblée nationale ne s'occuper que d'une chose, d'en finir!! Comme si on en pouvait *finir*!... J'ai parcouru les rangs de la garde nationale; elle est généralement honnête, humaine et bonne. Elle ne sait pas que la cause des insurgés est la sienne propre!... Mais il arrive ici ce que l'on a toujours vu: chaque idée nouvelle a son baptême; les premiers qui la propagent, incompris, impatients, se font tuer par trop d'intempérance philosophique. Ce qui arrive aux insurgés n'est pas autre chose que ce que l'on a vu arriver à Galilée, à Jordan Bruno, etc. etc. Les idées de ces philosophes étaient celles de la raison, celles de tout le monde: on les a brûlés et tourmentés pour cela.

Quindi i massacri:

Ce matin, 28 juin, on fusille à la Conciergerie, à l'Hôtel de Ville, 48 heures après la Victoire. On fusille les prisonniers blessés, désarmés. On répand les calomnies les plus atroces sur les insurgés, afin d'exciter contre eux la vengeance⁴⁷. On va arrêter à domicile les citoyens suspects de communisme; on choisit surtout les combattants de février; on les conduit au pont d'Arcole et là on les fusille et on les jette à l'eau. On a

⁴⁶ «Il faut en finir» o «en finir» è, come è noto, la parola d'ordine controrivoluzionaria per eccellenza. Lo stesso Proudhon, mutuando lo spunto, si vedrà più avanti, dall'*affiche* blanquista sui fatti di Rouen, l'aveva registrato nell'articolo *Aux Patriotes* del «Représentant du peuple» del 4 maggio, attribuendo a esso il suo reale significato: «la guerre civile n'est déjà plus dans les prévisions; elle est un fait. Elle n'est plus redoutée comme le plus horrible de maux; elle est acceptée comme une nécessité. A la campagne comme à la ville, on fabrique de la poudre, on fond des balles, on apprête des armes. Les chefs donnent le mot d'ordre et lancent leurs manifestes. Vous n'entendez proférer de toutes parts que cette parole de mort: *Il faut en finir!*»; cfr. anche Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., p. 381, e nota *sub* a. Per il 23 giugno si veda esemplificativamente il discorso di Garnier-Pagès all'Assemblea nazionale nella citazione di Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., pp. 194, 296.

⁴⁷ Si veda nel merito, con riferimento alla giornata del 24 giugno, ad esempio, il seguente passo di Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 219: «[...] Tout cela n'empêchait pas les journaux royalistes et les agents du pouvoir de répandre partout les plus odieuses calomnies sur la conduite des ouvriers. On disait qu'ils avaient pendu des officiers par les pieds dans le Panthéon, scié la tête à des gardes mobiles, coupé les pieds à

enivré les gardes mobiles et on les a déchaînés comme des bouledogues sur les insurgés. Frères contre frères, une nouvelle *Thébaïde*... Horreur, horreur!...⁴⁸

E in una lettera dello stesso 28 giugno: «l'insurrection a cédé; elle n'est pas vaincue. On fait des milliers d'arrestations [...] Les bourgeois vainqueurs sont féroces comme tigres [...]»⁴⁹.

L'idiosincrasia di Proudhon per le rivoluzioni è nota, e anche l'essere colto di sorpresa dal loro esplodere. Così era stato per quella di febbraio, così fu per quella di giugno. Nel caso di quest'ultima, nella deposizione resa il 15 luglio davanti alla commissione d'inchiesta, sostenne sí di essersi convinto del suo carattere socialista dal secondo giorno, 24 giugno, ma, e questo si desume, mi sembra, dall'andamento non strettamente diaristico dei *carnets*, essenzialmente in ragione della violenza anche e soprattutto gratuita della repressione. Fra gli uomini che non avevano preso parte alla rivoluzione ma che vi aderirono «d'intention», cui alluse nella deposizione, c'era lui stesso. Una proposizione significativa, a mio parere, è quella relativa all'«immoralité de l'insurrection, évidente au premier jour» – ammissione quindi che di «immoralité» all'inizio si era comunque trattato – impressione che era andata poi affievolendosi «dans l'opinion de tous». Quando? «A l'heure qu'il est», cioè alla metà di luglio, risultando ormai manifesto che «tout ce qui est socialiste a pris moralement part pour les insurgés», vittime infelici delle idee e dei tempi. «Moralement» si opponeva a «immoralité»: le giornate di giugno erano così assimilate da Proudhon alla moralità socialista nonostante un esordio di diverso segno. La deposizione del 15 luglio appare allora un po' la premessa del discorso del 31 dello stesso mese, sia pure questo incentrato su altra materia. Una materia tuttavia non estranea né estrinsecamente giustapposta all'atteggiamento maturato davanti alle giornate di giugno. C'è una lettera del 24 agosto 1848, scritta quindi il giorno prima della discussione nell'Assemblea nazionale del rapporto Baugher e dell'incriminazione di Blanc e Caussidière, nella quale Proudhon formulò il suo punto di vista con la semplicità che il dettato epistolare è in grado di rendere più di altra specie di prosa:

J'ai tâché de donner un but, un nom, une cause, une réalité, une essence, à la révolution de Février, en proclamant le principe de la *gratuité du crédit* et de la réduction progressive de toutes les rentes et intérêts, accomplie sans spoliation, sans expropriation, et avec bénéfice pour tous. C'est ce qu'on s'acharne à calomnier. Mais l'idée,

des dragons. Toutes ces atroces et niaises imputations se sont évanouies depuis, devant la publicité des conseils de guerre; mais pendant la bataille, elles produisaient leur effet. C'est à de tels moyens qu'on avait recours pour augmenter l'exaspération des troupes» (questo passo è citato anche in Gribaudi & Riot-Sarcey, 1848, *la révolution oubliée*, cit., p. 220).

⁴⁸ *Carnets de P.J. Proudhon*, III, cit., pp. 65-67.

⁴⁹ *Correspondance de P.J. Proudhon*, précédée d'une notice sur P.J. Proudhon par J.-A. Langlois, II, Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 337, con quel che segue.

le germe, est planté; il croîtra, *quoi qu'en dise*, et il couvrira la terre de ses branches. Je n'ai plus qu'à arroser le germe planté et à attendre⁵⁰.

Il «Représentant du peuple» aveva dato alcune notizie degli accadimenti delle giornate di giugno. Il 26 e il 28, ad esempio, aveva richiamato le fucilate e le esecuzioni del faubourg Saint-Marceau e del Panthéon, che avevano fatto da sfondo e sostanzialmente motivato, se ne dirà qualcosa più avanti, l'uccisione del generale Bréa da parte degli insorti; il 28 aveva riferito anche della «vigoureuse résistance» del faubourg du Temple, quella che aveva avuto in Emmanuel Barthélemy, un esperto meccanico, il suo maggiore protagonista. Ma il 4 luglio il giornale era uscito in una chiave di lettura in linea, implicitamente, con quella che il suo massimo collaboratore, Proudhon, nella sua deposizione di undici giorni dopo avrebbe definito «l'immoralité de l'insurrection», peraltro, si è visto, ben altrimenti declinandola. La rivoluzione di giugno vi era condannata:

N'allez pas faire semblant de croire que nous essayons d'excuser l'insurrection. Nous déclarons au contraire cette insurrection coupable, parce qu'elle n'avait pas des motifs légitimes, parce qu'elle ne pouvait réellement amener aucune amélioration dans le sort du peuple.

Affermazioni «politicamente aberranti»⁵¹ contraddistinguevano quella presa di posizione – «le gouvernement a fait son devoir en étouffant l'insurrection dès son origine et sans management aucun»; «Dieu merci, [la Repubblica] est sortie victorieuse de cette terrible épreuve» – alle quali nulla toglieva una concessione residuale: «tout en condamnant les insurgés, nous ne voulons pas être injustes». Proudhon si sentì in dovere di replicare, e lo fece immediatamente con una lettera scritta il 5 luglio – «Monsieur le rédacteur [Charles Fauvety], je trouve dans votre numéro d'hier, parmi beaucoup d'excellentes choses, des paroles malheureuses auxquelles il m'est impossible de m'associer» – e pubblicata il 6: «nous recevons la lettre suivante de notre ami Proudhon». Fu una fondamentale correzione di tiro rispetto alla malaugurata uscita del «Représentant du peuple» di due giorni prima. Proudhon non vi anticipava quel riconoscimento del carattere socialista della rivoluzione di giugno di cui avrebbe detto pochi giorni dopo davanti alla commissione d'inchiesta, ma ne poneva in certo modo le premesse. Si era trattato di un «accident de la misère», di un «éclat du désespoir»; «malgré l'or répandu, malgré les embauchements dynastiques», la grandissima maggioranza degli insorti «se composait d'ouvriers démoralisés par le chômage, égarés par la faim, déçus dans leurs espé-

⁵⁰ Ivi, pp. 345-346.

⁵¹ Così Mariuccia Salvati nella sua ottima scheda, che presuppongo in generale, sul «Représentant du peuple», in Fondazione Lelio e Lisli Basso-Issoco, Roma, *Annali*, I, *I periodici della biblioteca Basso (1684-1849)*, Roma-Milano, 1975, p. 150.

rances, irrités à tort ou à raison contre le pouvoir». Governo e Assemblea nazionale, «trompés d'abord sur le véritable sens de l'émeute», avevano contribuito «par une politique fatale» ad accrescere l'aspirazione di uomini «dont le cri de ralliement était: “*Du pain ou du plomb!*”»⁵². Ne conseguiva la necessità di ammettere «que la guerre civile qui vient d'ensanglanter le berceau de la République a été un affreux malheur, mais que, grâce au ciel! Il n'y a point de coupables, qu'il n'y a que des victimes». Si ricorderà che nei *carnets* Proudhon aveva osservato che la guardia nazionale non si era resa conto del fatto che la causa degli insorti era anche la sua. Un'idea che forse gli facilitò, al di là delle sue stesse propensioni largamente conciliative, l'ecumenismo della conclusione: «pleurons sur nos frères de la garde nationale, pleurons sur nos frères de l'insurrection»; ma il monito «ne condamnons personne» poteva riguardare soltanto questi ultimi. Il vano appello conclusivo⁵³ era alla clemenza, come osservò Vermorel, era «une espérance d'amnistie», come aveva osservato Ménard⁵⁴.

Due giorni dopo quello di Proudhon, sul «Représentant du peuple» dell'8 luglio usciva l'intervento di «un des vos plus fervents lecteur», siglato dalle iniziali G.B. Questo l'esordio: «les journées de juin 1848 ne sont autres qu'un duel à mort entre la faim et l'égoïsme satisfait»; questa la conclusione: «l'abolition de la faim par une incessante, immense et universelle production. Tout est là». Ma vale la pena di vederlo da vicino:

Je sais des hommes, faisant partie de la garde nationale, qui sont morts, et qui disaient: Notre position n'est pas tenable; faisons-nous tuer, c'est un moyen comme un autre d'en finir avec nos maux particuliers. Je sais un plus grand nombre d'ouvriers qui sont morts, et qui disaient: La République suit les errements de la monarchie; elle n'a décidé puissance ni volonté de rien faire pour élever notre condition; faisons-nous tuer, c'est un moyen prompt d'en finir avec notre destinée. Je sais des mobiles qui sont morts et qui se disaient: si nous ne marchons pas à la destruction des ouvriers, on nous licenciera, et nous n'aurons pas de pain à manger. Ils ont tué leurs frères, et leurs frères les ont tué. Je sais des ouvriers qui vivent, qui ont refusé de prendre part au duel de la faim et de l'égoïsme satisfait, et ceux-là éprouvent en ce moment les angoisses

⁵² È, come si sa, lo *slogan* più caratteristico della rivoluzione di giugno. Nella forma «Du pain, du travail ou du plomb», Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 204, lo ricordava come ricorrente già il 22 giugno.

⁵³ Così Proudhon: «espérons que la justice, une fois éclairée sur les faits qui ont précédé, accompagné et suivi l'insurrection, se relâchera de la sévérité de la loi, et que le décret de déportation désormais sans objet, comme sans moralité, sera révoqué».

⁵⁴ Tanto Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., pp. 271-272, quanto Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., pp. 311-312, nota 1, citarono lo scritto di Proudhon. Vale la pena osservare che in Ménard e Vermorel figura anche la citazione dello stesso bel passo di Lamennais dall'ultimo numero del «Peuple constituant», rispettivamente a p. 270 e a p. 368.

du besoin... et se reprochent de ne s'être pas fait tuer avec leurs camarades. Je sais enfin des ouvriers des ateliers nationaux, venant réclamer leur salaire à leurs mairies respectives, à qui l'on a dit: *Allez donc, allez donc aux barricades chercher du pain*.

«Je sais [...]».

È possibile che Proudhon si fosse lasciato andare all'ottimismo di un'eventuale amnistia non solo per ingenuità, ma, al 5/6 luglio, forse ancora a ragion veduta, almeno un po'. Proprio il 6 luglio scriveva infatti al fratello di suoi rapporti con il potere sostanzialmente buoni⁵⁵.

La situazione cambiò quando l'8 luglio, lo stesso giorno in cui vi appariva la straordinaria istantanea più sopra riportata, Proudhon pubblicò sul «Représentant du peuple», che venne allora sospeso per un mese – «prétexte ou motif, d'après ce que nous a dit le commissaire de police, une attaque à la propriété», come avrebbe ricordato sullo stesso giornale il 20 agosto – quell'articolo *Le 15 juillet* in cui aveva delineato, lo si è visto, i termini della proposta di legge causa di lí a poco dello scontro con Thiers e quindi del suo stesso discorso «classista» del 31 luglio. Nel giro di due giorni insomma, 6 e 8 luglio 1848, si erano allora avuti la decisiva presa di posizione sulle giornate di giugno e l'intervento a fini legislativi che, per dirla con Hippolyte Castille, «jeta l'épouvante dans l'âme des classes riches». Ma di Castille è interessante un'altra indicazione, vale a dire che le reazioni alle sortite giornalistiche e parlamentari proudhoniane dimostravano «que la démocratie n'était pas morte tout entière sur les barricades de juin, et que, sous le nom de socialisme, elle pourrait se reformer et continuer la lutte»⁵⁶. Ancora Castille sottolineò come «le peuple» non avesse recepito dell'accanimento contro la proposta economica di Proudhon nient'altro «que le côté politique de la situation»:

En voyant amis et ennemis se tourner contre un homme, cet homme l'intéressa. Plein de mépris pour l'Assemblée nationale, il suspecta aisément sa bonne foi. M. Proudhon parlait au nom du socialisme; les plus audacieux d'entre le peuple se déclarèrent socialistes⁵⁷.

Il 16 agosto, in una lettera, Proudhon poteva scrivere:

Je suis comme la salamandre, je vis dans le feu. Abandonné, trahi, proscrit, exécré par tout le monde, je tiens tête à tout le monde, et je mets en échec la réaction et tous les

⁵⁵ «Du reste, le danger pour moi n'est pas tel que tu l'imagines; malgré l'exécration générale dont je me vois l'objet, je suis assez bien avec le gouvernement; j'ai toujours quelque ministre qui peut me secourir au besoin. On sait, dans la région du pouvoir, que je suis un honnête homme et même un homme de ressource; je laisse clabauder les tartufes et les pékins» (*Correspondance de P.J. Proudhon*, II, cit., p. 339).

⁵⁶ Castille, *Histoire de la seconde république française*, III, cit., pp. 249-250. Si noterà la consonanza con la lettera di Proudhon del 24 agosto 1848 più sopra richiamata.

⁵⁷ Ivi, pp. 255-256.

ennemis de la République. Le peuple, qui me regarde désormais comme son seul représentant, m'arrive en masse. On ne joue que par moi ou contre moi⁵⁸.

Cinque giorni dopo, 21 agosto, il «Représentant du peuple» veniva sequestrato nuovamente⁵⁹, ed era la terza volta, la seconda nel giro di due giorni. Non sarebbe più riapparso, almeno con quella testata. In una lettera del 2 settembre Proudhon scriveva delle vicissitudini del giornale:

Trois saisies consécutives, et finalement une suspension, témoignent assez de la guerre systématique du pouvoir aux idées démocratiques et sociales. Le *Représentant du Peuple* a cessé de vivre. Son rôle, tout personnel jusqu'ici, est fini. Nous allons paraître sous le titre du *Peuple*, organe collectif de l'extrême gauche de l'Assemblée nationale [...] A présent que l'idée-mère a été lancée, que la moralité des événements de juin a été relevée, que c'est besogne faite, nous allons nous renfermer dans les questions de détail [...] ⁶⁰.

Si nota immediatamente «la moralité des événements de juin». Dell'iniziale e presto ricreduta «immoralité de l'insurrection» di cui aveva detto, si ricorderà, nel corso dell'interrogatorio del 15 luglio, a un mese e mezzo di distanza non c'era più traccia. E come non vedere uno strettissimo legame con quella «moralité du 18 mars et de ses suites» di cui scrisse Gustave Lefrançais⁶¹ con riferimento alla Comune?

Lo stesso 2 settembre venne pubblicato lo *specimen* del «Peuple», il cui numero 2 uscì il 1° novembre 1848⁶².

Sul «Représentant du peuple» del 18 agosto era apparsa, anonima, una *Lettre d'un prisonnier*, datata Conciergerie 16 agosto. Vi si diceva di Louis Benjamin Thomassin, un ex tipografo quarantottenne⁶³, arrestato l'11 giugno «sous la prévention de complicité à l'attentat du 15 mai»; gli era stata sequestrata «une grande quantité de papiers politiques relatifs au banquet de travailleurs, dont il est un des organisateurs»⁶⁴. Si noterà la formula «sous la prévention»:

⁵⁸ *Correspondance de P.J. Proudhon*, II, cit., p. 344.

⁵⁹ A seguito di un articolo dal titolo *Enquête sur les événements de mai et de juin* pubblicato il 18 agosto. Così nei *carnets*, sotto quella data: «système de calomnie atrocement suivi par le gouvernement. Paris est frémissant. Complots sur complots, des légitimistes, des dynastiques, etc. Provocation de la police. Les gardes mobiles enivrés répandus sur les boulevards. (Lors des journées de juin, on a vu les belles dames les caresser, les embrasser: indignité!) On étouffe la voix du Peuple; on donne carrière aux conspirateurs» (*Carnets de P.J. Proudhon*, III, cit., p. 79). Mancavano solo quattro giorni alla movimentata seduta del 25 agosto dell'Assemblea nazionale nella quale si sarebbe discusso il rapporto Bauchart.

⁶⁰ *Correspondance de P.J. Proudhon*, II, cit., p. 347.

⁶¹ G. Lefrançais, *Etude sur le mouvement communaliste*, Neuchâtel, 1871, p. 12.

⁶² Anche sul «Peuple» si veda la scheda di Mariuccia Salvati in Fondazione Lelio e Lisli Basso-Issoco, *Annali*, cit., pp. 179 sgg.

⁶³ Ma per altre notizie su di lui Amann, *Revolution and mass democracy*, cit., p. 269.

⁶⁴ Così in *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 206. Sul Banquet du peuple, Amann, *Revolution and mass democracy*, cit., pp. 264 sgg.

si trattava di un arresto sostanzialmente ingiustificato, uno dei tanti. Esemplificazione di una realtà che la lettera testimoniava riferendo una sorta di drammatica recriminazione dei detenuti: «encore si nous nous étions battus! s'écrient-ils à chaque instant. Les trois quarts n'ont pris aucune part à l'insurrection»; ed enfatizzava con la descrizione dello «spectacle le plus navrant qu'il soit possible d'imaginer»: il trasporto dei prigionieri. Alcuni intonavano lo *Chant du départ*, «et des patriotiques répondirent de l'extérieur de la prison». Quando, dopo la partenza di un primo convoglio, quella di un secondo fu sospesa, anche soldati e perfino carcerieri, restii a fare «le métier de gendarme et de bourreau», ne rimasero soddissfatti. Thomassin, oltre a subire un arresto immotivato, ebbe la propria casa saccheggiata. E, a questo proposito, nella lettera si osservava come «le pillage» fosse divenuto prerogativa delle «habitudes de cette aristocratie qui appelle le Peuple pillard», proposizione che forse non fu priva di conseguenze nel farne «une lettre incriminée». Peraltro, così Proudhon sul «Représentant du peuple» del 20 agosto:

La seconde saisie exécutée contre nous a eu pour cause l'insertion d'une lettre écrite de la Conciergerie. On nous reproche d'avoir, par cette insertion, excité à la haine d'une des classes de la société. Nous avons relu cette lettre, et nous avons trouvé que si elle excitait à quelque chose, c'était à la pitié pour les malheureux incarcérés à la suite de l'insurrection de juin. Nous avons pleuré sur leurs souffrances, sur leur dénuement et leur désespoir, nous avons peint leur sublime résignation, leur courage héroïque: voilà notre délit [...] Lors donc que le *Représentant du peuple*, organe connu de la République démocratique et sociale, excite la pitié en faveur des transportés, il excite indirectement la haine contre les vainqueurs, contre tous ceux qui ont le privilège de posséder quelque chose. Lorsque le *Représentant du peuple* révèle les atrocités et les infamies de quelques misérables mêlés parmi les rangs de la garde nationale, c'est comme s'il accusait tous les gardes nationaux, tous les bourgeois, de ces atrocités. Donc il y a excitation [...] Oui, il y a en ce moment des prolétaires qui souffrent et qui pleurent, et des aristocrates qui jouissent et qui triomphent; oui, nous plaignons les premiers, et nous implorons pour eux la pitié des autres: vous, vous ne savez pas que les pousser tous, ceux-là au désespoir, et ceux-ci à l'endurcissement.

Ma non si era trattato solo della *Lettre d'un prisonnier*. Questo scritto era stato impaginato nel «Représentant du peuple» del 18 agosto 1848 subito dopo la prima parte di un'*Enquête sur les événements de mai et de juin* a firma di Gabriel Mortillet, un ventisettenne ingegnere civile⁶⁵, il cui seguito uscì sul giornale il giorno dopo. In questa seconda parte, che è quella che qui più in-

⁶⁵ Questa la qualifica che accompagnò la firma di una sua collaborazione al «Représentant du peuple»; ma anche geologo e, nel corso degli anni, antropologo e studioso di preistoria («chercheur original» lo definì Lucien Febvre in *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, 1949, p. 291 [I ed. 1922] per un suo lavoro del 1890). Altra testimonianza di Mortillet sarà riportata da Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 289 (*Pièces justificatives*).

teressa, la responsabilità primaria della violenza delle giornate di giugno, attribuita a «tous les réactionnaires», veniva fatta risalire a «une funeste interprétation donnée au mot: *Etat de siège*», cui si era aggiunta la «calomnie». Vi si leggeva fra l'altro, ad esempio, delle esecuzioni gratuite nei sotterranei delle Tuileries:

La colère des réactionnaires a poursuivi les insurgés jusque dans leurs prisons. Ainsi, dans le caveau qui se trouve sous la terrasse du bord de l'eau, aux Tuileries, plusieurs coups de feu ont été tirés par les lucarnes sur les prisonniers: on voit encore des traces de balles. Ces malheureux se trouvaient pourtant dans une affreuse position: entassés en grand nombre dans ce souterrain, ils manquent d'air, le sol était recouvert d'une épaisse couche d'excréments et de boue délayée par l'urine [...].

E ancora: «Si nous voulons voir régner l'ordre, si nous désirons la tranquillité publique, il faut combattre, il faut détruire la réaction, il faut reprendre l'oeuvre révolutionnaire et marcher avec fermeté», descrizioni, anche in forma di testimonianza: «on voit encore des traces de balles»⁶⁶, e proposizioni che costituirono, come Proudhon ebbe a sottolineare sempre nel suo articolo del 20 agosto, l'ulteriore «délit dont on nous accuse, et qui a motivé la saisie de ce matin». Sull'orrore dei sotterranei delle Tuileries si tornerà anche più avanti. Per ora basti osservare che esso rientrava in termini di informazione storica e denuncia politica in quel diritto all'inchiesta, a una controinchiesta rispetto a quella parlamentare, che Proudhon rivendicava per il suo giornale: «et pourquoi ne ferions-nous pas, nous aussi, une enquête?». In effetti con la pubblicazione contemporanea della *Lettre d'un prisonnier*, autore: Lacambre, un medico, e dell'*Enquête sur les événements de mai et de juin*, autore: Mortillet, un ingegnere, si ponevano le basi, nelle colonne del proudhoniano «Représentant du peuple», nella congiuntura del mezzo agosto 1848, di un lavoro in qualche modo propedeutico alla storiografia. A questa stava pervenendo, nello stesso periodo, Louis Ménard.

La *Lettre d'un prisonnier* fu pubblicata nuovamente, e sempre anonima, sul «Peuple» del 1° novembre 1848, primo numero uscito dopo lo *specimen* del 2 settembre. Ragione di ciò, l'essere stata prodotta il 23 ottobre al processo intentato contro Louis Vasbenter⁶⁷, «gérant» del «Représentant du peuple»,

⁶⁶ Per quanto concerne il particolare delle tracce ancora visibili delle fucilate, si veda ad esempio Hugo, *Choses vues 1830-1848*, cit., p. 686: «c'est dans ce souterrain qu'on enferma d'abord les insurgés de juin. Il leur était défendue de mettre la tête aux soupiraux. Les sentinelles tiraient sur toute figure qui apparaissait. On voit encore le trou d'une balle au bas d'une lucarne [...]»; questa annotazione di Victor Hugo è riportata sotto la data del 25 giugno, ma la formulazione «on voit encore [...]» darebbe l'impressione di una stesura sia pure di poco posteriore.

⁶⁷ Successivamente al colpo di Stato di Luigi Bonaparte, nel comune e vario esilio londinese Lefrançais lo annoverò fra gli esponenti della «petite armée» dei «disciples» dei tre «chefs

accusato, per averla pubblicata il 18 agosto, di «provocation à la désobéissance aux lois» e di «excitation à la haine contre des citoyens». Il pubblico ministero aveva infatti ravvisato in quello scritto un incitamento all'odio fra parigini, contrapponendo le vittime da una parte e i «bourreaux» e «sacrificateurs» dall'altra. Nel successivo processo contro Vassbenter, il secondo capo di imputazione di quello che veniva fatto passare come un organico e unitario «délit de presse», si riferiva piuttosto all'altro pezzo incriminato del «Représentant du peuple» del 18 agosto, *l'Enquête sur les événements de mai et de juin*: «excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres». Vassbenter fu condannato una prima volta a un anno di prigione e 2.000 franchi di ammenda «par défaut». La seconda volta fu assolto, difensore sempre il famoso avvocato montagnardo Madier de Montjau. Sul «Peuple» dell'11 gennaio 1849 poteva apparire la seguente, sintomatica proposizione: «c'est le citoyen Proudhon, ou plutôt c'est le socialisme tout entier qui vient d'être acquitté aujourd'hui dans la personne de Louis Vassbenter». Il giornale esultava: «réjouissons-nous! La cause du socialisme est désormais gagnée». Vassbenter, da parte sua, in udienza, oltre a ricordare le persecuzioni che il «Représentant du peuple» aveva subito, aveva criticato con asprezza gli *ateliers nationaux*⁶⁸, si era dissociato dalla rivoluzione, ma aveva anche chiaramente ribadito che, dopo tutto quello che era successo, «notre rôle fut tout tracé; ayant mandat et mission de défendre la cause du Peuple, nous primes parti pour le Peuple calomnié».

Sul «Peuple» sempre dell'11 gennaio 1849 era nuovamente pubblicata la *Lettre d'un prisonnier*. Ma questa terza volta non più anonima. Si veniva infatti a sapere che il prigioniero della Conciergerie era Lacambre. È pensabile allora che la lettera scrittagli da Blanqui, da cui si sono prese le mosse, per sollecitarlo a raccogliere il più possibile di informazioni sulle giornate di giugno risalisse a un po' prima della metà di agosto del 1848, e fosse anche valsa a far sì che Lacambre il 16 di quel mese mettesse nero su bianco per il foglio di Proudhon. Lontani nelle idee e nella prassi, Blanqui e Proudhon potevano ritrovarsi nella comune esigenza di far luce sulle giornate di giugno e quanto ne era seguito.

Il caso volle che proprio dall'11 gennaio 1849, giorno in cui dal «Peuple» risultava essere l'autore della *Lettre d'un prisonnier*, Lacambre fosse un evaso. Ma di questo, più avanti.

d'écoles», Cabet, Pierre Leroux e Louis Blanc (*Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., p. 165; si veda anche S. Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, Paris, 2010, pp. 200-201).

⁶⁸ Nel discorso del 31 luglio, e *pour cause* trattandosi di un combattivo intervento in Assemblea nazionale a sostegno delle ragioni della rivoluzione, Proudhon aveva usato parole più blande, comunque inequivocabili: «des ateliers nationaux ont été la caricature du socialisme; mais, comme ils n'ont pas été de son fait, ils ne l'ont pas déshonoré».

2. «*Il faut en finir avec ces canailles!*»: «paroles de mort» che avevano preparato gli eccidi di parte borghese e monarchica a Rouen alla fine di aprile del 1848 e che vennero riprese nella memorabile *affiche* della Société républicaine centrale del 2 maggio, sottoscritta dall'intero vertice blanquista, a partire da Blanqui stesso, presidente, Lacambre, vicepresidente, Benjamin Flotte, tesoriere⁶⁹. Lefrançais, citandone alcune frasi, ricordò come «les murs de Paris se couvrirent d'une proclamation signée de Blanqui, au nom du Club central dont il est le président»⁷⁰. Il 3 maggio veniva pubblicata dal «Représentant du peuple» con un'interessante premessa:

Nous venons d'apprendre que plusieurs personnes qui distribuait dans les rues une adresse de la Société républicaine au gouvernement provisoire ont été arrêtées. Nous ne savons comment qualifier un pareil acte, mais il nous semble difficile de ne pas y voir un attentat à la liberté de presse [...] Certes, le manifeste que nous avons sous les yeux est violent par la forme, mais l'indignation qu'il exprime est bien légitime, si les détails racontés sur les affaires de Rouen sont véritables [...] Quant à nous, qui déplorons les haines qui séparent les classes et qui voudrions hâter de toutes nos forces le jour de la conciliation, le jour où il n'y aura plus de classes, mais seulement un *Peuple* uni par la sainte égalité [...] nous n'aurions pas publié ce document, mais nous ne pouvons plus lui refuser sa place dans nos colonnes, quand nous voyons la liberté de presse violée dans la personne de ces généreux imprudents qui avaient naguère si bien contribué à nous la conquérir.

«Violent par la forme», dunque, il manifesto blanquista, agli occhi del foglio proudhoniano. Vi si potevano leggere proposizioni forti e vendicative:

[...] D'un côté, des bourgeois forcenés, poussant, par-derrière, au carnage des soldats imbéciles qu'ils ont gorgés de vin et de haine; de l'autre, des malheureux ouvriers tombant sans défense sous la balle et la baïonnette des assassins [...] Si vos femmes, si vos filles, ces brillantes et frêles créatures, qui promènent dans de somptueux équipages leur oisiveté tissée d'or et de soie, étaient jetées tout à coup à vos pieds, la poitrine

⁶⁹ Si veda Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., pp. 147-153, per il testo e per l'inquadramento. Sui fatti di Rouen rinvio qui soltanto a Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., pp. 152 («on répétait à tout propos qu'il fallait en finir avec les ouvriers»), 153-155 (il giudizio storico: «les massacres de Rouen, car c'est le nom que le Peuple leur laissa, furent le dernier événement qui signala le passage du gouvernement provisoire, et l'inévitable conséquence de la marche rétrograde qu'il avait suivie. Après deux mois de dictature il laissait la France divisée et mécontente, la République compromise, la banqueroute imminente, la misère croissante, le parti monarchique relevant la tête, le fédéralisme et la guerre sociale inévitable»; la «marche rétrograde» di cui scriveva Ménard potrebbe presupporre la formulazione di Proudhon nell'articolo *Aux Patriotes*, pubblicato sul «Représentant du peuple» del 4 maggio 1848: «le signal de cette rétrogradation est parti du gouvernement provisoire»). Sul significato delle giornate di Rouen di fine aprile 1848 cfr. Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la République 1848-1852*, cit., pp. 56-57.

⁷⁰ Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., pp. 50-51.

ouverte par le fer d'ennemis sans pitié, quels rugissements de douleur et de vengeance vous feriez retentir jusqu'aux extrémités du monde!... Eh bien! Allez! Allez voir, étendus sur les dalles de vos hôpitaux, sur la paillasse des mansardes, ces cadavres de femmes égorgées, le sein troué de balles bourgeoises, ce sein, entendez-vous, qui a porté et nourri les ouvriers dont la sueur engraisse les bourgeoises!... Les femmes du peuple valent les vôtres, et leur sang ne doit pas, ne peut pas rester sans vengeance!

Tuttavia passi di questo tenore non preclusero evidentemente la pubblicazione del testo. E già questo era importante, tanto più che lo stesso argomento della libertà di stampa, ovviamente fondamentale e forse prevalente, non escludeva l'altro, di merito, circa la legittimità dell'indignazione che li aveva ispirati e dettati, sempre che «les détails racontés sur les affaires de Rouen sont véritables». Proudhon si sentì in ogni caso in obbligo di pubblicare sul «Représentant du peuple» del giorno dopo, 4 maggio, l'articolo dal titolo *Aux Patriotes*, sorta di contraltare al documento della Société républicaine centrale. Vi ripropose il lugubre messaggio controrivoluzionario «il faut en finir!», collegandosi letteralmente al manifesto blanquista, qui «paroles de mort», «parole de mort» nell'articolo *Aux Patriotes* di Proudhon del «Représentant du peuple» del 4 maggio. Sul fatto che le elezioni a suffragio universale del 23 aprile avessero «menti au Peuple», Proudhon fu esplicito. Ma diede a «il faut en finir» un valore bivalente: «le bourgeois est résolu d'en finir avec le prolétaire, qui, de son côté, est résolu d'en finir avec le bourgeois». La «violenza» blanquista – «justice donc, justice des assassins!» – lo aveva impensierito. Andava controbilanciata, conformemente a quello che era del resto il suo sentire. Per questo Proudhon si rivolse proprio ai «patriotes», i soli in ogni caso cui poteva rivolgersi, con cui poteva interloquire:

C'est à vous, patriotes sans intrigue, demeurés tels après février que vous étiez avant février, c'est à vous que je m'adresse. De la résolution que vous allez prendre dépendra peut-être la vie ou la mort de dix millions d'hommes. Votre colère est juste, votre indignation est légitime. J'ai versé, comme vous, des pleurs de rage à la vue de cette réaction perfidement commencée, et qui à l'escobarderie ajoute le massacre. Mais, citoyens, ce n'est pas par des représailles sanglantes que vous vengerez la mémoire de vos frères: la passion ne doit point entrer dans les décisions de l'homme d'Etat. Car, dans l'anarchie où nous sommes en l'absence de pouvoirs réguliers, de principes reconnus, je dis, citoyens, que chacun de vous doit se considérer comme homme d'état [...] Patriotes, que la réaction irrite, voudriez-vous assassiner la patrie? Voudriez-vous poignarder votre mère!... C'est pourtant ce que vous allez faire, si vous recommencez les barricades [...] Ayez pitié de la France, ayez pitié de cette bourgeoisie elle-même, dont vous ne pouvez concevoir les tortures. Ne voyez-vous pas que c'est sa ruine qui la rend furieuse? la ruine, la banqueroute, la hideuse banqueroute, et puis la honte, et puis la misère: voilà ce que la bourgeoisie exaspérée poursuit dans le sang du prolétariat. Voulez-vous donc, pour venger 150 de vos frères⁷¹, faire promener l'ange ex-

⁷¹ Trasparente qui l'allusione ai fatti di Rouen.

terminateur sur tout le pays? Les funérailles de la patrie! Est-ce là l'indemnité que vous réservez aux parents des victimes!... Telle ne doit pas être votre politique, citoyens [...]»⁷².

Sappiamo dal «Peuple» dell'11 gennaio 1849 che all'udienza del processo Vasbenter del giorno prima fu alta l'emozione di tutti quando l'avvocato Madier de Montjau diede lettura di un articolo di Proudhon pubblicato sul «Représentant du peuple» sei settimane prima delle giornate di giugno, «prophétie terrible de ces atroces journées, avertissement sublime donné à la France entière». Non può sussistere dubbio alcuno che si trattasse di *Aux Patriotes*, e si può facilmente intuire il più che turbamento dei presenti nell'ascoltare quelle parole.

Mi pare che davanti allo spartiacque oggettivo rappresentato dai fatti di Rouen si sia profilata come una fase del rapporto fra proudhonismo e blanquismo, anteriore al 15 maggio e, soprattutto, alle giornate di giugno. L'estate, si è visto, registrò la tendenziale convergenza sulla necessità di adoperarsi a che la versione dei vincitori non apparisse e non passasse come verità storica. Una fase ulteriore, caratterizzata da risvolti particolari, fu quella del tardo autunno, in vista delle elezioni presidenziali del 10 dicembre.

«Guerre, guerre avec la Montagne. – Elle me traite de Hébert, Chaumette, mauvais citoyen, faux frère, vendu, etc.»: annotazione di Proudhon in data 16 novembre 1848⁷³ che registrava l'aspra contrapposizione fra il socialismo del «Peuple»⁷⁴ da un lato e la democrazia della «Révolution démocratique et sociale» di Charles Delescluze dall'altro⁷⁵, non componibile in quanto di natura teorica e politica insieme⁷⁶, dal momento che per le imminenti elezioni presidenziali si espresse, come è noto, nelle opzioni rispettivamente per Raspail e Ledru-Rollin. I risvolti particolari di cui si diceva stavano nel curioso, imprevedibile accostamento polemicamente suggerito dal foglio democratico fra hebertismo e socialismo proudhoniano. Sul «Peuple» del 25 novembre 1848 si diceva: «la *Révolution démocratique et sociale* insinue que nous sommes les Chaumette et les Hébert de la Révolution de 1848. Que sont donc les hommes qu'elle patrone? Des Brissot et des Isnard?»: quasi, paradossalmente, un'istintiva anticipazione, se presa alla lettera, ovviamente, e non nel merito, del paradigma neohebertista di Gustave Tridon, il più rappresentativo blan-

⁷² Si veda anche E. Dolléans, *Proudhon*, Paris, 1948, p. 178.

⁷³ *Carnets de P.J. Proudhon*, III, cit., pp. 143-144.

⁷⁴ Si veda in particolare il numero del «Peuple» del 15-21 novembre 1848.

⁷⁵ Nel merito M. Dessal, *Un révolutionnaire jacobin. Charles Delescluze, 1809-1871*, préface de G. Bourgin, Paris, 1952, pp. 74-85.

⁷⁶ Ancora l'anno dopo Proudhon osservava che la democrazia, scegliendo di votare per Ledru-Rollin, «se prononçait pour la théorie gouvernementale», cessando per ciò stesso d'essere socialista (*Les confessions d'un révolutionnaire* [1849], cit., p. 227).

quista della nuova generazione⁷⁷. E, ancora, sul «Peuple» del giorno dopo: «on dit que nous sommes des *enragés*, des *Hébert*, des *Chaumette*, que nous appartenons à la bande de ceux que Robespierre anathématisa».

In quello scorcio di fine novembre-inizio dicembre 1848 l'attività propagandistica dei *banquets* contribuì non poco a stabilire una contiguità fra Blanqui e il giornale di Proudhon. Così, ad esempio, sul «Peuple» del 28 e 29 novembre si dava notizia di un *banquet* del XII arrondissement⁷⁸, e vi veniva pubblicato un indirizzo ai membri del relativo comitato che Blanqui stesso, detenuto a Vincennes, aveva inviato al giornale. Il 2 dicembre usciva una dura lettera di Blanqui contro Ledru-Rollin, «dangereux ennemi du peuple», motivata più politicamente che non per ragioni personali legate al vecchio *affaire* Tascheran⁷⁹. Soprattutto, sul «Peuple» del 4 dicembre, ancora di Blanqui, venne pubblicato il fondamentale *toast* inviato al «Banquet des travailleurs socialistes» del giorno prima⁸⁰. Che un testo del genere uscisse sul «Peuple», credo sia un dato cui attribuire più risalto di quanto non sia stato fatto da Maurice Dommanget⁸¹. Certe proposizioni contenutevi – «ces Montagnards [i rollinisti] ne seraient-ils que des Girondins?»; «les Montagnards [...] jurent que, pour rompre les chiens, les coupables ont changé de nom, qu'Hébert se fait appeler Proudhon et Chaumette Raspail»; «on a déjà la preuve que *le Peuple*, journal d'Hébert-Proudhon n'est autre que l'ancien *Père Duchêne* déguisant son style»⁸² – discendevano dalla polemica che a metà novembre del 1848 aveva opposto la «République démocratique et sociale» e il

⁷⁷ Su questo punto, rinvio al mio *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelmann*, cit., pp. 851-853.

⁷⁸ Ricordo dei brindisi menzionati quelli di François Pardigon «A la foi démocratique et sociale» e di Armand Lévy «Aux Banquets de la République démocratique et sociale».

⁷⁹ Su di esso, Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., pp. 69-90.

⁸⁰ Il servizio sul *banquet* apparve sul «Peuple» del 5 dicembre, e registrava fra l'altro un brindisi di François Pardigon «Aux minorités» (incluso nella pubblicazione in *brochure* del 1849 del *Banquet des travailleurs socialistes*: ne segnalo soltanto l'evocazione di Robert Blum, da poco fucilato a Vienna e presto divenuto l'eroe-martire per eccellenza del 1848 tedesco, e la conclusione: «à l'émancipation des minorités collectives, à la glorification des minorités individuelles!»). Sul «Peuple» del 5 dicembre uscì anche un appello ovviamente a favore di Raspail rivolto agli elettori da parte del Conseil central des républicains démocrates et socialistes, presieduto dal pari socialista di Francia conte Edmond d'Alton-Shée, alleato al «Peuple» e osteggiato da Delescluze, e di cui lo stesso ventiduenne studente Pardigon era segretario; si veda anche A. Héricord, *Une mémoire d'outre-tombe*, in F. Pardigon, *Episodes des journées de juin 1848*, Paris, 2008, pp. 30, 41 (a pp. 34-36 per notizie biografiche su Pardigon).

⁸¹ Richiamata l'edizione in *brochure* del 1849, Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., p. 207, si limita a constatare «après son insertion dans *Le Peuple*».

⁸² Nel mio *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelmann*, cit., p. 883, la contestualizzazione di cui sopra non figurava.

«Peuple». Voglio dire che il neohebertismo blanquista⁸³ prese a delinearsi in termini di pensiero e orientamento politico a partire anche da un contesto di socialismo proudhoniano peculiarmente quarantottesco, peraltro senza nessuna condivisione sostanziale con esso al di là della comune avversione per la Montagna rollinista. Si trattò per certi versi di una convergenza che proseguiva l'altra, non dissimile, che nella congiuntura della piena estate aveva avuto una sorta di riscontro nella pubblicazione sul «Représentant du peuple» della *Lettre d'un prisonnier* di Lacambre. Fu tuttavia quanto bastò a che Tridon – appena di sette anni nel 1848, ma che, inizialmente proudhoniano, dovette averne appreso e discusso nel corso del formativo apprendistato accanto a Blanqui negli anni Sessanta – in una nota del suo *Gironde et Girondins. La Gironde en 1869 et en 1793* (1869), redatta all'indomani del congresso della Lega della pace e della libertà tenutosi a Berna fra il 21 e il 25 settembre 1868, rivendicasse il Proudhon del 1848 e prendesse apertamente posizione contro uno dei più rappresentativi proudhoniani contemporanei, Gustave Chaudey. All'affermazione di quest'ultimo: «[...] c'est ce Proudhon des dix dernières années que j'ai connu, aimé et estimé. Quant au Proudhon de 48, nous vous l'abandonnons volontiers», Tridon replicava: «et grand merci, maître Chaudey, de votre générosité. Vous n'aviez pas besoin de nous le donner. Il y a longtemps qu'il nous appartient»⁸⁴: parole che, in definitiva, non sembrano, a ripensarle, solo occasionali o retoriche.

3. Una significativa presenza blanquista nelle pagine del «Peuple» di Proudhon fu quella del ventiseienne Louis Ménard, il cui *Prologue d'une révolution, février-juin 1848* prese a uscire dal n. 4 dell'8-15 novembre 1848. Testimonianza-ricordo di notevole interesse è quella di Lefrançais. Era stato Pierre Dubois, «ancien ouvrier corroyeur, qui s'est jeté dans la littérature», a

⁸³ Penso naturalmente anche agli svolgimenti degli anni Sessanta. Per quanto concerne Blanqui, oltre alle importanti «Notes inédites sur Robespierre» dell'agosto 1850 di cui mi sono già occupato in *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelmann*, cit., pp. 883 sgg., è il caso di richiamare anche uno spunto nella lettera ad apertura della sezione «Voix des prisons et de l'exil» del fascicolo del novembre 1849 delle «Veillées du peuple» e un accenno nella lettera a Maillard datata Belle-Ile, 6 giugno 1852 – «nos soi-disant Montagnards, Ledru-Rollin en tête, sont des Girondins, copies fidèles de leurs devanciers [...]» – nel quale, pur non facendosi il nome di Hébert o Chaumette o Anarcharis Clootz, il paradigma analogico era pur sempre quello emerso dai contesti proudhoniani del novembre-dicembre 1848; la citazione da M. Dommanget, *Auguste Blanqui à Belle-Ile (1850-1857)*, Courbevoie (Seine), 1935, p. 178 (sull'estensione a Mazzini dell'intransigente ottica antirollinista di questo testo di Blanqui si veda F. Della Peruta, *I democratici e la rivoluzione italiana [Dibattiti ideali e contrasti politici all'indomani del 1848]*, Milano, 1958, pp. 282-284).

⁸⁴ Si veda il mio *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelmann*, cit., p. 845.

introdurlo «dans un petit cercle de ses amis qui se réunissent tous les jeudis, notamment chez l'un d'eux – Thalès Bernard – passage Sainte-Marie-du-Bac».

Là, je rencontre – proseguiva Lefrançais – Leconte de Lisle, auteur de plusieurs poésies publiées dans *la Démocratie pacifique*, organe des phalanstériens. Il a des airs olympiens qui, tout d'abord, m'en ont quelque peu imposé. On m'apprend qu'il est de ceux qui ont en quelque sorte arraché au Gouvernement provisoire le décret d'abolition de l'esclavage – décret qui le ruinait cependant, ainsi que sa famille, son père étant planteur à l'île Bourbon. Leconte de Lisle en ce moment collabore avec Lamennais au *Peuple constituant*. Louis Ménard vient aussi à ces réunions. Il s'occupe à la fois de peinture, d'archéologie, de chimie, de poésie même. C'est un délicat littéraire et un érudit de premier ordre. En politique, admirateur passionné de Blanqui⁸⁵.

Post res perditas, per il 1849, Lefrançais confermava ancora il suo interesse per «le petit cercle du passages Sainte-Marie», ma aggiungeva anche che «le seul avec qui je sympathise à peu près, au point de vue révolutionnaire, vient de partir»: si trattava del «notre ami Louis Ménard», che «a mieux aimé partir pour la Belgique que de faire sa prison». Qui il ricordo di Lefrançais, di cui credo sia difficile negare l'interesse in quanto testimonianza di una conoscenza rapsodica ma non superficiale di Ménard, incorreva in inesattezze che ne tradiscono una redazione forse *a posteriori*. Da un lato la distrazione nel riferire il *Prologue d'une révolution, février-juin 1848* di Ménard non al «Peuple» bensì alla «Voix du peuple», «troisième incarnation du journal de Proudhon» come Lefrançais volle per di più puntualizzare, e dall'altro il fatto che Ménard lasciò sì la Francia a causa della condanna inflittagli per il suo scritto⁸⁶, ma si recò in Belgio solo dopo aver soggiornato per breve tempo a Londra⁸⁷.

⁸⁵ Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., pp. 56-57. Sull'adesione dei tre amici Leconte de Lisle, Louis Ménard e Paul de Flotte alla Société républicaine centrale cfr. Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., pp. 38-39; si veda F. Benfante, M. Gribaudi, *Le témoignage d'un enfant du siècle*, in Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., pp. 45-46: a questo saggio di presentazione dello scritto di Ménard, ricco di riferimenti, rinvio in generale.

⁸⁶ Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., pp. 97-98. Per i capi di accusa e la condanna si veda Benfante, Gribaudi, *Le témoignage d'un enfant du siècle*, cit., pp. 23, 48; l'imputazione di «délit d'excitation à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les autres» è la stessa che nel caso del processo Vassbenter del gennaio 1849.

⁸⁷ Sul n. 1, novembre 1849, delle «Veillées du peuple», nella sezione «Voix des prisons et de l'exil» e con l'intitolazione «Londres», erano pubblicati dei versi di Ménard caratterizzati da una trasfigurazione rivoluzionaria dell'immaginario cristiano: «Et vous, ô nos aînés, nos maîtres et nos guides,/ Fils des saints montagnards, Blanqui, Barbès, vous tous./ Confesseurs de la Foi, qui marchiez devant nous/ Dans le rude chemin qui mène aux Atlantides,/ Vous avez retrouvé dans vos sombres cachots,/ Vos fers quittés un jour et vos lits encore chauds./ Cette part, vous l'avez choisie; et la calice/ D'amertume et de fiel est la bois-

Il *Prologue d'une révolution, février-juin 1848* stava ancora uscendo come *feuilleton* sul «Peuple» (la stampa si sarebbe conclusa il 19 febbraio 1849) quando il 7 febbraio il giornale pubblicò una lettera di Ménard dove si dava notizia di un attacco contro il suo scritto da parte di «un journal carliste». Era l'inizio di un'aspra polemica incentrata sulla veridicità del suo racconto, nonché della vicenda che lo avrebbe condotto al processo e alla condanna. «Je n'ai pas avancé un fait que je ne sois en mesure de prouver [...] J'invite messieurs les royalistes à ne pas insister sur une polemique dont le résultat pourrait être une enquête qui ne tournerait pas à leur avantage. Qu'ils me fusillent, c'est plus sûr et c'est leur métier»: così Ménard⁸⁸, che doveva già allora disporre almeno di parte delle prove documentali alla base del suo lavoro. Nel corso del mese di febbraio le reazioni ostili si intensificarono. Sul «Peuple» del 25-26⁸⁹ apparve una lettera nella quale il «récit» di Ménard era addirittura ritenuto «au-dessous de la vérité». Indirizzata all'«Opinion publique», questo giornale si era rifiutato di pubblicarla⁹⁰. Usciva sul «Peuple» preceduta dalla seguente nota redazionale: «plusieurs journaux ultra-royalistes ont attaqué avec violence le *Prologue d'une révolution* du citoyen Louis Ménard. Aux faits positifs et faciles à vérifier, racontés dans ce feuilleton, ces journaux se con-

son du fort./ Montez votre Calvaire, ô rédempteurs!... La mort/ Devance trop tard la tardive justice;/ Mais le troisième jour se lève; à son flambeau/ Nos Christs transfigurés sortiront du tombeau» (per «Les Veillées du peuple» mi servo della ristampa anastatica in 1848. *La Révolution démocratique et sociale*, Paris, Edhis, 1984). La conoscenza di Marx a Londra da parte di Ménard trovò, come è noto, un suo esito pubblicistico nella stampa nel n. 4 della «Neue Rheinische Zeitung. Politisch-ökonomische Revue» dei versi *Jambes* («Quand le jour espéré, le jour inévitable/ des justes expiations/ Viendra pour balayer une race coupable/ au vent des révolutions [...]»), scritti dopo le giornate di giugno. Ménard, presentandoli nella versione un po' diversa di *Adrastée* (nei *Poèmes*), avrebbe ricordato di averli letti a Marx, il quale li inviò a Ferdinand Freiligrath che li pubblicò; per un accenno, cfr. Benfante, Gribaudi, *Le témoignage d'un enfant du siècle*, cit., p. 48, e nota 1. Non è ovviamente questa la sede per soffermarsi, neppure di sfuggita, sugli straordinari interessi, non solo letterari ma anche e forse soprattutto filosofici, di Ménard per l'ellenismo e l'orientalistica; non potendosi tuttavia fare a meno di segnalarli, richiamo soltanto, a titolo puramente indicativo, *Du Polythéisme hellénique* del 1863, e la traduzione di Ermete Trismegisto del 1866, sulla cui importanza si veda da ultimo *La rivelazione segreta di Ermete Trismegisto*, I, a cura di P. Scarpi, Milano, Fondazione Valla, 2009, p. XX dell'introduzione.

⁸⁸ Questa lettera è pubblicata in Castille, *Histoire de la seconde république*, III, cit., pp. 333-334; si veda anche Benfante, Gribaudi, *Le témoignage d'un enfant du siècle*, cit., p. 23.

⁸⁹ Non del 26-27 come riportato da Castille, *Histoire de la seconde république*, III, cit., pp. 334-335.

⁹⁰ Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., p. 64, collocò «L'Opinion publique» nell'elenco di quelle testate volte ad attribuire agli insorti le peggiori e incredibili mostruosità, introducendo la sua efficacissima rassegna stampa, per così dire, ovviamente per semplici esemplificazioni, con la seguente osservazione: «plus les récits seront absurdes, plus ils auront chance d'être crus par les lecteurs abêtis d'épouvante».

tentaient d'opposer des démentis vagues et des injures sans portée». Valeva, insomma, quasi come una involontaria «pièce justificative».

E nel mese di marzo del 1849 le «pièces justificatives» acquistarono una doppia centralità: immediatamente politico-giudiziaria, sul più lungo periodo storico-storiografica. Due lettere di Ménard al «Peuple» sono in questo senso del massimo interesse. La prima, 4 marzo: «les feuilleteons que j'ai publiés sous le titre *Prologue d'une révolution* sont incriminés [...] J'ai les preuves des faits que j'ai avancés», era opportuno incrementarle: «priez instamment les citoyens qui ont été témoins de quelques-uns des faits rapportés par moi d'ajouter leur témoignage à ceux que nous possédons déjà et de nous adresser au plus tôt leurs renseignements au bureau du *Peuple*»⁹¹. La seconda, 25 marzo:

Deux commissaires de police se sont présentés jeudi dernier chez mon père, pour saisir le *Prologue d'une révolution*⁹². Comme mon père, parfaitement étranger à la publication de cet ouvrage, protestait contre la violation de son domicile privé, ces messieurs ont exhibé un mandat qui leur enjoignait de rechercher, *partout où besoin serait*, non seulement mon ouvrage, mais aussi tous *les documents et manuscrits ayant servi à sa composition!* Vous voyez qu'il s'agissait simplement de faire main basse sur mes pièces justificatives, afin de me livrer pieds et poings liés à l'accusation. Heureusement, mes papiers sont en sûreté. Je lirai tout devant le jury; je vous prie même d'inviter les citoyens qui m'ont offert leur témoignage à m'adresser le plus tôt possible leur déposition écrite et signée; si on refuse l'audition des témoins, je lirai les dépositions, et si on refuse la lecture, je vous les enverrai pour les publier dans le *Peuple*. Ainsi la lumière se fera; l'attention est appelée sur les fusillades de Juin; les journaux seront bien forcés d'en parler; avant quinze jours, le procureur général croira comme moi aux fusillades. Que fera-t-il alors?⁹³

Domanda, alla fine di marzo, frutto di un'illusione. «La lumière se fera», aveva ragione Ménard, ma davanti alla storia, non davanti alla giustizia. Sotto questo profilo le «pièces justificatives» cessavano di essere prove a discarico in un processo da tenersi il 7 aprile e divenivano fonti storiche. Certamente la soddisfazione di Ménard per il mancato sequestro dei suoi «papiers» era in buona parte dovuta alla speranza di servirsene in sede processuale; ma non è da escludere che lo fosse anche per il loro valore documentale sul piano storico, al di là della contingenza del momento. Ad apertura delle *Pièces justificatives* al *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, pubblicate sul «Peuple» del 2 aprile 1849, Ménard infatti scriveva: «dans l'incertitude où je suis de pouvoir produire mes témoins et lire mes pièces devant le jury, je dois à mon honneur, à ma qualité d'historien et aux cent mille lecteurs du *Peuple*, de

⁹¹ Anche in Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 283.

⁹² Apparso allora in libro; si veda ivi, pp. 24, 67 («notes sur l'éditions du *Prologue*»).

⁹³ Anche ivi, pp. 283-284.

prouver que je n'ai raconté que la vérité souvent atténuée»⁹⁴, quasi riprendendo, quest'ultimo spunto, quell'«au-dessous de la vérité» della lettera, poc'anzi richiamata, rifiutata dall'«Opinion publique» e pubblicata dal «Peuple» del 25-26 febbraio. «Ma qualité d'historien»⁹⁵; difficile non riconoscere a Ménard una piena consapevolezza del lavoro da lui fatto.

Dalle sue *Pièces justificatives* traggo, un po' a caso e un po' a ragion veduta, tre esemplificazioni: Barthélemy-Justin-Charles Cazavant, Pierre Turmel, Emmanuel Barthélemy.

M. Cazavant, secrétaire de l'Association des proscrits de Londres, me raconte, dans une lettre, la mort d'un vieillard fusillé dans le caveau des Tuileries. Ces vieillard était venu à Paris pour chercher son fils; on le fit prisonnier. Arrivé dans le caveau, il devint fou; il ne cessait de répéter: Rendez-moi mon fils! Alors on lui tira un coup de fusil; il répétait: Rendez-moi mon fils! Un second coup lui fracassa l'épaule: Rendez-moi mon fils! Et la cervelle du pauvre vieillard jaillit sur ses voisins...⁹⁶

Nel testo di Ménard, sempre con riferimento ai sotterranei delle Tuileries – lo stesso inferno, si ricorderà, evocato da Gabriel Mortillet sul «Représentant du peuple» del 18 agosto 1848 – si legge:

Les blessés et les morts tombaient dans une boue sanglante et pestilentielle qui montait jusqu'à la cheville des prisonniers. On amena parmi eux un vieillard qui pleurait et disait qu'il n'était pas insurgé, et qu'il était venu à Paris pour voir son fils; alors un garde national lui déchargea un coup de fusil sur l'épaule, un autre l'abattit d'un second coup de fusil, et un troisième l'acheva d'une balle en disant: «Je pourrai au moins dire que j'ai tué un moineau dans sa cage». La cadavre resta deux heures sur l'escalier⁹⁷.

Fra la lettera di Cazavant prodotta come «pièce justificative» e il testo originale di Ménard sussistono certo delle differenze⁹⁸, ma l'episodio è indubbiamente lo stesso. Con piccolissime varianti, la stesura di Ménard era apparsa

⁹⁴ Le *Pièces justificatives* sono anche ivi, pp. 284-297.

⁹⁵ «Mon fils n'est pas homme politique, il n'est pas journaliste, il est historien; sous le titre *Prologue d'une révolution*, il écrit une histoire de février à juin [...]», così Ménard padre in una notevole lettera indirizzata alla corte giudicante in vista del processo, di accompagnamento all'invio e del libro e del numero del «Peuple» contenente appunto le *Pièces justificatives* (ivi, p. 298).

⁹⁶ Cazavant aveva fatto nella sua lettera i nomi dei testimoni dell'episodio, fornendo i rispettivi indirizzi: il tutto riferito da Ménard.

⁹⁷ Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 259.

⁹⁸ E che dire di Pardigon, *Episodes des journées de juin 1848*, cit., p. 213: «un fou s'était dirigé vers une lucarne, un prisonnier s'élança sur lui pour le retenir. Le fou fut tué roide, le prisonnier fut blessé à l'épaule, et le cadavre laissé gisant le jour entier?» (gli *Episodes des journées de juin 1848* uscirono sul «Journal de la Vraie République» nell'aprile-maggio 1849 come *feuilleton*; si veda ivi, p. 225 nota *sub* asterisco di Pardigon stesso, e Héricord, *Une mémoire d'outre-tombe*, cit., pp. 9, 15).

sul «Peuple» del 12 febbraio 1849. Se ne può dedurre che la lettera di Cazavant, volta a comprovare quanto scritto, sia probabilmente un po' posteriore rispetto a questa data, e che quindi Cazavant si trovava a Londra fra il febbraio e il marzo 1849 ed era segretario dell'Association des proscrits⁹⁹, un'associazione di cui era presidente Louis Blanc e che registrava, fra altre, le adesioni di Caussidière, Barthélemy, del generale Courtais¹⁰⁰: un'associazione con cui Ménard stesso poté entrare in contatto una volta a Londra¹⁰¹.

Dunque, i sotterranei delle Tuileries, dove «le moment de la pitié était passé»¹⁰².

Aux Tuileries [...], pendant les deux nuits suivantes¹⁰³, on entendait à intervalles réglés des roulements de tambour suivis de feux de peloton irréguliers mais nourris, ensuite un grand silence et le cri: «Sentinelles, prenez garde à vous». Les prisonniers des caveaux entendaient les cris de leurs frères; un grand nombre devinrent fous; il y en eut qui se pendit [...] ¹⁰⁴.

La riprova forse più impressionante che «le moment de la pitié» era effettivamente scomparso, magari per tradursi anche in un cinismo non giustificabile sulla base di scelte ideologiche e appartenenze di schieramento, ce la fornisce una rievocazione di Aleksandr Herzen:

[...] La prima persona che incontrammo [Herzen e Annenkov] fu un rappresentante del popolo con una stupida coccarda all'occhiello. Si trattava di Tocqueville, quello che scriveva sull'America. Mi rivolsi a lui e gli raccontai l'accaduto; non c'era da scherzare, tenevano la gente in prigione senza alcun processo, la gettavano nei sotterranei delle Tuileries, la fucilavano. Tocqueville non chiese neppure chi fossimo; salutò con grande cortesia e poi ci ammannì la seguente banalità: – Il potere legislativo non ha alcun diritto d'ingerirsi nei provvedimenti del potere esecutivo –. Come avrebbe potuto non diventare ministro sotto Bonaparte?¹⁰⁵

⁹⁹ «On le vit jouer un rôle dans l'émigration révolutionnaire de Londres»: così Dommanget, *Auguste Blanqui à Belle-Ile*, cit., p. 146 (qui Cazavan, invece che Cazavant). Al capitolo VIII di questo sempre fondamentale lavoro di Maurice Dommanget rinvio per il fallito tentativo di fuga di Blanqui da Belle-Ile del 1853, perseguito insieme a Cazavant, su cui vanno peraltro considerate anche le notizie che si ricavano dalle memorie di Charles-Ferdinand Gambon, che condivise per qualche tempo la detenzione con Cazavant; cfr. J.-Y. Mollier, *Dans les bagnes de Napoléon III. Mémoires de Charles-Ferdinand Gambon*, Paris, 1983, pp. 150-151, e note, 169, e nota 49.

¹⁰⁰ Si veda Dessal, *Un révolutionnaire jacobin. Charles Delescluze, 1809-1871*, cit., p. 114, nota 40.

¹⁰¹ Segnalo che la copia del *Prologue d'une révolution, février-juin 1848* nell'edizione del 1849 posseduta dalla Biblioteca della Fondazione Basso di Roma e da me consultata reca una dedica autografa di Ménard, «compagnon d'exil», a Louis Blanc.

¹⁰² Pardigon, *Episodes des journées de juin 1848*, cit., p. 213.

¹⁰³ 25-26 e 26-27 giugno.

¹⁰⁴ Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 261 (con quel che segue).

¹⁰⁵ A. Herzen, *Il passato e i pensieri*, progetto editoriale e cura di L. Wainstein, Torino, 1996, I, p. 693; si veda ancora la nota *sub* asterisco ivi, II, p. 242, nella quale Herzen si soffermò

Nei *Souvenirs* Tocqueville scrisse: «je ne dirai rien de plus des combats de Juin. Les souvenirs des deux derniers jours rentrent dans ceux des premiers et s'y perdent»¹⁰⁶. Ecco, il *Prologue d'une révolution, février-juin 1848* di Ménard e le *Pièces justificatives* che a esso fecero da indispensabile supporto, impedirono proprio che i ricordi, e quindi la storia, degli ultimi due giorni si perdessero.

Il secondo caso qui considerato, quello di Turmel, è interessante per varie ragioni. «Condamné par les conseils de guerre, détenu à Sainte-Pélagie»: così Ménard presenta Turmel, facendone il nome nelle *Pièces justificatives* insieme a quello di altri che gli avevano scritto «des lettres ou plutôt des mémoires détaillés», ma senza riportare nulla di specificamente riferibile a lui. «L'infortuné Turmel, après avoir échappé par miracle aux assassinats des caveaux des Tuileries et de la place du Carrousel où il se trouvait fut condamné par le Conseil de guerre, Victor Hugo ayant été témoin à charge»: questa informazione era contenuta in una lettera di Lacambre a Blanqui del 22 ottobre 1863, nella quale Lacambre riferiva a Blanqui quanto Turmel gli aveva raccontato di sé a Valenza¹⁰⁷.

Chi era Turmel? Quarantunenne, commerciante di vini, presidente del Club du Marais, capitano della guardia nazionale, «officier pacificateur», stante la fattispecie tipologica in lui riscontrata perspicuamente da Louis Hincker¹⁰⁸.

sui prigionieri ammassati nei sotterranei delle Tuileries e sulla ferita di Pardigon: Herzen condensava in breve e a memoria, quindi liberamente, una lunga esposizione degli *Episodes des journées de juin 1848*, letti evidentemente nel 1849 e rimastigli comunque, inevitabilmente, direi, impressi.

¹⁰⁶ A. de Tocqueville, *Souvenirs*, texte établi, annoté et préfacé par L. Monnier, Paris, 1964, p. 177. Testimonianze a caldo di notevole interesse sono le due lettere di Tocqueville a Paul Clamorgan e a Zacharie Gallemand rispettivamente del 24 e 25 giugno 1848, in A. de Tocqueville, *Correspondance et écrits locaux [...]*, Paris, 1995, pp. 468-470; per il Tocqueville del 24 giugno e il suo rapporto quel giorno con il generale Lamoricière, indicazioni nel mio *Emmanuel Barthélemy, in memoria* (2000), in *Rivoluzione e cesarismo nell'Ottocento*, I, Torino, 2003, pp. 67-82.

¹⁰⁷ Si veda Dommange, *Blanqui historien de la révolution de 1848*, cit., p. 249 (citazione dalla lettera di Lacambre), e Id., *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., p. 196, nota 39 (per la data della lettera). Ignoro quando ebbe inizio la frequentazione di Lacambre, a Valenza, da parte di Turmel, divenuto nella città spagnola fabbricante di cappelli, e aiutato economicamente da un Lacambre già affermatosi come medico; un secondo arresto di Turmel, dopo quello di cui si dice più avanti, avvenne agli inizi del 1852 e fu seguito dalla deportazione in Algeria: presuppongo M. Dommange, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, Paris, 1960, p. 117, e Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, alla voce *Turmel Pierre*, dove però non viene data altra notizia cronologicamente successiva, appunto, agli inizi del 1852. Sul contesto degli anni Sessanta, nel quale si colloca la lettera di Lacambre a Blanqui, mi soffermo più avanti.

¹⁰⁸ L. Hincker, *Citoyens-combattants à Paris, 1848-1851*, Villeneuve d'Ascq, 2008, p. 143.

Gli attestati del luglio 1848 di concittadini che lo conobbero e frequentarono, citati da Louis Hincker, ne testimoniarono la lealtà alla Repubblica sorta con la rivoluzione di febbraio e che nulla «dans son langage» c'era mai stato che avesse lasciato intravedere un «anarchique» o «un homme de désordre». Apprezzamenti poi del tutto ribaltati, quando «défenseur de la République» stette a significare «conspirateur dangereux»: ma si era al 2 dicembre 1851¹⁰⁹. Per la verità, con una tempestività degna di miglior causa, già il 26 giugno 1848 il ministero degli Interni aveva predisposto per il presidente della commissione d'inchiesta parlamentare Odilon Barrot una lista di clubs non ancora «interdicts» ma che, «d'après les renseignements fournis par les commissaires de police des quartiers, sont animés d'un esprit hostile et propagent des idées anarchiques»: vi era incluso il Club du Marais, i cui membri «sont très-hostiles à tout Gouvernement républicain modéré»; era fatto espressamente il nome di Turmel come suo presidente¹¹⁰. Una valutazione che in certo modo anticipava alla conclusione delle giornate di giugno del 1848 quella che sarebbe stata formulata, individualmente per Turmel, il giorno del colpo di Stato di Luigi Bonaparte, quasi a comprovare di fatto, oggettivamente, il nesso che legò le due fatali congiunture. Due giorni prima, 24 giugno 1848, Turmel «gardait avec ses hommes un certain nombre de barricades qu'il avait fait construire dans son quartier»: così Lacambre per Blanqui sulla base di quanto Turmel gli aveva direttamente raccontato¹¹¹. L'intendimento, come si desume dalle dichiarazioni rese dallo stesso Turmel davanti al 2° consiglio di guerra nell'udienza del 28 settembre 1848, riportate e commentate da Louis Hincker, era quello, peraltro diffuso¹¹², di «former un poste pour “maintenir l'ordre”»¹¹³. Ecco quanto ancora Lacambre riferì a Blanqui nella sua lettera:

Un corps de troupe commandé par je ne sais plus qui se présente accompagné de deux représentants du peuple. La troupe a l'arme au bras et les représentants avec leurs insignes se présentent... et demandent à parlementer avec les insurgés qu'ils disent être de pauvres égarés. Turmel sort de la barricade et se présente comme parlementaire confiant au moins dans la loyauté des représentants. A peine est-il arrivé à la tête de la colonne qu'un des représentants le saisit au collet et le livre traîtreusement aux soldats en leur disant: «Celui-ci, c'est le chef, garde-le bien». Ce représentant ignoble, c'était Victor Hugo¹¹⁴.

¹⁰⁹ Ivi, p. 140.

¹¹⁰ *Rapport de la commission d'enquête*, II, cit., p. 98; a questo documento accenna anche Amann, *Revolution and mass democracy*, cit., p. 371.

¹¹¹ In Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848*, cit., p. 249.

¹¹² Si veda L. Clavier, L. Hincker, *La barricade de Juin 1848: une construction politique*, in A. Corbin et J.-M. Mayeur, sous la direction de, *La barricade*, Paris, 1997, pp. 216-217.

¹¹³ Seguo Hincker, *Citoyens-combattants à Paris*, cit., p. 143.

¹¹⁴ In Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848*, cit., p. 249.

E così quanto Hugo testimoniò davanti al 2° consiglio di guerra nell'udienza del 29 settembre 1848:

Je suis allé seul vers une autre barricade placée en travers de la rue Vieille-du-Temple, et très forte. Voulant avant tout éviter l'effusion du sang, j'ai abordé les insurgés; je les ai suppliés, puis sommés, au nom de l'Assemblée nationale dont mes collègues et moi avions reçu un mandat, de mettre bas les armes: ils s'y ont refusés. M. Villain de Saint-Hilaire, adjoint au maire [...], vint me rejoindre à cette barricade, accompagné d'un garde national [...] pour m'engager à ne pas prolonger des pourparlers désormais inutiles, et dont ils craignaient quelque résultat funeste. Voyant que mes efforts ne réussissaient pas, je cédai à leurs prières. Nous nous retirâmes à quelque distance pour délibérer sur les mesures que nous avions à prendre; nous étions derrière l'angle d'une maison; un groupe de gardes nationaux amena un prisonnier [...].

Gli imputati su cui Hugo era stato chiamato a testimoniare erano due: il tenente Long e il capitano Turmel. Dichiarò di non riconoscere il primo.

Quant à l'autre accusé, je crois le reconnaître, il était amené par un groupe de gardes nationaux. Il vit à mon insigne que j'étais représentant. «Citoyen représentant, s'écria-t-il, je suis innocent, faites-moi mettre en liberté». Mais tous furent unanimes à me dire que c'était un homme très-dangereux, et qu'il commandait une des barricades qui nous faisaient face. Ce que voyant, je laissai la justice suivre son cours, et on l'emmena¹¹⁵.

Dunque, rispetto a quanto Turmel avrebbe raccontato a Lacambre, non fu Hugo a farlo arrestare, ma nulla fece a che, già di fatto arrestato, venisse rilasciato.

Il deputato Galy-Cazalat in un suo rapporto per la commissione d'inchiesta parlamentare aveva a sua volta messo per iscritto:

[...] Ce mouvement m'avait séparé des Représentants. Plus tard, j'appris que mon collègue Victor Hugo s'était seul avancé avec l'adjoint M. Vilain Saint-Hilaire, contre la barricade rue Vieille du Temple. Là il harangua un groupe d'insurgés qui ne voulaient rien entendre, mais qui respectèrent en lui une des gloires de la France que, dans certains arrondissements, on n'aurait point épargnée¹¹⁶.

La fondamentale documentazione inedita su cui Louis Hincker basa la sua ricostruzione¹¹⁷ fornisce importanti elementi conoscitivi. Il primo è dato dalla dichiarazione di «un adjoint» che si era trovato in compagnia di Victor Hugo (ovviamente il Villain de Saint-Hilaire menzionato tanto da Hugo che da

¹¹⁵ V. Hugo, *Oeuvres complètes. Politique*, présentation de J.-C. Fizaine, Paris, 1985, pp. 354-355.

¹¹⁶ *Rapport de la commission d'enquête*, II, cit., p. 245.

¹¹⁷ Ricostruzione che peraltro non considera né la testimonianza di Hugo al 2° consiglio di guerra, né il rapporto di Galy-Cazalat, né il Turmel filtrato, per così dire, da Lacambre.

Galy-Cazalat) che dà conto dell'inutilità dei «pourparlers» (Hugo) e del non volere gli insorti «rien entendre» (Galy-Cazalat):

Mr Turmel, officier de la garde nationale, se présenta à nous et nous dit de ne rien entreprendre contre ces barricades faites pour faire respecter l'ordre dans le quartier. Nous fîmes observer que des hommes armés qui étaient à la barricade nous avaient demandé la dissolution de l'Assemblée nationale, de la Commission Exécutive, et toutes autres choses impossibles.

Il secondo elemento è dato da un incontro fra Galy-Cazalat («le citoyen Turmel vint à moi») e Turmel, incontro che scongiurò un conflitto a fuoco: nelle assicurazioni fornitegli da Turmel, Galy-Cazalat ebbe infatti «confiance»¹¹⁸. Non mi è chiaro perché non risulti nel rapporto di quest'ultimo per la commissione d'inchiesta parlamentare, dove il nome di Turmel non è proprio fatto, né ve ne sia traccia nella testimonianza di Victor Hugo, che pure, fino a quando si separarono, si era accompagnato proprio con Galy-Cazalat. Come che sia, lo si è or ora accennato, appare evidente la contrapposizione fra la «confiance» di Galy-Cazalat in Turmel e il prestar fede invece Hugo a quanti sostennero che si trattava di «un homme très-dangereux». Il terzo elemento è dato dalla testimonianza che maggiormente contrasta con la deposizione di Hugo, relativa alle parole che Turmel avrebbe rivolto alle guardie repubblicane giunte per abbattere la barricata, dalle quali traspare con tutta evidenza la consapevolezza della funzione della barricata come salvaguardia dell'ordine nel quartiere: «mes amis nous sommes ici pour maintenir l'ordre et non avec les insurgés, nous ne voulons pas tirer sur vous»¹¹⁹.

La fisionomia di Turmel come «officier pacificateur» ne emerge nitidamente. Ma, direi anche, non solo. La mediazione tesa a evitare lo spargimento di sangue e a «maintenir l'ordre» nel quartiere significava – si era ancora, non va dimenticato, al 24 giugno – il controllo del territorio da parte della barricata. Indipendentemente dalla impraticabilità di rivendicazioni (non di Turmel personalmente, ma di «hommes armés qui étaient à la barricade», stando all'«adjoint» Villain de Saint-Hilaire) tipo lo scioglimento dell'Assemblea nazionale, nel mantenimento dell'ordine nel senso del controllo del territorio stava un fine rivoluzionario della barricata, per il conseguimento del quale la mano tesa a un avversario ancora virtuale, con la conseguenza sia pure affatto ipotetica di trarlo al limite dalla propria parte, era oggettivamente un

¹¹⁸ Hincker, *Citoyens-combattants à Paris*, cit., pp. 143-144. Conviene riportare la dichiarazione di Galy-Cazalat davanti al 2° consiglio di guerra il 28 settembre 1848, il giorno prima, cioè, che fosse Hugo a recarsi a rendere la sua testimonianza, citata da Louis Hincker: «il [Turmel] répondait des intentions pacifiques des hommes de la barricade» (ivi, p. 144): questo vuol dire che il consiglio di guerra si trovò davanti a due testimonianze divergenti, una favorevole a Turmel, di Galy-Cazalat, e l'altra nella sostanza sfavorevole, di Victor Hugo.

¹¹⁹ Ivi, p. 144.

mezzo. Il rischio soggettivo stava tutto dalla parte di chi aveva provato a servirsene. Turmel non lo evitò: fu arrestato. Ne seguì innanzi tutto la sua delegittimazione, come argomenta giustamente sempre Louis Hincker, proprio nella veste di capitano della guardia nazionale, una veste guardata subito con sospetto a partire già dall'inadeguatezza visibile della sua divisa¹²⁰. Ma un capitano della guardia nazionale che aveva di fatto scelto la via della rivoluzione nel mentre che, in assoluta sincerità, fin quasi al limite dell'ingenuità¹²¹, dava mostra di volerla evitare. Se il modo in cui Turmel parlò a Lacambre della sua vicenda e questi riferì a Blanqui, sempre con il beneficio d'inventario di interferenze espositive di Lacambre stesso, pare sopra le righe¹²², si deve obbiettivamente concludere che era quanto meno motivato e giustificato. Turmel fu infatti condannato a due anni di prigione, in quanto riconosciuto colpevole non già «sur la question de l'attentat», ma per «avoir pris part à un mouvement insurrectionnel, étant porteurs [lui e il tenente Long, che prese un anno] d'armes apparentes»¹²³.

Era il 29 settembre 1848 e non il 28, quando aveva deposto Galy-Cazalat, e la discrepanza non mancò di essere sottolineata in udienza, perché Victor Hugo, invocando il discutibilissimo principio di quello che oggi si direbbe legittimo (ma piuttosto illegittimo) impedimento, si presentò davanti al 2° consiglio di guerra solo dopo una reiterata convocazione, protestando feticisticamente l'assoluta priorità del suo ruolo di rappresentante: «[...] il va sans dire

¹²⁰ Si veda a questo proposito ivi, pp. 144-145, con l'interessante documentazione prodotta: Galy-Cazalat testimoniò il 28 settembre 1848: «l'accusé était costumé comme nous avons vu ce jour là beaucoup de chefs de tous grades. Il avait des insignes incomplets, suffisants cependant pour se faire reconnaître comme officier».

¹²¹ Si fanno notare, fra l'altro, citate ivi, p. 145, una dichiarazione di Turmel: «j'étais incapable de me battre contre le Gouvernement républicain», e un'altra, che più esplicita e chiara non sarebbe potuta essere, di un testimone, guardia repubblicana, che aveva assistito al momento del suo arresto: «je pense qu'il était pacificateur plutôt qu'acteur de l'émeute».

¹²² Conviene riportare questa conclusione di Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., p. 250: «Turmel, pour sa part, a raconté souvent à Lacambre les "horribles saturnales" du caveau des Tuileries et les massacres du Carrousel, et a fait parvenir à Louis Ménard un mémoire détaillé sur ces faits. Personne aujourd'hui ne s'inscrit contre ces affirmations de Turmel. Elles sont entérinées et il est bien dommage que son témoignage touchant la déloyauté de Victor Hugo, que rien ne permet de repousser *a priori* ne puisse être également appuyé par d'autres témoignages dans l'intérêt de la vérité historique. C'est peut-être ce qui explique le mutisme de Blanqui à ce sujet dans sa réponse du 5 novembre à la lettre de Lacambre donnant tout au long la relation de Turmel. La question n'en reste pas moins posée»; si veda già il mio *Emmanuel Barthélemy, in memoria*, cit., pp. 250-252, nota 417, dove però l'attenzione era riservata più alla testimonianza di Victor Hugo, non considerata da Maurice Dommanget, che non a Turmel.

¹²³ In Hugo, *Oeuvres complètes. Politique*, cit., p. 355 (dalla «Gazette des Tribunaux»).

que personne n'a le droit d'enlever le représentant du peuple à ses travaux. L'exercice des fonctions de représentant est sacré [...].» Senza indugiare più che tanto su questioni che riguardano Victor Hugo e non direttamente Turmel, e registrando qui solo l'aspetto, per così dire, di principio del problema emerso in quella circostanza, vale la pena riportare il punto di vista nel merito tanto del commissario governativo: «la loi est une; elle doit être égale pour tout le monde dans ses exigences, comme elle l'est dans sa protection», quanto di un difensore degli imputati:

M. Victor Hugo [...] proteste au nom de l'Assemblée nationale; moi, comme défenseur contribuant à l'administration de la justice, je proteste au nom de la justice même. Jamais je n'admettrai qu'en venant ici, M. le représentant Victor Hugo fasse un acte de complaisance. Nous n'acceptons pas l'aumône de son témoignage, la justice commande et ne sollicite pas.

Essendo due gli imputati, due erano gli avvocati difensori. Mi piace pensare che a pronunciarsi in questi termini fosse stato Madier de Montjau¹²⁴. Terza e ultima «pièce justificative» prodotta da Ménard qui considerata: l'interrogatorio di Emmanuel Barthélemy dell'8 gennaio 1849. Avrebbe avuto una sua fortuna storiografica. Ne riportò un breve estratto Castille¹²⁵, poi, soprattutto, Vermorel¹²⁶. Ma il primo a renderlo noto, oltre che a valersene, fu per l'appunto Ménard:

On se rappelle que Barthélemy, dans son interrogatoire devant le conseil de guerre, raconta qu'un officier répondit par un coup de fusil aux prisonniers de l'Ecole militaire qui demandaient du pain, et ajouta: «Qui est-ce qui a encore faim?». Barthélemy parla aussi de coups de fusil tirés dans la cave n° 6 sur un fou, de plus de trente insurgés mutilés par la suite de pareils actes, d'un blessé fusillé impasse Ménilmontant, n° 16, et grillé sur un tas de paille. (M. Madier de Montjau aîné m'a dit qu'il tenait le même fait d'un témoin oculaire.) Le président qui avait provoqué le récit de ces faits finit par interrompre Barthélemy en lui disant: Vous avez la presse pour vous défen-

¹²⁴ Ivi, pp. 352-354.

¹²⁵ Castille, *Histoire de la seconde république*, III, cit., pp. 332-333.

¹²⁶ Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., pp. 413-414. Di Vermorel vale la pena anticipare già qui, dalla chiosa che accompagnò la citazione dell'interrogatorio, proprio la notazione su Barthélemy, di cui evidentemente ritenne non far il minimo cenno alla vicenda londinese, dal tragico duello con Frédéric Cournet all'impiccagione, e, *pour cause*, su Lacambre: «Barthélemy fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Mais dans la nuit même, il s'évada avec le docteur Lacambre, ami de Blanqui, arrêté à la suite du 15 mai, reconnu innocent de ce chef, mais arbitrairement retenu prisonnier pour complicité dans les événements de juin, bien qu'il fût évident qu'il n'avait pu y participer en rien puisqu'il était prisonnier depuis plusieurs semaines lorsqu'ils éclatèrent. M. Lacambre se réfugia à Londres, puis à Bruxelles: il a écrit un récit intéressant de son évasion» (ivi, p. 415). Dunque Vermorel conosceva, ma, si vedrà più avanti, meglio sarebbe dire aveva letto *l'Evasion des prisons du conseil de guerre. Episode de juin 1848* pubblicata nel 1865.

dre. – Je profite de l'observation du président et je me défends en renvoyant aux sources. *Si j'écrivis l'histoire ancienne, je citerai mes auteurs; j'écris l'histoire contemporaine, je cite mes témoins*¹²⁷.

Quando all'inizio di aprile del 1849 le *Pièces justificatives* di Ménard uscivano sul «Peuple», Barthélemy era lontano, in Belgio se non già a Londra. E non è escluso che a Londra nel corso dell'anno Ménard lo abbia anche incontrato. Si sono riportati più sopra i versi di Ménard pubblicati sulle «Veillées du peuple» del novembre 1849. Impaginata in successione una dichiarazione di Barthélemy esplicitamente allusiva al suo arrivo a Londra. C'era una sponda londinese delle «Veillées du peuple». Barthélemy nel n. 2 del marzo 1850 vi pubblicò *L'insurrection de juin au faubourg du Temple*¹²⁸, e la nota redazionale di apertura esprimeva esattamente la logica storico-politica delineatasi di fatto dall'estate del 1848: «l'heure est arrivé où l'histoire de la bataille de juin 1848 doit se faire». Nello stesso numero, anche ultimo uscito, nella sezione «Voix des prisons et de l'exil» e sotto la titolatura *Lettres de Londres, lettre première*, apparve un brevissimo scritto di Pardigon, dove, al di là della speranza suscitata dal successo elettorale del 10 marzo 1850 di Carnot, Vidal e de Flotte, l'aspetto forse più interessante era dato piuttosto dalla dichiarata curiosità per l'Inghilterra, «fière sur son île de son immobilisme qu'elle prend pour de la stabilité». Si riprometteva in un «prochain article» di affrontare la questione se il popolo inglese, «aîné des peuples révolutionnaires

¹²⁷ Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 292 (corsivo mio), e a pp. 262-263 il testo corrispondente di Ménard. Nell'interrogatorio di Barthélemy quale riportato da Castille la parte di cui si valse Ménard manca; agevole il riscontro con il testo che si ritrova invece in Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., p. 414: i primi due episodi vi risultavano datati l'uno alla notte fra 25 e 26 giugno, l'altro, è il caso di sottolinearlo («par la suite», in Ménard), al 3 luglio. Ma forse è opportuno fermare un momento l'attenzione anche sul procedimento di Ménard che questa esemplificazione suggerisce: l'interrogatorio di Barthélemy tradotto in narrazione da Ménard era confortato da una conferma di Madier de Montjau che a sua volta rinviava a un testimone oculare.

¹²⁸ Su questo scritto di Barthélemy rinvio al mio *Emmanuel Barthélemy, in memoria*, cit., pp. 63-87 (a p. 73 una caratterizzazione data da Barthélemy, per esperienza e osservazione diretta, del capitano Vincent François Lécuyer – «républicain sans foi, il était préparé à jouir des avantages de la victoire et non à subir les conséquences de la défaite» – che mi pare sostanzialmente coerente con la trattazione di questo personaggio fornita da Hincker, *Citoyens-combattants à Paris*, cit., pp. 153-155. A pp. 83-84 la versione idealizzata dell'incontro fra Barthélemy e il generale Lamoricière data da Jules Vallès in un articolo del «Cri du peuple» del 28 febbraio 1884; si vedrà più avanti come Vallès avesse intrapreso nei primi mesi del 1869 un'indagine sulle giornate di giugno: potrebbe non essere del tutto escluso che un qualche rivoluzionario del faubourg du Temple da lui incontrato gliene avesse fornito gli elementi essenziali, letterariamente rielaborati quindici anni più tardi in una sorta di leggenda di Barthélemy).

des temps modernes», non si riservasse il compito, «après l'avoir ouverte, de fermer l'ère des révolutions»¹²⁹.

4. Lacambre e Barthélemy si erano ritrovati in prigione, un po' per caso.

En passant devant la porte du greffe, j'aperçus dans l'intérieur un groupe de nouveaux arrivants qui venaient grossir la population de notre sépulcre. Comme je détournais la tête, après un coup-d'oeil machinal, un des prisonniers se détache et vient à moi. Je reconnais Barthélemy que je n'avais pas vu depuis le mois d'Avril. A la tête de soixante-quinze hommes, il avait défendu en Juin, pendant trois jours, la barricade de la rue Grange-aux-Belles contre toutes les forces du général Lamoricière et n'avait cédé que faute de munitions. Arrêté après le combat et transporté sur les pontons, on le ramenait maintenant de Brest pour lui faire son procès en règle. Sans doute on avait pu recueillir quelques charges qui permettaient de le mettre en jugement. Car, toutes les fois que le plus léger indice s'élevait contre une victime des razzias, elle était traduite devant les Conseils de guerre¹³⁰.

I due quindi già si conoscevano. Il riferimento all'aprile del 1848 indurrebbe a pensare a una presenza di Barthélemy alla manifestazione del 16 di quel mese. In ogni caso in una nota apparsa sulle «Veillées du peuple» del novembre 1849, cui già si è fatto cenno più sopra, Barthélemy, a Londra, alludendo a Blanqui senza farne esplicitamente il nome ma esprimendosi in termini tali da sbilanciare in senso blanquista parte («nos amis») della diaspora francese, scriveva di «notre ancien président de la Société républicaine centrale»: organizzazione cui aveva a suo tempo evidentemente aderito.

Fu Lacambre a escogitare un primo piano di evasione, su cui Barthélemy convenne. Ma, primo imprevisto, quest'ultimo «tomba gravement malade. Sa santé – scrisse Lacambre – ruinée par le régime des pontons, était à bout». Un medico lo aveva fatto trasferire. «C'était un ajournement jusqu'à son retour», ma, protraendosi la malattia di Barthélemy, Lacambre trovò un altro compagno. Tuttavia si frappose un secondo imprevisto: improvvisamente, il 12 dicembre 1848, Lacambre fu convocato «à l'instruction». Interruppe vivacemente il capo della polizia militare che aveva cominciato a interrogarlo:

Point de comédie judiciaire, s'il vous plait. Vous êtes le vainquer, moi le vaincu. Matériellement, vous pouvez faire de moi selon votre fantaisie. Moralement, c'est autre cho-

¹²⁹ A Londra Pardigon dovette evolvere da un blanquismo iniziale al rollinismo, sí da prendere posizione per Cournet e contro Barthélemy al tempo dello sciagurato duello fra i due dell'ottobre 1852; conobbe Herzen, Marx ed Engels e verosimilmente esponenti della diaspora tedesca antimarxista, ma per tutto questo rinvio al mio *Emmanuel Barthélemy, in memoria*, cit., *passim*.

¹³⁰ *Evasion des prisons du conseil de guerre. Episode de juin 1848*, par C. Lacambre, docteur de médecine de la Faculté de Paris, avec un plan et une vue des lieux, Bruxelles, 1865, p. 47 (d'ora in poi: Lacambre, *Evasion*).

se. Vous avez fusillé les citoyens par milliers. Chaque jour, vous opérez des trasportations en masse, sans examen. Il n'y a chez vous ni équité, ni mesure, ni conscience. Je supporte vos coups, je méprise vos semblants de forme.

Rifiutò di firmare il verbale, subendo di conseguenza «un concert d'invectives» da parte dei «prétoriens» presenti. Venne allora spostato di cella e sottoposto a «un redoublement de rigueur *par ordre*». Fu perciò «dérangé» un altro detenuto, Nourrit¹³¹: di lui si avrà modo di riparlare più avanti. Dopo tre giorni di «diète forcée»¹³², Lacambre ottenne del pane e dell'acqua: «la faim et la soif ne me tourmentaient plus. Maintenant il fallait sortir au plus vite de cette nouvelle tour d'Ugolin». Prima cosa da fare: ovviamente, un attento esame della cella. «Une fièvre de curiosité et d'espérance me saisit. Qu'y avait-il au-delà de cette espèce de trappe? Le savoir à tout prix, devint mon idée fixe». Trovato un chiodo, gli riuscì di svitare la serratura del suo «cabanon»: «grande conquête qui me permettait des promenades dans le corridor, aux portes de mes voisins, et la libre rentrée au gîte»¹³³. Ne seguì allora l'individuazione di una via di fuga¹³⁴. Lacambre ritenne di doverla partecipare ad altri detenuti, individuati fra i «plus résolus». A tal fine si rendeva necessario che gli venisse tolto il regime di isolamento. «Prison du Cherche-Midi, 31 Décembre 1848», la lettera – «un peu de charbon d'allumette, délayé dans l'eau, me donna de l'encre. Un brin de bois, taillé avec les ongles, servit de plume» – da lui quindi indirizzata al generale Changarnier, un po' la denuncia di una condizione, un po' anche una supplica, peraltro non senza uno spunto iniziale non privo di una certa ironia: «général, il y a sept mois que je suis en prison. Je suis incontestablement le plus ancien insurgé de Juin, puisque j'ai arrêté le 27 mai et que je me trouvais depuis un mois dans les cachots de la Conciergerie, lorsqu'éclata l'insurrection [...]». Fu un detenuto di nome Garnier ad adoperarsi a far pervenire questa lettera ai giornali. Ne seguì che domenica 7 gennaio 1849 Lacambre potesse rientrare «dans le régime commun».

Per Barthélemy, «ramené de l'hôpital», l'interrogatorio davanti al consiglio di guerra era ormai imminente. Lacambre, incontratolo, e approfittando del fatto che la domenica e il giovedì erano i giorni di visita, riuscì a comunicargli il suo nuovo progetto di fuga e a chiedergli anche di procurarsi dall'esterno al-

¹³¹ Ivi, pp. 48-50.

¹³² «C'était à la fois un expédient de procédure et une punition de mes dédains. *Me faire parler*, les juges bottés l'espéraient peu. Restait la vengeance» (ivi, p. 57).

¹³³ Ivi, pp. 57-58.

¹³⁴ Ivi, pp. 58-60 per i particolari: un'esposizione molto minuziosa, verosimilmente a seguito anche delle domande circostanziate poste epistolarmente a Lacambre da un lettore esigente quale fu Blanqui, corredata a pp. 111-112 da piantine dei luoghi; cfr. Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848*, cit., p. 261.

cuni arnesi che sarebbero tornati utili (sapremo trattarsi di un cacciavite, di una piccola sega, di una pinza, dei fiammiferi, di uno stoppino). Barthélemy passò l'indicazione a un suo occasionale visitatore, e la sera, tornando nella sua camerata, rassicurò Lacambre: «nous aurons jeudi tout ce qu'il nous faut». «L'état des préparatifs nous ajournait à huitaine»¹³⁵.

Ma il caso volle che l'attuazione della fuga dovesse prendere una piega diversa dal previsto. Un gruppo di donne aveva lamentato un prossimo trasferimento di detenuti, che le includeva¹³⁶. La notizia sgomentò Lacambre: Barthélemy, condannato ai lavori forzati a vita, «allait partir par ce convoi. Tout était perdu! Mon édifice s'écroulait sous mes pieds et la liberté entrevue s'envolait pour longtemps». L'unica soluzione da adottare, senza aspettare la domenica successiva e senza poter contare quindi su un preventivato appoggio dall'esterno, era quella di anticipare l'evasione: «c'est dans la nuit même et seuls qu'il faut fuir. Entre le bain et une évasion téméraire, il n'y a pas à hésiter. En avant! *Alea jacta est!*...»¹³⁷.

Lacambre e Barthélemy non avevano nulla da perdere a seguito di un eventuale insuccesso del loro tentativo. Altro il caso di Garnier, il detenuto che aveva fatto pervenire ai giornali la lettera di Lacambre al generale Changarnier. Rinunciò ad associarsi perché padre di famiglia e poco compromesso. Garantì peraltro la sua collaborazione, cantando a squarciagola per coprire, in aggiunta al temporale in atto – «parfois les mugissements du vent semblaient à nos oreilles troublées prendre des accents de voix humaine», si leg-

¹³⁵ Ivi, pp. 60-65, anche per la descrizione del piano di fuga, e 73, per gli arnesi che Barthélemy riuscì a procurarsi.

¹³⁶ Ivi, p. 65, e nota 1. La nota è la seguente: «l'une d'elles, récemment condamnée par le Conseil de guerre à trois années d'emprisonnement, comme coupable d'avoir secondé son mari derrière les barricades, n'était dans le quartier que depuis très-peu de jours». «Récomment» credo vada riferito sia all'episodio carcerario in questione, sia, più o meno, al periodo non troppo lontano nel tempo in cui Lacambre ne scrisse. Lacambre pose mano al suo testo – pubblicato a Bruxelles nel 1865 dopo essere stato ampiamente riveduto da Blanqui e Louis Watteau: si tornerà più avanti su questo punto – a Valenza, dove si era stabilito dopo la fine del 1849 (cfr. Dommanget, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, cit., p. 116). Le pagine di esso relative alla fuga dovrebbero appartenere a una prima fase della stesura originale di Lacambre, protrattasi poi verosimilmente lungo il corso degli anni Cinquanta: essere cioè fra le meno lontane cronologicamente dal loro contenuto. A p. 99, nota 1, ad esempio, si precisa che i luoghi menzionati nel racconto dell'evasione nel 1865 erano in parte cambiati: la prigione, se non andata distrutta, era stata adibita ad altri usi («ce que j'ignore»: un «je» relativo formalmente a Lacambre, ma da riferirsi a chi stava predisponendone la pubblicazione); il pensionato Chastagner, contiguo alla prigione, non esisteva più, erano subentrate nuove costruzioni ecc.: contrassegnate dall'indicazione temporale dell'agosto 1865 queste notazioni, come altre che si vedranno in seguito, sono da riferire all'ultima messa a punto del testo in vista della stampa.

¹³⁷ Lacambre, *Evasion*, p. 65.

ge anche a un certo punto¹³⁸ – il rumore dei passi dei fuggiaschi sui tetti e contribuire così a distrarre le sentinelle. A vicenda conclusa, sabato sera 13 gennaio Garnier avrebbe scritto a Lacambre per raccontargli dello stupore suscitato dall'evasione fra il personale del carcere e della convocazione davanti al consiglio di guerra di due addetti accusati di averla, per negligenza, facilitata: uno fu assolto, l'altro condannato a tre mesi di prigione. Un secondo detenuto, di nome Schaller, anch'egli padre di famiglia e «peu chargé», non aveva invece voluto perdere l'occasione, non avendo «la moindre confiance dans la bonne foi de nos ennemis». Ma, più impacciato dei suoi due compagni, cedette davanti alle difficoltà, al dover compiere movimenti anche acrobatici tenendo d'occhio la sentinella da basso: «j'en ai assez, l'entreprise est au-dessus de mes forces. Je n'irai pas plus loin. Continuez votre chemin et ne vous occupez plus de moi. Je m'en tirerai comme je pourrai. Bonne chance et adieu». Garnier e Schaller furono più tardi assolti dal consiglio di guerra¹³⁹.

Anche Lacambre ebbe in ogni caso il suo momento di *défaillance*, e proprio nella fase culminante dell'evasione. Trovandosi in una posizione estremamente precaria, «pris d'une sueur d'agonie», stava lasciandosi andare: «je n'en puis plus!... je vais tout lâcher!». Barthélemy, tutto preso com'era, per di più ostacolato dall'oscurità profonda e dal maltempo, a misurare con una specie di sonda, una corda di venticinque piedi «avec le paquet au bout», il vuoto in cui calarsi, non si era reso conto di nulla. Al «râle» di Lacambre, trasalì. «Un coup-d'oeil lui révèle tout. “Pas de ça”, répond sa voix calme. “Si tu tombes, tu feras du bruit et tout sera découvert”». Freddezza e destrezza, tratti del resto caratteristici del «mécanicien» Barthélemy: «d'un geste rapide, il remonte le paquet de sonde et, formant une anse avec la corde, il la fait flotter au-dessus de moi. Mon pied la rencontre et s'y appuie... je respire. L'anéantissement cesse. Les muscles retrouvent de l'élasticité [...]». Alleggerita fisicamente e moralmente la situazione di Lacambre, Barthélemy riprese la «difficile opération de sondage» cui era impegnato, resa però meno complicata adesso da un certo attenuarsi del temporale. Non appena il «paquet» che faceva da scandaglio ebbe toccato una superficie piana, si lasciò scivolare nel vuoto aiutandosi con una corda. Il momento magico era finalmente arrivato. Così Lacambre:

«Sauvés! sauvés!» me crie d'en bas une voix distincte, mais à peine perceptible. «A ton tour! En avant!» Empoignant aussitôt la corde, je me laissai couler sur la terre de conquise. Dix heures et demie sonnaient aux horloges du voisinage. Nous étions hors de la prison, mais sauvés pas encore. Cependant le principal était fait. Nous n'étions plus à la merci d'un *qui vive* et d'une balle. Nous nous jetâmes, non pas à genoux comme tout bon roman l'exige, mais dans les bras l'un de l'autre¹⁴⁰.

¹³⁸ Ivi, p. 82.

¹³⁹ Ivi, pp. 68, 70, 73, 80, 104-106, 107, 127 (*Pièces justificatives*, Lettre M).

¹⁴⁰ Ivi, pp. 84-85.

«Un fugitif a peur de son ombre, même quand elle n'existe pas»¹⁴¹. Una paura che venne meno soltanto quando i due evasi realizzarono, alla luce ottenuta con i pochi fiammiferi rimasti a Barthélemy (un fumatore, puntualizzò Lacambre), che l'ambiente in cui erano alla fine pervenuti era un «cabinet de décharge», il cui proprietario dormiva evidentemente altrove, anche se forse non lontano. Vi trovarono spazzole di ogni tipo, per abito, per scarpe, per capelli, e una brocca d'acqua. Ne approfittarono con un godimento («délectation») fisico accresciuto dalla sensazione di recuperare un tanto di decenza urbana, di stare diventando insomma degli «autres hommes». «Le rajustement terminé, notre toilette se trouve irréprochable sauf la chemise... Peuh! Qui la verra? Tout est au mieux». A questo punto Lacambre si accorse di essere senza berretto. Si prese allora quello del proprietario, ma, non volendo che fosse e apparisse un furto, lasciò un risarcimento:

Trouvant papier, plumes et encre, j'écrivis ces quelques lignes à l'adresse de notre bienfaiteur inconnu et involontaire: «Citoyen, contraint par la nécessité de prendre votre chapeau, je vous prie d'être sans inquiétude. On vous le rapportera. En attendant, acceptez cette pièce de cinq francs pour la location ainsi que pour la vitre brisée. Salut et Fraternité. Lacambre, D.M.P. 11 Janvier 1849»¹⁴².

Questo biglietto venne riportato dalla «Gazette des Tribunaux» del 13 gennaio¹⁴³, e il 15 gennaio usciva sul «Moniteur universel» la notizia che il proprietario del berretto lo aveva consegnato alla cancelleria del consiglio di guerra¹⁴⁴. Garnier, il mancato compagno di fuga, nella sua già ricordata lettera a Lacambre commentò sul divertito:

A propos, que je vous fasse donc compliment de la délicatesse de vos procédés. Comment! prendre un vieux chapeau à un pion et lui laisser cinq francs en garantie, plus une jolie lettre d'excuses. Mais c'est du Richelieu tout pur. Qu'on vienne nous dire maintenant que les démocrates sont gens grossiers, ne sachant pas vivre.

Lacambre aggiunse di suo che Garnier, quando gli scrisse, non poteva sapere che biglietto e banconota erano stati acquisiti come corpi del reato, e fece a sua volta dell'ironia: il berretto lo aveva fatto pervenire la sera al suo pro-

¹⁴¹ Ivi, p. 89.

¹⁴² Ivi, pp. 91-96.

¹⁴³ Ivi, pp. 126-127, ma pp. 124-127 per l'intero «récit» dell'evasione (*Pièces justificatives*, Lettre L). Lacambre vi era definito «ami de Blanqui et l'un des orateurs les plus violents du club portant le nom de ce dernier»; di Barthélemy si ricordava la condanna ai lavori forzati a vita subita nel 1839 (era tornato in libertà il 24 marzo del 1848, a seguito di un decreto del governo provvisorio: si veda già il mio *Emmanuel Barthélemy, in memoria*, cit., p. 60).

¹⁴⁴ Cfr. ancora il mio *Emmanuel Barthélemy, in memoria*, cit., p. 59, nota 4; in questo lavoro peraltro non mi ero valso dello scritto di Lacambre, evidentemente provvisto di un suo rilievo anche ai fini di una biografia di Barthélemy.

prietario, «honorablement retapé», tramite «un mécanicien du chemin de fer du Nord»; sperava solo che non venisse anch'esso «métarphosé en pièce de conviction»¹⁴⁵.

Riacquistata la libertà, Barthélemy prese contatto con il suo difensore al consiglio di guerra. Lacambre informa che quest'ultimo «reçut plusieurs lettres de prétendues belles dames, jeunes, riches, qui se déclaraient éperdûment éprises de son intrépide client et disposées à partager avec lui leur vie et leur fortune». Se ne stette tranquillo per una quindicina di giorni, poi passò in Belgio travestito da prete, «ce qui lui valut tout le long de la route les saluts des curés et des gendarmes»¹⁴⁶. Sarà stata all'incirca la fine di gennaio del 1849, al più i primi di febbraio.

Lacambre si imbarcò invece a Boulogne per l'Inghilterra. Un sentimento composito. Da un lato l'assaporare la libertà: «je sentais tout mon être se rafraîchir comme aux sources vives de la première jeunesse [...] Une sorte d'ivresse remplissait mon âme». Dall'altro, rivolto lo sguardo alle coste francesi che velocemente si allontanavano, «il se fit alors un grand déchirement dans mes entrailles. Le fantôme de la patrie semblait me tendre les bras, comme une mère à l'enfant qui la fuit. Une larme brûlante tomba au fond de mon cœur. Rien ne pourrait en effacer l'empreinte»¹⁴⁷. Di questi due tipi di reazione, si vedrà fra breve, Londra accentuò il secondo.

Non so se Barthélemy e Lacambre si rivedero a Londra. Dopo la straordinaria esperienza che poco tempo prima li aveva accomunati, non è da escludere. Quando però sulle «Veillées du peuple» del novembre 1849 apparvero i versi di Ménard e una testimonianza di Barthélemy, si ricorderà, come «voix de l'exil» londinese, una terza «voix de l'exil», quella di Lacambre, proveniva invece già da Cartagena: «tu ne sais pas ce que pèse aux pieds la poussière du sol étranger [...]». Quando sulle «Veillées du peuple» del marzo 1850 apparve lo scritto di Barthélemy sulle giornate di giugno al faubourg du Temple, non escluderei che lo stesso Lacambre, giunto o prossimo a giungere a Valenza, stesse cominciando a raccogliere idee e pensieri, e forse, chissà, a ordinare perfino qualche appunto estemporaneamente preso, per trarne il racconto di una clamorosa evasione, ben viva e presente fin nei suoi minimi dettagli¹⁴⁸.

¹⁴⁵ Lacambre, *Evasion*, pp. 106-107.

¹⁴⁶ Ivi, pp. 103, 104.

¹⁴⁷ Ivi, pp. 107-108.

¹⁴⁸ Tipo, ad esempio, la lunghezza delle corde ricavate da una coperta, o il contenuto dei «paquets» (vecchi abiti di cui servirsi come ricambio una volta fuori prigione o gli strumenti utili avuti dall'esterno più sopra ricordati), oppure la descrizione minuta dei luoghi e il percorso seguito nella fuga ecc.: particolari che lascerebbero presupporre se non la stesura che leggiamo, l'esistenza almeno di appunti risalenti a non troppa distanza di tempo dall'episodio.

5.

Mon séjour à Londres ne fut pas de longue durée. Rien de noir comme cette ville de boue et de fumée, et les satisfactions morales ne venaient pas compenser l'ennui matériel. Loin de là, les tristesses de l'âme dépassaient encore le deuil de la nature. Chacune des tempêtes de la patrie avait jeté sa couche d'épaves sur les grèves Anglaises, et ce débris en lutte se renvoyaient la responsabilité des naufrages. Avec cette arrogance particulière à l'ineptie, les coupables accusaient les victimes et leur faisaient volontiers un crime de n'avoir pas sauvé la cause qu'eux-mêmes avaient perdue. Comme de raison, les hommes qui avaient prophétisé les désastres et fait des prodiges pour les prévenir, étaient chargés de tous les malheurs d'Israël. Et qui les accusait? Les tristes chefs dont l'egoïsme et l'incapacité avaient conduit Israël aux abîmes. Ces misères morales ne tardèrent pas à m'inspirer un profond dégoût. Le spleen m'envahit. Je devenais nostalgique comme un conscrit breton. Mes penseurs du jour, comme mes rêves de la nuit, me reportaient sans cesse vers les pays du soleil. Un jour, je me levai avec la ferme résolution de partir pour l'Espagne et d'y chercher dans l'exercice de ma profession l'emploi de mon temps et le pain de ma vie¹⁴⁹.

La testimonianza resa alle «Veuillés du peuple» da Cartagena, quindi già in Spagna, aveva allora rispecchiato lo stato d'animo con cui Lacambre aveva lasciato le «spleeniques» rive inglesi. A Londra con tutta evidenza non si era ritrovato, innanzi tutto con i suoi compatrioti – e lo si capisce facilmente se gli si attribuiscono sentimenti politici simili a quelli esternati da Blanqui nel ce-

¹⁴⁹ Lacambre, *Evasion*, pp. 108-109. Il sentimento che Lacambre lasciava trasparire circa l'impatto avuto con il mondo degli esuli francesi nel breve periodo trascorso a Londra rappresenta per certi versi una sorta di prefigurazione al 1849 della non dissimile reattività politica e morale, ad esempio, di un Lefrançais in occasione dei funerali dell'operaio Goujon, 24 giugno 1852, quarto anniversario della «grande bataille socialiste», cui assistette e ai quali presenziò tutto il notabilato della diaspora francese a Londra, da Caussidière e Blanc a Ledru-Rollin, dai Leroux a Greppo, a Pyat. Avvenuto il seppellimento, e dopo qualche parola d'addio pronunciata da Martin Nadaud, i partecipanti alla cerimonia si accingevano a sciogliersi. Ma d'improvviso si fece avanti un «paria politique» (così, felicemente, Sylvie Aprile, connotazione estesa ovviamente anche a Ernest Coeurderoy), Joseph Déjacque, «véritable type [...] de prolétaire parisien», come lo definì Lefrançais, che lo frequentava. Essendo ben noto ai «républicains bourgeois, dont il a flagellé maintes fois le lâche égoïsme», costoro cercarono di allontanarsi, ma non ci riuscirono per l'assemblamento degli altri partecipanti alle esequie. Déjacque, «le poète des misérables» – altra caratterizzazione dovuta a Lefrançais – collegò il seppellimento dell'operaio Goujon all'anniversario del giugno 1848, e pronunciò dei versi che erano un'invettiva. Ne cito solo alcuni: «c'est que toujours le crime est un appel au crime./ Le coup d'Etat de Juin, ce vampire anonyme,/ En vous, tribuns, en vous, bourgeois, s'est incarné./ Et Décembre n'en est que l'enfant légitime» (Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., pp. 171-172). Fra il clima evocato da Lacambre per il 1849 e il clima evocato da un emotivamente coinvolto Lefrançais per il 1852 c'era stato in mezzo il colpo di Stato di Luigi Bonaparte, ed è quindi notevole proprio l'espressione «coup d'Etat de Juin»: come non vedere un *continuum*?

leberrimo *Avis au peuple* datato 10 febbraio 1851, inviato a Londra a Barthélemy e maldestramente reso noto da quest'ultimo al di fuori della cerchia blanquista londinese alla quale l'*Enfermé* l'aveva destinato. Di qui, allora, Valenza, nella cui provincia gli era giunta voce abitasse «un assez grand nombre de Français»¹⁵⁰. «Au milieu de ces compatriotes, je retrouvais un souvenir de ce que j'avais perdu. Je pris la résolution de me fixer à Valence»¹⁵¹.

«Me permettez-vous de terminer mon trop long récit par une esquisse de cette cité ravissante qui me ferait oublier la patrie, si sa chère pensée pouvait jamais sortir de mon cœur?», proseguiva quindi Lacambre, che si lasciava andare a una quasi poetica¹⁵² esaltazione ambientale e climatica della città spagnola, conclusa allo stesso modo in cui era stata introdotta:

Lieux charmants, je vous aime! Tout ce que la nature peut donner à l'homme, vous le prodiguez à vos heureux habitants. Sous votre ciel enchanté, mes yeux n'eussent jamais connu de larmes, si rien au monde pouvait sécher les pleurs qu'on verse sur les amis captifs et la patrie esclave.

Erano le pagine conclusive (piantine e «pièces justificatives» a parte) dell'*Evasion*¹⁵³. All'interno di esse, la seguente indicazione: «imaginez une température qui ne descend presque jamais à zéro et dépasse bien rarement trente degrés centigrades. La moyenne est de seize à dix-huit. A l'heure où je vous écris (premiers jours de mars), nous comptons dix-huit degrés [...]». «Vous» erano più che gli eventuali, virtuali, lettori, innanzi tutto i due possessori e revisori dell'originale di Lacambre: il dottor Louis Watteau e principalmente Auguste Blanqui. Tenendo conto di ciò, la domanda da porsi è questa: «premiers jours de mars»: di quale anno, almeno in via approssimativa?

¹⁵⁰ Lacambre, *Evasion*, p. 109. Questa testimonianza contrasta con quanto risulta invece da Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, cit., p. 126.

¹⁵¹ Lacambre, *Evasion*, p. 109. Su Lacambre a Valenza notizie in Dommanget, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, cit., pp. 116-117; dalla lettera più sopra richiamata di Blanqui a Maillard del 6 giugno 1852 risulta che a quel tempo Lacambre aveva adottato un nome di copertura, facendosi indirizzare a «Don Luis Laurence, cafetier et confiseur, Calle del mar, Valencia» (Dommanget, *Auguste Blanqui à Belle-Ile*, cit., p. 187).

¹⁵² Ad esempio: «Valence, la belle ville espagnole, s'assied coquette et nonchalante, au milieu de la plus délicieuse plaine de l'Univers. Elle est baignée par ces flots de lumière et d'azur qu'on appelle la Méditerranée. C'est la reine des fleurs et des fruits. Au-dessus de vos têtes les pommes d'or de l'oranger, sous vos pieds des tapis de fraises, devant vos yeux les plus gracieuses femmes du monde, partout et toujours des roses. Son climat est le plus doux de l'Europe. Pau, Nice, Hyères, Naples, Palerme, ne sauraient lui être comparés». Sono accenti che solo chi aveva ormai da tempo superato le difficoltà iniziali di ambientazione e sistemazione, nonché acquisito un soddisfacente *status* professionale di medico poteva permettersi.

¹⁵³ Lacambre, *Evasion*, pp. 109-110.

A questo punto non si può che prendere le mosse da Maurice Dommanget:

C'est probablement à Valence (Espagne) – où il était réfugié – que le docteur Lacambre composa sa brochure. Elle devait s'intituler *Evasion des prisons du Conseil de Guerre. Episode de juin 1848* et sortir de l'imprimerie Verteneuil à Bruxelles, sous forme d'un petit in-16 de 128 pages. L'original, transmis d'abord au docteur Watteau, à Bruxelles, et refait par ce dernier, fut étudié soigneusement par Blanqui durant son séjour à Sainte-Pélagie (décembre 1861-mars 1864) et refait complètement à l'hôpital Necker (12 mars 1864-27 août 1865). L'intention primitive de Blanqui était d'écourter et de rendre lisible «au point de vue littéraire» le manuscrit déjà remanié de Lacambre. Mais, chemin faisant, le «Vieux» fut amené à s'occuper du fond et à travestire à tel point le texte entre ses mains qu'on est en droit de le porter non pas comme le co-auteur, ce serait trop peu dire, mais comme l'auteur principal de la brochure¹⁵⁴.

Tenendo conto di questa messa a punto – e Maurice Dommanget era il solo, che io sappia, a disporre dei fondamenti documentali inediti utili a formularla¹⁵⁵ – credo valga la pena di rintracciare alcuni momenti della gestazione dell'*Evasion* di Lacambre in corso di tempo, sì da prefigurare una sorta di collegamento ideale fra il periodo grosso modo della *Lettre d'un prisonnier* e la pubblicazione della *brochure* alla fine del 1865.

All'originale di Lacambre vanno certamente riferite le pagine sull'evasione e su Valenza. L'*avant-propos* e l'esordio del testo lasciano invece intravedere l'intervento di Blanqui. L'*avant-propos*:

L'histoire de 1848 est encore à faire. Nous n'avons sur cette époque mémorable que les Romans de la réaction. Le récit qu'on va lire est un premier redressement de tant de mensonges. Le Docteur Lacambre est impliqué dans l'affaire du 15 Mai par l'unique raison qu'il est Vice-Président de la Société Républicaine centrale. On l'arrête le 27. Par malheur l'enquête la plus acharnée ne parvient pas à découvrir contre lui l'ombre d'un indice. Que faire? une chose bien simple, ma foi. On le transforme en in-

¹⁵⁴ Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848*, cit., p. 245; anche Id., *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, cit., p. 109.

¹⁵⁵ Si veda anche l'accento di Héricord, *Une mémoire d'outre-tombe*, cit., p. 48, nota 41, nonché ivi, p. 31, in quanto l'accostamento di Lacambre a Ménard e Pardigon, a veder mio qui persuasivamente alluso da Alix Héricord, induce a ricondurre il primo a un periodo fra l'estate del 1848 e gli anni Cinquanta, al di là del rimaneggiamento cui Watteau e soprattutto Blanqui avrebbero poi sottoposto quello che in corso di tempo dovette divenire l'originale del dottor Lacambre. In questo senso la «complémentarité» fra gli scritti di Ménard e Pardigon, acutamente individuata sempre da Alix Héricord (*ibidem*) sulla base di un'interessante lettera di un «prolétaire» allo stesso Pardigon datata 4 maggio 1849 (in Pardigon, *Episodes des journées de juin 1848*, cit., p. 285), una volta arricchita dall'apporto anche di Lacambre, verrebbe a suggerire una tendenza storiografica di orientamento grosso modo blanquista, delineatasi già poco dopo le giornate di giugno, agevolata nel suo originario costituirsi anche dal segno socialista impresso da Proudhon alla rivoluzione che allora ebbe luogo. Si vedano inoltre i richiami a Ménard e Pardigon in Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848*, cit., p. 247.

surgé de juin, lui prisonnier depuis un mois à la Conciergerie, et le Conseil de guerre le condamne à la déportation... par contumace heureusement, il avait eu l'esprit de prendre le large. Il raconte aujourd'hui en acteur et en témoin¹⁵⁶.

L'inizio del testo, con un passaggio alla prima persona volto ovviamente a rimarcare la paternità di Lacambre:

Naguère, cher ami, je vous racontais mon entrée à la Conciergerie, le 27 mai 1848. Aujourd'hui, puisque tel est votre désir, je vous dirai mon évasion des prisons du Conseil de guerre. Mais avant d'en venir à cet épisode final de mes tribulations, permettez que je fasse passer sous vos yeux quelques-unes des lugubres scènes de cette époque trop oubliée, scènes où nous avons été, mes compagnons et moi, témoins, acteurs ou victimes. Par les geôliers et les juges de la *République modérée*, par les traitements qu'ils m'ont fait subir, vous pourrez pressentir ce qui était réservé plus tard aux proscrits de Décembre¹⁵⁷.

Non è tanto il nesso subito dichiarato fra le giornate di giugno del 1848 e il colpo di Stato di Luigi Bonaparte del 2 dicembre 1851 che qui interessa, quanto la consapevolezza di un'«époque trop oubliée», il 1848 nella fattispecie nel suo momento culminante e decisivo, e che era ormai giunta l'ora di provare a richiamare alla memoria.

Era un po' il convincimento cui Blanqui era pervenuto nel corso del 1865, almeno in parte. Scrivendo a Lacambre, aveva sottolineato l'indifferenza, la mancanza d'interesse della «grande masse du public» per il passato, riguardato quasi fosse «l'an mil», e questo in virtù del predominio «du petit noyau d'hommes d'où part toute impulsion intellectuelle». Tuttavia aveva anche aggiunto che si andava aprendo uno spazio, sia pure ancora ristretto. «Les affaires de 48» avevano cominciato a richiamare l'attenzione «d'une partie de la jeunesse», sintomo anch'esso di una percepibile, negli anni Sessanta, «vivacité croissante de la politique», di un «veille des esprits»¹⁵⁸. Maurice Dommanget non fornisce la data di questa lettera, ma ci informa che si trattava di

¹⁵⁶ Lacambre, *Evasion*, pagina non numerata, e si veda ivi, pp. 44, 124 (*Pièces justificatives*, Lettre H). Un «rapport sommaire» del giudice istruttore Ernest Bertrand (lo stesso che aveva firmato con altri la deposizione del commissario di polizia Deroste, vista più sopra, nella vertenza Caussidière) datato 1° luglio 1848, quindi di oltre un mese successivo all'arresto di Lacambre, così si esprimeva: «Lacambre, ami intime de Blanqui et de Flotte, a dû organiser le mouvement, mais il n'existe aucune charge précise jusqu'à ce jour» (*Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 70). E così, ancor più assurdamente in quanto il riferimento andava alle giornate di giugno, sul «Moniteur universel» del 15 gennaio 1849: «indépendamment de l'accusation d'avoir pris part à l'insurrection, Lacambre était signalé comme étant l'un des fauteurs de l'insurrection et d'avoir fourni les plans des barricades que les insurgés devaient occuper» (cit. nel mio *Emmanuel Barthélemy, in memoria*, cit., p. 58, nota 1).

¹⁵⁷ Lacambre, *Evasion*, pagina non numerata.

¹⁵⁸ Citazioni da Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848*, cit., p. 254.

una risposta a lettere del febbraio e del marzo del 1865¹⁵⁹ con le quali Lacambre aveva insistito a che fosse lo stesso Blanqui a scrivere una storia del 1848. Sempre da Maurice Dommanget sappiamo che nel luglio 1862 Blanqui era stato attratto da un tale progetto, ma aveva poi desistito e per scrupoli storiografici considerati insuperabili (dovuti alla difficoltà del reperimento di un'esauriente documentazione e nonostante la disponibilità di Lacambre ad andargli incontro su questo) e perché conseguentemente assorbito da altro privilegiato impegno lavorativo¹⁶⁰. Dalla preziosa ricostruzione (e documentazione prodotta) del grande studioso si ricava anche l'impressione che la stessa lettura dell'originale di Lacambre poté non risultare estranea alla rinuncia dell'*Enfermé* a farsi personalmente storico del 1848.

Nell'ottobre del 1863 Blanqui infatti non aveva lesinato a Lacambre le sue critiche:

J'y ai constaté pas mal d'inexactitudes. Or, à nous moins qu'à personne, il est permis de donner des entorses à la vérité. Le châtement ne se ferait pas attendre. Le public n'étouffe pas d'amour pour nos doctrines et nos personnes [...] Vous écoutez surtout la passion, et le moindre doute ne vous vient jamais sur la véracité de vos informations. Vous acceptez leurs dires comme paroles d'évangile. Je suis beaucoup plus sceptique [...] ¹⁶¹.

Ciò peraltro non lo dissuase, ed è quanto mi preme più sottolineare, dall'intervenire sull'originale di Lacambre nel solo modo che gli era consentaneo, vale a dire appropriandosene:

Il faut que je précise et, pour préciser, il faut que je possède mon sujet comme si j'étais en scène. Dunol [Watteau] s'est contenté de votre manuscrit qu'il a transformé, dans le récit de l'évasion, en une histoire toute différente de la réalité. Je ne puis pas, moi ¹⁶².

Va da sé che il lavoro di Blanqui per rendere pubblicabile l'*Evasion* di Lacambre non può essere affatto considerato come sostitutivo di una sua storia mancata del 1848. Ma è anche evidente che l'esservi accinto presupponeva la convinzione, sua e di Lacambre, e di cui l'accento all'«époque trop oubliée» ad apertura del testo appare sintomatica indicazione, che il riproporre il 1848 all'attenzione specie dei giovani dovesse divenire parte costitutiva del discorso politico degli anni Sessanta.

Il primo nucleo propriamente autobiografico dell'*Evasion* concerne ovviamente il periodo di detenzione alla Conciergerie. Innanzi tutto, i nomi dei de-

¹⁵⁹ Citate ivi, pp. 252-254.

¹⁶⁰ Ivi, pp. 257-259, 252.

¹⁶¹ Citazioni ivi, pp. 261-262.

¹⁶² Citazione ivi, p. 263.

tenuti nei quali Lacambre si imbatté, già da lui conosciuti: il generale Courtais, il colonnello Rey, l'operaio Larger, lo studente Lévy, l'«odieux coquin», ché tale sarebbe risultato, Borme¹⁶³. L'arresto era naturalmente dovuto per tutti al coinvolgimento nei fatti del 15 maggio 1848, la giornata della manifestazione organizzata a sostegno della causa polacca, ma, come è noto, divenuta famosa, e periodizzante nell'intero arco temporale fra il febbraio e il giugno, in ragione dell'invasione dell'Assemblea nazionale che ambigualmente vi si sovrappose¹⁶⁴.

Al generale Amable G.H. de Courtais venne imputata l'insufficienza delle misure adottate per impedirla e soprattutto di essersi comportato da complice dei manifestanti. Così nel «rapport sommaire» datato 1° luglio 1848 del giudice istruttore Bertrand, più sopra richiamato:

[...] Il est entré plus de cent personnes qui ont ouvert les portes à d'autres. Du côté de la place Bourgogne, aucune mesure n'avait été prise pour défendre les abords de l'Assemblée, des témoins déclarent que le général, monté sur une chaise, tendait la main aux factieux pour les aider à escalader le mur. Ce fait paraît prouvé. Enfin il est certain, que le général n'a rien tenté pour faire évacuer l'Assemblée Nationale; que loin de là il s'est opposé autant qu'il l'a pu à ce qu'on battît le rappel, et s'il se présente au moment où la garde nationale venait de chasser les factieux de la salle des séances, c'est pour prononcer ces paroles qui mettent le sceau à sa conduite de la journée: – «Au nom du peuple, j'ordonne à la garde nationale de sortir». – Tous ces faits tendent à prouver qu'il y a eu trahison, et que le général a agi d'accord avec les clubs. Jusqu'à présent cependant, l'instruction n'a pu établir d'une manière directe qu'il ait su à l'avance ce qui devait se passer et qu'il ait participé au complot. J'ajouterai que les amis du général cherchent à le défendre en disant qu'il était complètement incapable de remplir les hautes fonctions qui lui étaient confiées, qu'il avait perdu la tête en présence du danger qui menaçait l'Assemblée Nationale, et qu'il a tout sacrifié au désir d'éviter une effusion de sang¹⁶⁵.

Quella di Tocqueville sarà un'inconsapevole, oggettiva integrazione dell'istruttoria Bertrand, tramite le parole riportate a memoria del questore dell'Assemblea nazionale Dagousée: «contrairement à la volonté des questeurs,

¹⁶³ Lacambre, *Evasion*, p. 6.

¹⁶⁴ La confusione fra motivazione internazionale polacca e temi sociali di politica interna fu ritenuta ad esempio da Lefrançais (che mostra in questo caso di scrivere da contemporaneo alla vicenda: «hier, 15 mai, il s'en fallu de peu que la Constituante n'eût vécu et aussi notre République légale»), elemento disturbante il metabolismo di quella convulsa e caotica giornata; cfr. *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., pp. 53-54. Naturalmente non entro qui nel merito; oltre ai fondamentali Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., cap. IX; Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., cap. VII; Amann, *Revolution and mass democracy*, cit., cap. 7, si veda anche Gribaudi & Riot-Sarcey, 1848, *la révolution oubliée*, cit., pp. 170-177.

¹⁶⁵ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., pp. 62-63.

le général Courtais vient d'ordonner aux gardes mobiles, qui défendent la porte de l'Assemblée, de remettre la baïonnette dans le fourreau»¹⁶⁶. Se per i suoi «amis» Courtais aveva per un verso perduto la testa e per l'altro si era concentrato a evitare uno spargimento di sangue, per Tocqueville era stato più semplicemente un «vieil imbécile» che non avrebbe meritato altro che delle staffilate in quanto «premier auteur de nos périls»¹⁶⁷. Così, molto semplicemente, nell'*Evasion* di Lacambre: Courtais, «prétendu complice de l'affaire du 15 mai, coupable en réalité d'opinions républicains».

Queste le risultanze dell'istruttoria Bertrand relativamente alla condotta del colonnello Rey all'Hôtel de Ville, diverse naturalmente nel merito, ma tali che i due militari venivano di fatto accomunati da una non dissimile accusa di inadempienza nell'esercizio del loro compito:

Colonel de la garde républicaine de l'Hôtel de Ville. Il n'a exécuté aucun des ordres qui lui ont été donnés pour défendre l'accès de l'Hôtel de Ville. Prévenu de l'arrivée des factieux, il a laissé le commandant Prioux occuper tous ses hommes à faire l'exercice dans une cour intérieure, et il est resté avec vingt-cinq hommes seulement pour garder la grille. Lorsqu'on lui a demandé des fusils pour armer les employés de l'Hôtel, il a répondu que les huit cents fusils qui formaient le dépôt, étaient distribués. On a constaté que tous ces fusils étaient restés au magasin. On suppose qu'ils devaient servir à armer les factieux. Le colonel Rey était ami de Barbès. Il était à l'Hôtel de Ville au moment où Barbès et Albert y sont entrés; il n'a fait aucune effort pour les arrêter¹⁶⁸.

Nell'*Evasion* di Lacambre quello di Rey, «ancien marchand de nouveautés, ex-commandant de l'Hôtel-de-Ville», era nome privo di indicazioni, neppure tipo quella, per quanto stringata, relativa a Courtais, né si ricordava che era morto in prigione prima che si fossero aperti i dibattimenti processuali presso l'Alta Corte di giustizia di Bourges (7 marzo-2 aprile 1849): probabilmente perché si trattava di un amico di Barbès, notoriamente nemico di Blanqui¹⁶⁹.

¹⁶⁶ Tocqueville, *Souvenirs*, cit., p. 133.

¹⁶⁷ Ivi, pp. 141, 140. Così, a caldo, nella lettera a P. Clamorgan del 16 maggio 1848: «j'ai eu aussi la joie de voir arracher sous mes yeux les épaulettes du citoyen Courtais, qu'on voulait tuer sur place ce à quoi je me suis opposé de tout mon pouvoir» (Tocqueville, *Correspondance et écrits locaux*, cit., p. 462, quindi *Souvenirs*, cit., pp. 140-141, dove Tocqueville scrisse di essere stato lui a gridare con tutte le sue forze: «arrachez-lui ses épaulettes, mais ne le tuez pas!» ce qui fut fait»). Testimonianza e ricordo di Tocqueville da leggere ad esempio insieme a Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 183.

¹⁶⁸ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 69. Si veda Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., pp. 348-349, e nota a, dove è riportata la dichiarazione di Raspail all'udienza del 28 marzo 1849 presso l'Alta Corte di giustizia di Bourges: «Rey ne dit rien; Beaumont ne reçoit pas d'ordres; Prioux s'amuse à faire manoeuvrer ses hommes dans une cour intérieure».

¹⁶⁹ Sull'amicizia fra Rey e Barbès cfr. Amann, *Revolution and mass democracy*, cit., p. 238.

Nel caso dell'operaio Larger sembra registrarsi una parziale convergenza letterale fra il rapporto Bertrand e il testo dell'*Evasion* di Lacambre. Rispettivamente: «chef de bataillon à Passy, a envahi la Chambre et s'est compromis par des propos graves»¹⁷⁰ e «chef de bataillon de la garde nationale de Passy, compromis aussi dans le mouvement du 15 mai». Ma qualcosa di più sappiamo da una nota al testo dell'*Evasion*. Larger era stato assolto dall'Alta Corte di giustizia di Bourges, ma «fut plus tard, sous l'Empire, impliqué à Valence dans je ne sais quel complot», e quindi condannato alla deportazione a Belle-Ile; qui contrasse «une affection nerveuse épileptiforme, dont les accès, devenus promptement journaliers, l'emportèrent en 1856, après d'affreuses souffrances. C'était un homme d'une grande intelligence, pétillant d'esprit et de verve»¹⁷¹. Forse Lacambre lo aveva rivisto a Valenza; forse Blanqui lo aveva incontrato a Belle-Ile. In ogni caso sappiamo da Maurice Dommanget di una lettera di Lacambre a Blanqui del 29 novembre 1863 con la dicitura «Témoignage de Larger à la Conciergerie»¹⁷², allusiva evidentemente a colloqui fra Larger e Lacambre risalenti all'epoca in cui si erano ritrovati detenuti insieme.

Armand Lévy, ventunenne nel 1848, arrestato dopo la manifestazione a favore della Polonia del 15 maggio, allievo di Michelet e amico di Mickiewicz, non fece affatto buona impressione a Lacambre: «jeune étudiant qui me parut dévoré du désir de figurer n'importe où ni comment». Qui l'intervento di Blanqui sull'originale di Lacambre è trasparente, praticamente dichiarato: «c'est aux personnes qui ont pu suivre M. Armand Lévy dans sa carrière politique, de dire si l'appréciation du docteur Lacambre a été exacte»¹⁷³. Blanqui doveva riferirsi al Lévy filobonapartista dei primi anni Sessanta, sostenitore di un socialismo imperiale. Peraltro fra il 1870 e il 1871 Lévy sarebbe stato attivo nel parigino Comité central républicain des vingt arrondissements e nell'Internazionale; candidato non eletto alla Comune.

Nel caso di Borme lo stesso capo d'accusa, quale formulato nel rapporto Bertrand, lasciava intravedere qualcosa di sospetto in ragione della sua vaghezza e, di fatto, mitezza: «en qualité de secrétaire général du Gouvernement provisoire, a convoqué les délégués des arrondissements de Paris, et donné des laissez passer»¹⁷⁴. «Ce drôle avait reçu la mission, et s'en est vanté, d'épier nos relations, nos paroles et jusqu'à nos gestes», così nell'*Evasion* di Lacambre. I nodi erano venuti al pettine alle udienze del processo presso l'Alta Corte di giustizia di Bourges, nel marzo 1849, quando Borme aveva rivelato il suo dop-

¹⁷⁰ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 70.

¹⁷¹ Lacambre, *Evasion*, p. 6, nota 1.

¹⁷² Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., p. 128, e nota 1.

¹⁷³ Lacambre, *Evasion*, p. 6, nota 2.

¹⁷⁴ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 70.

pio giuoco nel contatto diretto avuto con Blanqui prima del 15 maggio e Blanqui stesso ne aveva tratto occasione per rimarcare, «prudemment, mais néanmoins très nettement» (M. Dommanget), la trama poliziesca, che gli si era chiarita, sottesa all'esito della giornata¹⁷⁵.

Benjamin Flotte¹⁷⁶ fu arrestato poco dopo Lacambre¹⁷⁷. Cuoco, «ami intime de Blanqui, l'homme d'action de son parti; il était avec lui à la tribune, à l'Assemblée Nationale; on n'a pu recueillir les paroles qu'il a prononcées»¹⁷⁸, notazione del giudice istruttore Bertrand che fa per certi versi il paio con quella, vista più sopra, riservata a Lacambre: nessuna specifica prova a carico per quest'ultimo, rimasto sconosciuto il discorso di Flotte.

Blanqui era stato arrestato il 26 maggio. Se alle incarcerazioni del vertice della Société républicaine centrale (Blanqui, Lacambre, Flotte) si aggiungono anche quelle di Barbès, Raspail, Albert, il risultato della giornata del 15 maggio fu, come è noto, la decapitazione della sinistra. Facile, fin troppo, l'ironia di Tocqueville: «les seuls hommes qui eussent pu se mettre à la tête des insurgés de juin s'étaient fait prendre prématurément comme des sots, le 15 mai»¹⁷⁹. Era il Tocqueville dei *Souvenirs*, a Sorrento, alla fine del 1850. Ma nella let-

¹⁷⁵ Presuppongo Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., pp. 177-179 (con ampia citazione della dichiarazione di Blanqui all'udienza del 10 marzo 1849 presso l'Alta Corte di giustizia di Bourges); si veda anche Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., p. 186, nonché ivi, pp. 351-352, per una valutazione complessiva della giornata del 15 maggio come «opération de police bien menée [...] une manoeuvre politique aussi, fort intelligente, et signée Marrast».

¹⁷⁶ Per notizie biografiche su di lui fino al 1848 cfr. Dommanget, *Auguste Blanqui et la révolution de 1848*, cit., pp. 46-47. Dopo cinque anni di prigione per i fatti del 15 maggio, Benjamin Flotte fu esule a San Francisco e da «cuisinier d'élite» fondò un ristorante, «une maison prospère». Tornò a Parigi al tempo della guerra franco-prussiana. «Ancien des grands jours», durante la Comune si sarebbe vanamente dedicato allo scambio fra Blanqui e l'arcivescovo Darboy, vicenda su cui pubblicò più tardi un breve testo con documenti, *Blanqui et les otages en 1871*. Del ricordo di Maxime Vuillaume riporto la conclusione: «ah! quand nous Le [ovviamente Blanqui] reverrons ici – disait-il, un soir, à Vallès – je me mettrai moi-même aux fourneaux de Glaser, et je vous ferai, de mes mains, ce que vous n'avez jamais mangé... Une délice... Je suis seul à connaître la recette... L'omelette aux foies de poulet... – Convenu, Flotte, opinait Vallès de sa grosse voix... A quand l'omelette aux foies de poulet? Hélas!... La défaite vint... Ceux qui survécurent s'en allèrent en exil... Flotte retourna à San Francisco... Et nous ne sûmes jamais ce qu'était la délicieuse omelette de Benjamin Flotte, l'ami, l'ombre de Blanqui» (cito dall'edizione *Mes cahiers rouges au temps de la Commune, mémoire*, préface de G. Guégan, Saint-Amand-Montrond [Cher] 2000, pp. 281-282).

¹⁷⁷ Lacambre, *Evasion*, p. 7.

¹⁷⁸ *Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 69. Così Flotte, riferendosi a Blanqui, rivolto a Vuillaume, sempre nel ricordo di quest'ultimo: «songez, j'étais à côté de lui, le 15 mai, à la tribune de la Chambre... J'étais à côté de lui partout...» (*Mes cahiers rouges au temps de la Commune*, cit., p. 281).

¹⁷⁹ Tocqueville, *Souvenirs*, cit., p. 159.

tera a Paul Clamorgan del 16 maggio 1848, già richiamata più sopra a proposito del generale Courtais, la temperie e l'umore erano stati naturalmente diversi. La retata dei capi della sinistra non era perfezionata. La soddisfazione per il fatto che la notte fra il 15 e il 16 maggio fosse trascorsa tranquillamente, «sauf quelques coups de feu isolés tirés sur la garde nationale», e che tutto lasciasse intendere che l'ordine era stato ristabilito, non aveva impedito a Tocqueville di esternare le sue perduranti preoccupazioni:

Cependant, la garde républicaine n'est pas désarmée et tant que cela n'aura pas eu lieu, rien n'est fini. Rien n'est fini surtout si le gouvernement continue à biaiser, à vouloir s'appuyer un peu sur tout le monde, à ménager tout le monde, à se montrer faible avec tout le monde, au lieu de chercher la force où elle est, sur l'Assemblée et la garde nationale, à guider sans la troubler l'impulsion que ces deux forces tendent à lui donner et à satisfaire enfin ce besoin d'ordre qui tourmente ce grand peuple, et que ses chefs seuls semblent ne pas ressentir. Tout serait facile avec un homme. Mais où est l'homme? Je vous avoue que je ne le vois pas et cela, malgré la journée d'hier et d'aujourd'hui, me laisse plein des plus tristes pensées¹⁸⁰.

È difficile, credo, minimizzare l'interesse di questo luogo epistolare di Tocqueville risalente proprio all'indomani del 15 maggio 1848, e per la sottolineatura che, conclusasi pure, felicemente per lui, quella giornata, comunque ancora «rien n'est fini», e, soprattutto, per l'ambigua ammissione della necessità di «un homme»... Ovviamente non è questa la sede per una contestualizzazione in una biografia politica di Tocqueville circoscritta al 1848¹⁸¹ e al 1849. Resta il fatto che, riscontrato con la notazione dei *Souvenirs*, il passo citato denota tutto il tempo trascorso dai tristi pensieri del testimone all'ironia appagata del memorialista. Il 16 maggio 1848 i capi della sinistra rappresentavano ancora un pericolo, non erano allora, insomma, sbrigativamente liquidabili come degli imbecilli con la vocazione di farsi arrestare. Occorre evidentemente fare a meno della categoria antistorica della «sottise».

Così nel 1849 Proudhon:

Au 15 mai, commence pour la Révolution de Février l'ère des vengeances politiques. Le gouvernement provisoire avait pardonné la tentative du 17 mars, pardonné celle du 16 avril... L'Assemblée nationale [...] ne pardonna pas le 15 mai. Les voûtes du donjon de Vincennes reçurent ces tristes victimes du plus exécrable préjugé, Blanqui, Barbès, dont la moitié de la vie s'est déjà écoulée dans les prisons d'état¹⁸².

¹⁸⁰ Tocqueville, *Correspondance et écrits locaux*, cit., p. 463.

¹⁸¹ Sullo stato d'assedio, ad esempio, Tocqueville ricordò sì di aver votato contro «par instinct plus que par réflexion», prevalendo in lui il sentimento di orrore per «la tyrannie militaire» sulla pur viva percezione del pericolo presente, ma precisò anche subito dopo che, così facendo, commise «une faute», rimasta «fort heureusement» senza conseguenze per aver avuto il suo comportamento «assez peu d'imitateurs» (*Souvenirs*, cit., pp. 161-162).

¹⁸² Proudhon, *Les confessions d'un révolutionnaire* (1849), cit., p. 101. Proudhon faceva il nome di Aloysius Huber subito dopo quelli di Blanqui e Barbès, dando a vedere nella stes-

Non «sots», dunque, ma «victimes» di «vengeances politiques», in atto già da circa un mese prima delle giornate di giugno.

Fra quelle vittime, naturalmente, Lacambre. Dei cinque mesi trascorsi alla Conciergerie¹⁸³ l'episodio di rilievo fu la visita del padre, «modeste médecin de campagne, vivant de cette rude vie du devoir qui attire peu l'attention». La prigionia del figlio era stata ragione per lui, che aveva «muré son existence dans les travaux de sa profession», a recarsi a Parigi per la prima volta «depuis 1800» nell'ingenua speranza di riuscire a ottenerne la liberazione. Illudeva naturalmente soprattutto se stesso quando gli capitava di dire al figlio, dopo un incontro con il giudice istruttore, che presto sarebbe stato liberato non risultando nulla a suo carico. Il giudice istruttore, dunque: «cet inquisiteur-modèle se nommait et se nomme encore Ernest Bertrand. Il a fait son chemin, comme de

sa pagina di considerare la celeberrima spiazzante proclamazione della dissoluzione dell'Assemblea nazionale da parte per l'appunto di Huber, che contribuì, come è noto, a far precipitare la giornata del 15 maggio, «prononcée inopinément», e non una provocazione concertata in precedenza a danno della sinistra, o almeno della parte più connotata di essa. Anche Huber venne in ogni caso arrestato in quella circostanza. Nel rapporto Bertrand, dove figurava subito dopo Courtais, Blanqui e Barbès, di Huber si diceva che «en prononçant la dissolution de l'Assemblée, il paraît n'avoir fait qu'exécuter une décision prise à l'avance» e si escludeva che si fosse trattato d'«un entraînement involontaire, résultant des circonstances» (*Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 64). Ovviamente nulla lasciava trasparire con chi Huber avesse concertato la sua non avventurosa e scriteriata, bensì più probabilmente concordata esclamazione, che poneva di fatto i manifestanti sul piano dell'illegalità. Lefrançais in una nota al suo testo, certamente predisposta per la pubblicazione e quindi tale da riflettere un'opinione da far risalire a circa la metà degli anni Ottanta, ebbe a scrivere: «peut-être injustement accusé de trahisons policières envers ses codétenus, sous Louis-Philippe, Huber joua en somme, au 15 mai, un rôle très équivoque. Gracié sous l'Empire, il s'y rallia au point d'en obtenir plusieurs concessions de travaux publics, celle entre autres relative à la construction du boulevard Richard-Lenoir qui recouvre l'ancien canal Saint-Martin» (*Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., p. 54, nota 18). Limitandomi qui semplicemente a queste indicazioni esemplificative, rinvio nel merito alla ricostruzione di Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., p. 346 (da cui dipende Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la république*, cit., pp. 63-64); nonché si veda, su Huber e Marrast, e anche su Huber e Proudhon, L.L. Blaisdell, *Aloysius Huber and May 15, 1848. New insights into an old mystery*, in «International Review of Social History», XXIX, 1984, pp. 50-52, e 34-61 in generale sulla figura di Huber (a sostenere che Huber non fosse stato un agente provocatore fu Amann: *Revolution and mass democracy*, cit., p. 234, e riferimento a nota 62; ma si veda da ultimo la recente esposizione di Gribaudo & Riot-Sarcey, 1848, *la révolution oubliée*, cit., pp. 175-176).

¹⁸³ «Mon séjour à la Conciergerie dura cinq mois bien longs [...] J'avais affaire, dans la personne du Directeur, à un protégé du *National*, jaloux d'étriller de son mieux un ennemi de ses patrons [...]»; e in nota: «les hommes qui ont de la mémoire ou de la lecture, connaissent les hauts faits de la République bleue et ses exterminations du parti socialiste. Elle était peuplée de toutes les ambitions égoïstes et mesquines, éconduites par le gouvernement de Louis-Philippe. Marrast en fut le premier pontife et Cavaignac le grand sacrificateur» (Lacambre, *Evasion*, p. 7, e nota 1).

juste. Il est conseiller à la Cour impériale, et peut-être mon petit mot lui vaudra-t-il de l'avancement au Saint-Office». Lacambre si era tenuto al corrente della carriera di Bertrand, in definitiva un caso di continuità fra la Repubblica e l'Impero. Inoltre dovette sembrargli giusto che la trappola – «faire servir la tendresse du père à la ruine du fils; l'un des trucs favoris de dame Justice, le meilleur peut-être... Exploiter pour le compte du bagne et de l'échafaud les angoisses des familles, c'est le triomphe du métier»¹⁸⁴ – tesa da Bertrand a suo padre dovesse essere resa di dominio pubblico. «Un jour, le 10 Septembre, mon père – scrisse Lacambre – entra dans ma chambre, radieux. Tout son être s'épanouissait de bonheur». Il giudice istruttore gli aveva detto il giorno prima che per l'appunto quel 10 settembre il figlio sarebbe stato rilasciato. Convocato in direzione, questi aveva preso ad avviarvisi scortato da due secondi. Quel che seguì ha un suo non irrilevante significato:

Moi, je marchais vite, agité de sombres pressentiments. Parvenu à la première grille, je fais volte-face et me frappant le front: «Quelle bêtise!» dis-je tout haut, feignant l'oubli d'une pièce importante, et je prends ma course vers mon cabanon. J'entre comme un ouragan, je saute sur mes papiers, mon portefeuille et j'enfonce le tout en bloc dans la poche du vieillard ébahi. Les geôliers arrivaient. Je prends d'un air calme mon mouchoir sur la table et me dirige à pas tranquilles vers le logis du Directeur.

Una rievocazione cinematografica. Lo è altrettanto quella immediatamente successiva. Lacambre alla direzione del carcere non arrivò mai. I secondini lo sbatterono in una segreta, lo gettarono a terra, gli stracciarono i vestiti per meglio perquisirlo. Non trovarono nulla. Furiosi, ve lo rinchiusero. Quindi tornarono nella cella dove lo attendeva il padre, sicuro di portarselo via.

«Allons, vous, filez!» lui dirent-ils. «Vous n'avez plus que faire ici. Quant à votre fils, vous ne le reverrez jamais». Ah! je pleure à ce souvenir. Le pauvre vieillard resta foudroyé. Ses genoux tremblèrent, sa tête tomba sur sa poitrine. Il était frappé au coeur. A dater de ce jour, une maladie organique se déclara, dont il devait bientôt mourir entre mes bras, dans l'exil. Après mille vaines tentatives pour me revoir, il reprit seul et désespéré le chemin du pays¹⁸⁵.

Al centro, i fondamentali «papiers», ovvero, per dirla sempre con Lacambre, «le recueil des différents récits que je tenais de la bouche des prisonniers sur les atrocités commises en Juin par la soldatesque»¹⁸⁶. Di quelli il giudice istruttore Bertrand voleva entrare in possesso, ritenendoli pericolosi. Erano virtuali «pièces justificatives» per articoli o addirittura libri: si ricorderà la soddisfazione di Ménard per non essere stati trovati materiali consimili nel corso della perquisizione poliziesca avvenuta presso suo padre.

¹⁸⁴ Ivi, pp. 7-9.

¹⁸⁵ Ivi, pp. 10-11.

¹⁸⁶ Ivi, p. 11, nota 1.

Alcune date. Del 1° luglio 1848 il rapporto Bertrand sui fatti del 15 maggio, quindi a pochissimi giorni dalle giornate di giugno: i «papiers» di Lacambre sarebbero serviti per un aggiornamento delle procedure istruttorie. 18 agosto: la *Lettre d'un prisonnier*, proprio dalla Conciergerie, sul «Représentant du peuple», che, per quanto anonima, non doveva essere stato forse difficile supporne l'autore. Di qui, 10 settembre, per l'appunto il vano tentativo dell'autorità giudiziaria di impossessarsi delle testimonianze di prigionieri di cui Lacambre aveva preso nota. Si è visto più sopra come Bertrand nel rapporto sul 15 maggio avesse messo nero su bianco che non erano risultati indizi a carico di Lacambre circa l'invasione dell'Assemblea nazionale. Non a torto allora Lacambre collegò il suo surrettizio coinvolgimento giudiziario nei fatti di giugno allo smacco cui era andato incontro il giudice istruttore per non aver messo mano su ciò che gli premeva trovare¹⁸⁷.

Il 22 novembre Lacambre fu improvvisamente trasferito al forte di Vanvres. Qui l'idea di evadere gli sembrò più realizzabile di quanto non gli fosse parso alla Conciergerie, anche per essersi imbattuto in detenuti decisi, un'«organisation secrète sous les verroux, dans le but de solidariser le péril et la résistance», entusiasticamente pronti a condividere il progetto di fuga. Ma il 25 novembre fu trasferito alla prigione militare di rue Cherche-Midi.

Sans aucun doute, soit trahison, soit ombrage de mes démarches, on avait pris alarme, en dépit de toutes les précautions, et coupé court à notre entreprise, en me séparant de mes camarades. Infortunés! leurs sombres prévisions allaient s'accomplir! Je ne devais plus les revoir. C'étaient des hommes intrepides, passionément dévoués à la République. Qui peut dire les conséquences d'un heureux coup d'audace à ces heures de crise! La misérable Assemblée nationale et son exécuter des hautes-œuvres Cavaignac s'affaissaient dans le mépris universel. Bonaparte était encore dans les limbes. Une étincelle aurait suffi peut-être pour rallumer les flammes populaires et sauver la Révolution. Quels regrets!¹⁸⁸

Mah! Chissà! Non c'è che prendere atto del rammarico.

Fu a Cherche-Midi che Lacambre, oltre incontrare Barthélemy, fece la conoscenza degli imputati per l'«affaire Bréa»¹⁸⁹. Sulla controversa uccisione del generale Bréa da parte dei rivoluzionari gli era noto certamente il giudizio sommario di Gabriel Mortillet nella seconda parte della sua *Enquête sur les événements de mai et de juin*, uscita sul «Représentant du peuple» del 19 agosto: «fait déplorable», certo, ai cui responsabili non avevano tuttavia fatto di-

¹⁸⁷ Ivi, p. 12. Per notizie sugli appunti che Lacambre riuscì a far uscire dal carcere si veda in ogni caso quanto riferisce Dommanget, *Blanqui, historien de la révolution de 1848*, cit., pp. 244-245.

¹⁸⁸ Lacambre, *Evasion*, pp. 12-14.

¹⁸⁹ Accenno anche in Dommanget, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, cit., p. 108.

fetto circostanze attenuanti: «un malentendue et une fausse alerte», e, in ogni caso, «malheureusement, dans les guerres civiles est toujours de tristes épisodes». Adesso poteva sentirne dalla viva voce di chi era stato direttamente parte in causa. «Je ne saurais vous dire tout l'intérêt que je pris à ces entretiens. Ils me donnaient enfin de la terrible bataille la physionomie vraie, si peu semblable à la physionomie officielle»¹⁹⁰. Il 12 dicembre Lacambre aveva appreso di essere stato messo, lo si è accennato più sopra, proprio nella cella del tappeziere diciassettenne Jean Nourrit (o Noury). I suoi «entretiens» con colui che dell'omicidio del generale Bréa fu reo confesso sono dunque collocabili a fine novembre-primi dicembre circa del 1848. Alla testimonianza orale si sarebbero aggiunte più tardi, soprattutto ai fini di pubblicazione dell'*Evasion*, le pezze d'appoggio documentali, prodotte quasi certamente da Blanqui, indispensabili a fare dell'«affaire Bréa» un argomento adatto, forse l'argomento per eccellenza adatto, a contestare la *vulgata* reazionaria sulle giornate di giugno: «j'ai entre les mains des pièces probantes, écrites, signées par les principaux acteurs du drame, et qui me permettent de rétablir dans leur vérité des faits odieusement travestis par la Réaction»¹⁹¹.

La prima «pièce probante» era la «Déclaration faite et signée par Nourrit, dans la prison des Conseils de guerre, le 9 Janvier 1848 [*sic*: 1849]»¹⁹² (il giorno dopo l'interrogatorio di Barthélemy). La nota che l'accompagnava era di Blanqui. Vi si diceva che la condanna a morte di Nourrit¹⁹³ era stata commutata in condanna ai lavori forzati «à perpétuité»¹⁹⁴, con conseguente deportazione «à Cayenne avec les forçats ordinaires. Il y est encore. Comme pour Daix et Lahr [altri due accusati per l'uccisione di Bréa, ghigliottinati il 17 marzo 1849], son prétendu crime n'a pas été considéré comme affaire politique, mais comme crime commun». I condannati per l'«affaire Bréa» erano per questo rimasti esclusi dall'amnistia del 1859. «Nourrit est à Cayenne depuis dix-sept ans. Il avait dix-sept ans lorsqu'on l'y a conduit»¹⁹⁵. I diciassette anni di Nourrit a Cayenne ci porterebbero al 1866, con un minimo ritocco alla fine del 1865, quando l'*Evasion* di Lacambre veniva pubblicata¹⁹⁶. La proposizione sopra citata «j'ai entre les mains des pièces probantes [...]» va attribuita alla riscrittura di Blanqui dell'originale di Lacambre. «Les insurgés de Juin n'ont fusillé personne, sauf Bréa qui l'avait *quatre-vingt fois* mérité» è uno spunto

¹⁹⁰ Lacambre, *Evasion*, p. 18.

¹⁹¹ *Ibidem*.

¹⁹² Ivi, pp. 119-121 (*Pièces justificatives*, Lettre C).

¹⁹³ Del 7 febbraio 1849.

¹⁹⁴ Il 15 marzo 1849.

¹⁹⁵ Ivi, pp. 121-122.

¹⁹⁶ La data più avanzata contenuta nell'*Evasion* è, salvo sviste, quella di un singolare *post-scriptum* su Vittorio Emanuele II e Pio IX (Blanqui vi coniava il neologismo «machiaou-risme») in *Pièces justificatives*, Lettre B, 27 novembre 1865, ivi, pp. 118-119.

polemico contro il «Constitutionnel» del giugno 1863¹⁹⁷ da riferire a Blanqui. All'ottobre 1863, si è visto, risalivano le informative di Lacambre a Blanqui su Turmel, o su Larger. Avendo rinunciato a una sua storia del 1848, Blanqui era comunque convinto della necessità di metterne in circolazione almeno dei capitoli parziali ma significativi, quindi di rendere pubblicabile un originale, come quello di Lacambre, che aveva sottomano, lavorandoci a fondo. In questa ottica dovette concepire e redigere l'inizio del capitolo *Bréa dell'Evasion*, esplicitando la ragione pedagogico-politica, oltre che ovviamente la funzione informativa, del testo che stava accingendosi a dare alle stampe:

Seuls, jusqu'ici, les victorieux ont pu raconter au monde les scènes néfastes de Juin. La prison, le bagne, l'échafaud les défendaient de la contradiction. Leurs récits ne sont qu'une longue clameur d'anathème contre les vaincus. Après avoir égorgé par le sabre et la baïonnette, ils ont égorgé par la calomnie. La mort ou la proscription ont fermé la bouche aux victimes. D'ailleurs, elles étaient du peuple. Le peuple combat et meurt. Il n'écrit ni ne parle. Il ne récrimine point contre la défaite et se laisse clouer en silence au pilori de l'histoire. Le malheur ne lui arrache jamais une plainte, parce qu'il sait que la pitié n'est point faite pour lui. Il s'est tu après Juin. La génération d'alors a oublié ou disparu. La nouvelle ignore [...] La génération actuelle ne passera pas sans avoir vu, entre les vainqueurs et les vaincus de Juin, la gloire et l'opprobre changer de tombes. Cette heure n'a point encore sonné [...] ¹⁹⁸.

Bene! Era arrivato il momento che suonasse¹⁹⁹. Per di più nel 1864 era apparsa una pubblicazione contro cui occorreva reagire, onde il ricorso alle «pièces probantes»: «la réimpression du procès-Bréa par la maison Lebrun». Si trattava di *Un épisode des journées de juin 1848. Meurtres du général de Bréa et du capitaine Mangin*, dispensa inclusa nella serie *Causes célèbres* di Armand Fouquier, non menzionata da Blanqui ma da lui allusa senza possibilità di dubbio²⁰⁰. Così, eloquentemente, Blanqui:

¹⁹⁷ Ivi, p. 116 (*Pièces justificatives*, Lettre B); ci si renderà conto più avanti del significato di quel «quatre-vingt fois» volutamente in corsivo.

¹⁹⁸ Ivi, pp. 18-19.

¹⁹⁹ È probabile che un'ultima sollecitazione, contingente ma importante, a che Blanqui desse alle stampe l'*Evasion* di Lacambre alla fine del 1865 fosse derivata dal Congresso internazionale degli studenti tenutosi a Liegi dal 29 ottobre al 1° novembre di quell'anno, che registrò una presenza di 1.500 studenti di cui 72 francesi, a maggioranza blanquisti; cifre in Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, cit., p. 120; sul Congresso, Dommanget, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, cit., pp. 110-111, e riferimenti anche nel mio *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelmann*, cit., pp. 874-876.

²⁰⁰ «On a demandé au crayon des caricaturistes une collection de faces patibulaires qui défilent, avec cent poses hideuses, dans une série de vignettes à mélodrame, afin de porter l'émotion jusqu'à l'horreur» (Lacambre, *Evasion*, p. 21). Si vedano in *Un épisode des journées de juin 1848. Meurtres du général de Bréa et du capitaine Mangin* le illustrazioni alle pp. 1 e 16 con il rinvio a p. 2 del testo, alle pp. 8 e 13 i ritratti di Bréa e di Daix.

Le libelle nouveau débute par une mercuriale pleine d'arrogance et de menace qui impose au parti enchaîné le silence, la soumission et le repentir. Ces lâches insulteurs sont en délicatesse avec Bonaparte pour cause de concurrence. Mais dès qu'il s'agit de Juin, la vieille complicité reprend ses droits. Sur ce terrain, la coalition reste en permanence, et tous les baillons de l'Empire sont au service des bleus contre le Prolétariat²⁰¹.

Blanqui doveva avere presente il seguente passo:

[...] Des hommes qui se disent républicains, qui poussent bien haut des cris de fraternité, et qui assassinent lâchement un général qui vient à eux avec des paroles de concorde et de pardon! Loin de nous la pensée de rendre la nation, ou même un parti, solidaire de ces lâchetés qui n'appartiennent qu'à quelques misérables; mais aussi que ces partis ne cherchent pas à les innocenter. Si les convictions politiques sont respectables, si l'insurrection est quelquefois le plus sacré des devoirs, l'assassinat est toujours un crime que la société doit venger²⁰².

Quindi proseguiva, collocando l'autobiografismo originario di Lacambre (i suoi «entretiens» con Nourrit del 1848) nel vivo del discorso politico degli anni Sessanta, chiarendo con ciò ulteriormente la *ratio* della pubblicazione dell'*Evasion* conformemente al principio sempre valido del passato che non può e non deve passare:

Ainsi s'intervertissent les rôles par l'impudence des oppresseurs et la muette résignation des vaincus, et le peuple, après avoir subi longtemps en silence le *Vae victis*, finit lui-même, à l'exemple de l'ennemi, par le cracher sur les ossements de ses pères. Chose triste! Si on a balbutié quelques plaintes timides sur la guillotine prétorienne, personne n'a osé, d'une main courageuse, éventrer cette oeuvre de sang décorée du nom de justice, ni jeter, après Nourrit, à la face des prétendus juges, ces paroles terribles échappées du plus profond de ses entrailles: «Oui, c'est vous, c'est vous qui êtes des assassins!»²⁰³.

Blanqui anticipava qui la drammatica ritorsione di Nourrit al colonnello Cornemuse, che ne era stato il presidente (lo stesso che per l'interrogatorio di Barthélemy), e agli altri membri del consiglio di guerra, per riportarla più avanti in più ampia citazione e con suo commento:

C'est Nourrit qui tua le général, Nourrit qui l'avait fait saisir à la barrière Fontainebleau en flagrant délit de guet-à-pens, et qui le disputa pendant trois heures aux efforts du parti de l'impunité. On sait la dramatique tempête qui éclata au Conseil de guerre, lorsqu'avouant hautement les représailles, il répondit aux invectives du colonel Cornemuse: «Eh! bien, oui, quand j'ai tenu le général, *je nous ai vengés*». – Le président:

²⁰¹ Lacambre, *Evasion*, p. 21.

²⁰² *Un épisode des journées de juin 1848. Meurtres du général de Bréa et du capitaine Mangin*, cit., p. 1.

²⁰³ Lacambre, *Evasion*, pp. 21-22.

«Taisez-vous! Je vous dis que vous êtes un assassin». – Nourrit: «Gardez pour vous ce titre qui vous appartient et aux membres du Conseil». – «Taisez-vous!» – Nourrit, d'une voix vibrante: «Oui, c'est vous, c'est vous qui êtes des assassins!» – On le fit sortir de la salle. Nous le demandons à toutes les consciences, où cet adolescent de dix-sept ans aurait-il trouvé l'audace et l'énergie de sa foudroyante apostrophe, sinon dans les scènes de sang qui obsédaient sa pensée?²⁰⁴

Come è noto, le due morti del generale Jean Baptiste de Bréa e dell'arcivescovo Denis Affre furono entrambe imputate ai rivoluzionari²⁰⁵. Ma credo si possa dire che le accomunò solo la data: domenica 25 giugno 1848. Se la seconda, che qui non interessa, appare alquanto controversa, dovuta a una palottola isolata di incerta provenienza²⁰⁶, circa la prima i responsabili erano noti, i Nourrit, appunto, i Daix, i Lahr e qualche altro. Il punto centrale è allora quello delle sue motivazioni, e se la barricata dove Bréa fu trattenuto prima di essere ucciso rientri o meno o in che misura nella tipologia delle «barricades de la conciliation»²⁰⁷.

Che Bréa avesse perseguito «un but de conciliation», confortato per di più da un «papier» da lui stesso firmato dove si diceva che l'Assemblée nazionale «vient d'accorder trois millions aux travailleurs, et qu'elle a voté la République démocratique et sociale»; che, davanti alle diffidenze insorte fra i rivoluzionari, sempre Bréa avesse finito con il sottoscrivere un ordine alla truppa di ritirarsi: lo si leggeva in Ménard, unitamente peraltro alla sottolineatura dei sospetti nei confronti del generale fomentati soprattutto dalle «femmes des insurgés». Quella di Bréa sarebbe stata in sostanza una finzione. Il generale già si era impadronito di «plusieurs barricades en feignant de vouloir parle-

²⁰⁴ Lacambre, *Evasion*, p. 34; in *Un épisode des journées de juin 1848. Meurtres du général de Bréa et du capitaine Mangin*, cit., a p. 10. In un articolo sul «Cri du peuple» del 23 giugno 1848 l'ultimo Vallès (morì il 14 febbraio dell'anno dopo) avrebbe riproposto lo stesso spunto: «ils [les gens de Juin] exécutèrent Bréa – et on les accusa d'avoir trahi le droit des gens. Mais Bréa l'avait trahi le premier, et trahi dix fois! Ecoutez le cri de Nourrit qui a dix-sept ans, qui est brave et qui ne ment pas: *Je nous ai revengés!* La peine du talion. Ils n'avaient fait que rendre coup pour coup [...]» (J. Vallès, *Juin 48*, in Id., *Le Cri du peuple. Février 1848 à mai 1871*, édition revue, annotée et préfacée par L. Scheler, Paris, 1970, p. 379).

²⁰⁵ Così, ad esempio, nella relazione Quentin-Bauchart: «si fanatisé qu'il puisse être, si exaltées que soient ses haines, quel est l'ouvrier qui ne regarderait pas comme le dernier malheur, la plus cruelle honte, d'avoir sur sa blouse une tache du sang du brave général Bréa ou du saint archevêque de Paris, tombés sous les coups de lâches assassins?» (*Rapport de la commission d'enquête*, [I], cit., p. 53).

²⁰⁶ Cfr. Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., pp. 442-443; Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la république 1848-1852*, cit., p. 73; sia pure senza scendere qui nei particolari, trovo persuasivo aver lasciato senza risposta l'interrogativo «qui a tiré?»; cfr. Gribaudi & Riot-Sarcey, *1848, la révolution oubliée*, cit., p. 230.

²⁰⁷ Vi è annoverata in Clavier-Hincker, *La barricade de Juin 1848: une construction politique*, cit., p. 217.

menter», facendo poi fucilare i prigionieri e perfino «quelques soldats qui refusaient de tirer sur le Peuple». Inoltre Ménard richiamava la morte di Raguinard e di altri cittadini fucilati sulla place du Panthéon, la cui notizia aveva esasperato «surtout les ouvriers». Si era preso allora a gridare: «à mort l'exécuteur du Panthéon! A mort l'assassin de nos frères!», e quando Bréa venne anche scambiato erroneamente per Cavaignac «l'irritation n'eut plus de bornes». Furono ancora le donne, da ultimo, a gridare al tradimento e ad avvertire dell'arrivo delle truppe. Era partita quindi una scarica, che uccise tanto Bréa quanto il suo aiutante di campo Mangin; gli altri due che erano con loro furono risparmiati.

«La mort du général Bréa est l'acte qui a été le plus reproché à l'insurrection de juin; tout en le déplorant profondément, on ne peut que s'étonner que les représailles n'aient pas été plus fréquentes»: un giudizio, questo, che Ménard supportò nelle sue ricordate *Pièces justificatives* apparse sul «Peuple» del 2 aprile 1849 sulla base delle deposizioni davanti al consiglio di guerra di due rappresentanti, Mathé e Madet. Il primo aveva testimoniato sull'«assassinat» del caporale Raguinard («ou Redinard»), e con buona ragione Ménard sottolineò che era stata provata l'«exactitude» del proprio «récit»; entrambi, e un terzo rappresentante con loro, avevano visto il sangue del caporale fucilato, «et les soldats leur apprirent qu'il y en avait eu plus de douze ainsi fusillés dans la matinée». Questo il commento finale: «la déposition de MM. Mathé et Madet explique le cri de *mort à l'exécuteur du Panthéon*, qui fut poussé contre le général Bréa: à tort ou à raison on lui attribuait tout ce qui faisait dans le quartier où il commandait»²⁰⁸. Un'ombra di incertezza, ma non più che tanto – «à tort ou à raison» – in Ménard circa la specifica, soggettiva colpevolezza di Bréa a proposito dei massacri del Panthéon. Gli si deve infatti sotto il profilo storiografico la rappresentazione di quel contesto che rese la rappresaglia dei rivoluzionari – non fece nomi, né di Nourrit né di altri – più che comprensibile: sorprendente anzi, a suo avviso, che di simili non se ne fossero avute altre.

Pardigon era stato arrestato già alla fine del 23 giugno proprio nelle adiacenze di place du Panthéon²⁰⁹, nell'area cioè che sarebbe stata teatro e degli scontri del 24 e, da ultimo, il 25, della prosecuzione degli stessi e della morte del generale Bréa. Se dei primi gli riuscì di dare comunque un racconto ravvicinato nel tempo e appassionato, da testimone non oculare ma che tutto, pur nella condizione di detenuto, era riuscito ad ascoltare e percepire, su questa si sarebbe pronunciato più tardi, nel 1852, a Londra:

²⁰⁸ Ménard, *Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., pp. 231-232, 287.

²⁰⁹ Pardigon, *Episodes des journées de juin 1848*, cit., p. 142; Héricord, *Une mémoire d'ou-tre-tombe*, cit., p. 18.

Barrière de Fontainebleau! Général Bréa! Deux noms liés par la même légende réactionnaire [...] La justice organisée des hommes a sévi. Dans ce *jeu-de-la-mort* où s'étaient engagés tous les acteurs du drame de Juin, elle n'a eu d'anathème que pour les vaincus. C'est l'habitude. Hommes de préjugés divers, et vous tous qui, dans une juste horreur du sang, avez stigmatisé cette catastrophe et enveloppé ses tristes héros dans une réprobation instinctive, suspendez votre malediction. Oui, c'est une chose déplorable que le meurtre du général Bréa, mais déplorable, alors, comme tous les meurtres de Juin [...] Voici deux tableaux. Acceptez-les comme pendants. Dans un centre insurrectionnel, un général assaillant s'avance en parlementaire. La barricade se tait, le reçoit. Les clauses ne paraissent pas acceptables. Le parlementaire va se retirer. Tout à coup un homme s'écrie: – C'est le *fusilleur* des prisonniers du Panthéon. Soyez sourds à ses paroles. C'est ainsi qu'il les a trompés! Un frisson parcourt la foule. Au même instant, un mouvement de troupes s'opère. Des voix éplorées partent des fenêtres. Des femmes s'y penchent, les bras et les corps en avant: – Voici les mobiles! Les voici! Gardez-vous! Sous l'influence de faits tout récents, du sang déjà versé; dans l'exaspération de la misère, de la lutte acharnée, le *crime* fut consommé, confirmant cette sentence, vieille comme le monde: «Qui frappe par le fer, par le fer doit périr»²¹⁰.

Molto diverso il taglio che diede Castille. Ovviamente non eluse gli antefatti che avrebbero portato all'uccisione di Bréa, in particolar modo le fucilazioni di prigionieri perpetrate dalla *mobile*, facendo anche intravedere al lettore la speranza soprattutto delle donne per un'eventuale vendetta, poi la loro presenza fino al momento della sua attuazione²¹¹. Ma avvalorò come autentico lo spirito conciliativo del generale, facendone così una vittima innocente. Castille dipinse Bréa come un non politico, di fatto ignaro di ciò che significasse «un peuple insurgé», all'oscuro dell'eventualità che dietro una barricata potessero bastare «trois ou quatre brigands pour éveiller les mauvais instincts et entraîner la masse au crime». Secondo Castille, il generale aveva confidato di chiudere la partita «par de moyens pacifiques». Inoltre quel 25 giugno era la sua festa, gli sarebbe piaciuto celebrarla «par la complète pacification de la

²¹⁰ F. Pardigon, *En guise de préface* (23 giugno 1852), in Id., *Episodes des journées de juin 1848*, cit., pp. 65-66; a p. 67 un'esplicita allusione all'esecuzione di Daix e Lahr. In una registrazione memorialistica assolutamente stringata, Lefrançais fu drastico: «pris [Bréa] en flagrant délit de trahison envers les insurgés qu'il amusait de conciliantes paroles, en même temps qu'il les faisait cerner et fusiller sans pitié, il n'eut que ce qu'il méritait» (*Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., p. 66).

²¹¹ Così Castille, nello stile che gli era tipico: «excité par trois jours de combats, par la vue du sang et par l'usage du tabac et de l'eau-de-vie à laquelle elle mêlait de la poudre, la garde mobile avait perdu tout sentiment d'humanité [...] En certains endroits, notamment à la place Maubert, l'intervention des femmes engendra le dernier degré du crime auquel peut donner lieu la guerre civile: l'orgie dans le sang. Quelques-unes de ces malheureuses furent abusées de fausses promesses, d'autres violées. Tel était du moins le bruit public dans ces quartiers. Peu à peu ces veuves, ces mères, ces soeurs désespérées avaient formé une ban-

rive gauche, sans effusion de sang»²¹². Tutta la responsabilità della sua uccisione ricadde su quelle mele marce che allignavano nel mondo della barricata – questa la tesi di Castille – soprattutto Lahr e Daix, su cui si incentrò il discredito dell'autore: il primo, «un intrigant de la classe ouvrière», l'altro, presentato come tale dall'istruttoria di cui era stato fatto oggetto, «un être excentrique sujet à des accès d'aliénation mentale»²¹³. L'apprezzamento finale di Castille non era perciò privo di una sua coerenza argomentativa:

Le meurtre du général Bréa, assassiné par une poignée de brigands, les uns presque idiots, les autres repris de justice, fit une profonde sensation dans Paris. Les journaux calomniateurs s'emparèrent de ce crime individuel afin d'en charger le parti démocratique-socialiste qui commençait à se former [...] Maintenant que le sang versé est

de. A mesure que la troupe avançait, à mesure que des nouvelles fusillades avaient lieu, cette bande augmentait. Ces malheureuses femmes rôdaient autour de la colonne du général Bréa, comme une troupe de louves altérées de sang. Tantôt elles précédaient la troupe, semant l'alarme aux barricades; tantôt elles se tenaient sur ses flancs et sur ses derrières, épiant ses mouvements avec un mélange de terreur et de haine et aussi quelque vague espoir d'assister à une vengeance imprévue»; nell'imminenza dell'uccisione di Bréa: «l'exaltation croissait à chaque instant. Autour de cette cohue armée, des femmes – les mères, les filles, les femmes, les soeurs des prisonniers fusillés au Panthéon, et presque à toutes les rues de ces quartiers ensanglantés, – commençaient à paraître comme des oiseaux de proie qu'attire la rouge vapeur des champs de bataille. Elles flairaient le meurtre, prêtes à l'exciter au besoin»; e ancora, per il momento culminante, quello che in Ménard era stato: «des femmes accourent en criant à la trahison et annoncent l'arrivée des troupes» (*Prologue d'une révolution, février-juin 1848*, cit., p. 232), in Castille divenne: «des femmes, semblables à des furies, des femmes aux cheveux en désordre, aux traits convulsés par l'esprit de vengeance et de la terreur, accoururent en criant: "Voilà la mobile"» (*Histoire de la seconde république française*, III, cit., pp. 192-193, 198-199, 204-205). Un po' più sobria era stata la contessa d'Agoult (D. Stern): «[...] des femmes échevelées se précipitent dans la cour en criant: "Trahison! trahison! Voici la garde mobile"» (cito dall'edizione *Histoire de la révolution de 1848*, avant-propos de D. Desanti, Poitiers-Ligué, 1985, p. 665; l'opera risaliva al 1850-53).

²¹² Castille, *Histoire de la seconde république française*, III, cit., pp. 194-195. Sono possibili naturalmente alcuni raffronti con Ménard: ad esempio a p. 96, diversamente che in Ménard, l'impegno dell'Assemblea nazionale a stanziare tre milioni «de secours aux indigents» è presentato come annuncio da parte di Bréa, e non come dichiarazione scritta e firmata; a p. 202 figura, come in Ménard, l'ordine scritto di Bréa ai suoi uomini di ritirarsi, con lieve variante testuale e con l'aggiunta tutta alla Castille che il generale lo scrisse «d'une main tremblante». La contessa d'Agoult aveva a sua volta caratterizzato il generale Bréa, con penna femminile e quindi con tratto diverso rispetto a Castille, uomo «dont le caractère est d'une extrême bonté» (*Histoire de la révolution de 1848*, cit., p. 661). Va da sé che anche per questo lavoro sarebbero agevolmente praticabili letture comparative rispetto al racconto di Ménard, al di là ovviamente della inconciliabilità delle rispettive posizioni storiografiche, o a quello del contemporaneo Castille.

²¹³ Castille, *Histoire de la seconde république française*, III, cit., p. 206; a p. 203 gli altri nomi degli autori del «lugubre drame» (a p. 160: «état-major patibulaire»), fra cui Choppart e Nourrit («Nourry»).

retourné à la poussière et ne crie plus vengeance, qui donc oserait infliger à un parti la flétrissure de la solidarité dans le crime en attribuant à de tels hommes une pensée politique?²¹⁴

È contro questo tipo di lettura storiografica che vedrei soprattutto orientato il recupero della centralità di Nourrit nell'«affaire Bréa», anche se Blanqui non lo lasciava percepire nel suo programmatico ribaltamento etico-politico fra il generale e i responsabili della sua morte:

Suivant l'usage, tout le monde s'est rangé humblement derrière l'iniquité victorieuse. On a coupé des têtes pour venger Bréa, on lui a érigé des statues [...] C'est un martyr, le front ceint d'une auréole de gloire [...] Quant à ceux qu'on appelle ses meurtriers, ils n'ont pas même trouvé la paix aux gémonies [...] Mais l'heure n'est plus loin où le martyr de contrebande, avec son nimbe et ses statues, ira prendre leur place au champ maudit. Pièces en main, je viens commencer l'oeuvre de cette justice. Jusqu'à présent, les faussaires modérés et honnêtes ont eu soin toujours de montrer au public, ici un *ecce homo*, là une horde de cannibales. Etudions les faits dans leur réalité. Ils vont nous dire de quel côté furent les bourreaux, de quel côtés les victimes²¹⁵.

L'«horde de cannibales» non era evidentemente la «poignée de brigands» di cui aveva scritto Castille. Voglio dire che l'ottica di Castille alla metà degli anni Cinquanta era più sottile e raffinata rispetto a quella della stampa reazionaria o dei «soi-disant Républicains formalistes»²¹⁶ di circa un decennio dopo, contro cui Blanqui si scagliava. Tuttavia l'altra fondamentale ritorzione polemica, accennata più sopra, di Blanqui, l'essere stato cioè considerato il «prétendu crime» di Nourrit, come di Lahr e Daix, non un «affaire politique» ma un «crime commun», non poteva non investire oggettivamente un punto di vista come quello qui esemplificato in Castille.

Molto si fondava evidentemente sulle «pièces justificatives». Tali a suo tempo in Ménard, le deposizioni dei rappresentanti Mathé e Madet figurarono direttamente in testo nell'*Evasion* di Lacambre alla fine del dicembre 1865, e con un'ampiezza di gran lunga maggiore²¹⁷. L'indicazione saliente che si ricava dalla citazione testuale di quella di Mathé²¹⁸ e dalle osservazioni intervalla-

²¹⁴ Castille, *Histoire de la seconde république française*, III, cit., p. 206. In un senso non dissimile si era espressa la contessa d'Agoult (D. Stern): Bréa «avait été lâchement assassiné, conséquemment les insurgés socialistes étaient tous des assassins, des meurtres, des hommes digne du bagne. Ce sont là de ces inductions simples et faciles qui se présentent tout d'abord au vulgaire [...]» (*Histoire de la révolution de 1848*, cit., p. 667).

²¹⁵ Lacambre, *Evasion*, p. 22.

²¹⁶ Così ivi, p. 23, nota 1.

²¹⁷ Ivi, pp. 37-39.

²¹⁸ Questo l'esordio: «le 25 Juin, je me rendis dans le quartier du Panthéon pour chercher mes enfants. Le général Bréa venait de prendre le commandement des forces militaires de ce quartier. Dans la cour de la pension se trouvaient des gardes nationaux. Un capitaine du

te di Blanqui era data dal coinvolgimento dello stesso colonnello Cornemuse, manifestamente alle dipendenze di Bréa, prima protagonista, quindi, dei fatti del Panthéon e poi presidente del consiglio di guerra giudicante: «chef de bataillon en Juin, il était colonel en Septembre et président du Conseil de guerre chargé de couper le cou à ses adversaires personnels. Un métier fort honorable», così Blanqui²¹⁹.

Fin qui, in ogni caso, l'*Evasion* di Lacambre si muoveva lungo la traccia già segnata a suo tempo dalle *Pièces justificatives* di Ménard. I dati nuovi erano allora quelli forniti dalla già richiamata dichiarazione di Nourrit del 9 gennaio 1849²²⁰, pubblicata come «pièce justificative» nell'*Evasion*. Non riguardavano l'uccisione del generale Bréa, ma quanto l'aveva preceduta, sempre domenica 25 giugno, provocata, facendone appunto, nell'ottica di Blanqui, un «affaire politique» e non un «crime commun», o, per dirla altrimenti, una comprensibile rappresaglia in una situazione di guerra civile. Fra il 24 e il 25 i rivoluzionari avevano perduto e ripreso «une barricade faisant face à la rue Neuve-Soufflot [...] élevée rue Saint-Etienne-des-Grès». Verso le sei e mezzo di mattina del 25 le truppe di Bréa aprirono il fuoco e la battaglia si riaccese. Impari. La mancanza di munizioni – una condizione decisiva e tutt'altro che infrequente in quella terribile giornata – induceva i rivoluzionari a una fuga resa peraltro impossibile dal fatto che Bréa «avait établi des ordons de troupes au coin de toutes les rues par où nous pouvions nous sauver». Abboccamenti reciproci conclusi da una promessa del generale che, arrendendosi, i rivoluzionari avrebbero avuto salva la vita e, «qui plus est, la liberté de retourner paisiblement chez nous», li persuasero a deporre le armi.

Aussitôt nos armes déposées, la troupe, la garde mobile franchirent notre barricade. Cela fait, chaque bataillon de citoyens-soldats ou de soldats-citoyens sautèrent sur

19^e bataillon de la garde mobile se présente et demanda s'il y avait là un caporal du nom de Redinard. Celui-ci répondit: "Me voilà!" et sortit aussitôt avec le capitaine de la mobile. Je crus deviner dans l'attitude des mobiles qui l'accompagnaient un projet sinistre [...]» (ivi, p. 37).

²¹⁹ Il rappresentante Mathé: «"je ne suis pas juge de ce qui s'est passé. J'ai déposé sous la foi du serment et je ne rapporte que des faits que j'ai vus. Mes collègues en ont eu aussi une connaissance personnelle. Ils ont vu le sang, la trace des balles, et les soldats nous ont dit qu'il y avait en plus de douze hommes ainsi fusillé dans la matinée" (Rumeurs d'incrédulité dans l'auditoire)»; il presidente Cornemuse: «mon bataillon est entré le premier dans le Panthéon avec un bataillon de mobiles. Il a tiré sur six ou huit insurgés qui fuyaient. Mais rien de pareil à ce que vous rapportez, n'est parvenu à ma connaissance, ni à celle d'aucun officier»; il rappresentante Madet: «sur l'invitation de mon collègue, je me suis rendu sur les lieux où un caporal de la garde nationale venait d'être fusillé. Arrivés là, nous vîmes le sang. Il y avait des groupes de voisins qui nous dirent que l'on avait fusillé d'autres, dix à douze» (ivi, p. 39).

²²⁰ Anteriore alle udienze del consiglio di guerra. Il suo contenuto, più o meno, sarà stato lo stesso delle anteriori testimonianze verbali di Nourrit a Lacambre a Cherche-Midi.

nous, puis nous emmenèrent par dix, quinze ou vingt, derrière le collège Ste-Barbe, à côté de la nouvelle Bibliothèque Ste-Geneviève. Arrivées dans le cul-de-Sac formé par le Collège et la nouvelle Bibliothèque Ste-Geneviève²²¹ la troupe et la garde nationale rassemblèrent à peu près quatre-vingts insurgés, auxquels on avait promis de ne faire aucun mal. Une fois ces insurgés rassemblés, un chef de bataillon du 52^e de ligne²²² commanda aux soldats de faire feu. Nos malheureux amis tombèrent sous leurs balles. La rage de la garde mobile et de la troupe était telle qu'une fois la décharge faite, ils lardèrent nos amis de leurs baïonnettes. Je m'étais échappé avec une vingtaine d'autres. Je me trouvai réfugié chez de braves ouvriers que je connais parfaitement, le mari ayant passé devant le Conseil de guerre et ayant acquitté par les soldats-juges. Je ne dirai pas son nom. Au besoin, je pourrai le dire. Il a été témoin de ce que je raconte. Ce n'est pas tout. Une fois ce haut fait d'armes accompli, la garde nationale fit des perquisitions dans toutes les maisons voisines de notre barricade pour trouver des insurgés. Un malheureux fut arrêté dans une maison de la rue Saint-Jacques²²³. On l'amena auprès du général Bréa. Sa malheureuse femme avait suivi la troupe qui emmenait son mari. Quand elle vit le général, elle se jeta à ses pieds pour lui demander la grâce de son mari qui, suivant le témoignage de cette malheureuse, n'avait pris aucune part à l'insurrection. Le général Bréa la rassura: «Votre mari sera chez vous avant vous», lui dit-il. Consolée par ces paroles, la femme du prisonnier voulut retourner à son domicile. Elle s'était à peine éloignée qu'une décharge se fit entendre. On lui rendait le cadavre de son mari. Je certifie tout ce que j'annonce, et je signe, Nourrit²²⁴.

L'ultimo episodio contribuisce esemplificativamente a dar conto della presenza minacciosa delle donne nella fase immediatamente precedente quella che culminò nell'uccisione di Bréa. L'eccidio a tradimento dell'ottantina circa di rivoluzionari nel «cul de sac qui existait alors derrière le Collège de Sainte-Barbe»²²⁵ illustrerebbe quanto, si ricorderà, aveva sottolineato già Ménard, cioè le voci correnti che «le général Bréa avait déjà pris plusieurs barricades en feignant de vouloir parlementer» e che «il faisait ensuite fusiller les prisonniers». Un generale dunque, a quanto pare, non impolitico come lo tratteggiò Castille, e tanto meno uomo di cuore come lo volle la contessa d'A-goult, piuttosto poco (non mancarono in effetti fra i rivoluzionari che lo ave-

²²¹ Erano i luoghi su cui si soffermò Pardigon per la sera del 23: «[...] je tournai l'institution Sainte-Barbe, et je tombai sur le Panthéon. Tout était comme un désert. Une formidable barricade, qui n'attendait que des défenseurs, s'accotait fièrement contre le flanc nord du Panthéon et contre la bibliothèque Sainte-Geneviève [...]» (*Episodes des journées de juin 1848*, cit., pp. 141-142).

²²² Blanqui non escluse potesse trattarsi di Cornemuse: «commandait-il le bataillon du 52^e par hasard? Je l'ignore et ne veux point me jeter dans les hypothèses téméraires» (Lacambre, *Evasion*, p. 39).

²²³ Nei dintorni dei luoghi più sopra citati.

²²⁴ Lacambre, *Evasion*, pp. 120-121 (*Pièce justificative*, Lettre C); alle pp. 22-25 il racconto fondato sulla dichiarazione di Nourrit.

²²⁵ Ivi, p. 24.

vano praticamente requisito pareri discordanti) o nient'affatto credibile nelle sue profferte conciliative, anche quelle avanzate, gli allettanti tre milioni per i lavoratori ad esempio, a nome dell'Assemblea nazionale.

Blanqui scrisse di «droit de représailles contre les massacreurs de l'impasse Ste-Barbe»²²⁶. Ménard, si è visto, pur deplorando la morte di Bréa, aveva osservato che c'era da stupirsi del fatto che rappresaglie del genere non fossero state più frequenti. Ménard non sapeva nel 1849 di Nourrit. Blanqui, tramite Lacambre, ne fece, alla metà degli anni Sessanta, il protagonista delle pagine dell'*Evasion* con cui reagire alla dispensa *Un épisode des journées de juin 1848. Meurtres du général de Bréa et du capitaine Mangin*, e soprattutto far sì che la «génération actuelle», ignara, sapesse come si erano svolti effettivamente i fatti²²⁷.

Apparsa alla fine dell'anno dopo, l'*Evasion* di Lacambre non fu un testo dirompente come nel 1864 *Les Hébertistes* di Gustave Tridon, la diffusione in Francia difficile e limitata²²⁸. Aggiungasi naturalmente la singolarità e la parzialità del contenuto: la vicenda affatto soggettiva di una fuga dal carcere, per quanto clamorosa, e un 1848 limitato alle giornate di giugno e queste ultime all'«affaire Bréa», per quanto si trattasse di una congiuntura e di un episodio provvisti di un valore altamente simbolico. Ma quanto consapevolmente percepibile all'epoca da un lettore non politicamente formato? Tenendo conto

²²⁶ In un commento alla *Pièce justificative*, Lettre D, ivi, p. 125 (questa *Pièce justificative* conteneva una critica pesante alla linea di condotta seguita dal difensore di Daix e Lahr, che si era limitato nell'udienza del consiglio di guerra del 16 gennaio 1849 a chiedere un rinvio solo a salvaguardia di diritti formali della difesa indifferenti alla sostanza del dibattito; ivi, pp. 124-126).

²²⁷ Un'esigenza per certi versi non dissimile quella, per quanto, com'è ovvio, non analogamente motivata sotto il profilo ideologico, che sempre nel 1865 aveva indotto il ventiseienne Eugène Ténot a dare alle stampe il suo fondamentale *La province en décembre 1851. Étude historique sur le coup d'état*, che, demistificando la «légende de la jacquerie démagogique de décembre en province, qui passait de plus en plus à l'état de fait historique incontesté», ripristinava il *wie es eigentlich gewesen* circa la resistenza antibonapartista nelle province, nei piccoli centri, nelle campagne, ovvero faceva per la prima volta storiograficamente il punto su quello che si sarebbe rivelato come «l'aspect le plus original des réactions au coup d'Etat louis-napoléonien»; si veda il mio *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelman*, cit., pp. 962-963, 955 sgg., nonché R. Huard, *Renaissance et mort de la République*, in S. Aprile, R. Huard, P. Lévêque, J.-Y. Mollier, *La révolution de 1848 en France et en Europe*, Paris, 1998, pp. 60 sgg.

²²⁸ Si vedano le osservazioni sulle difficoltà alla penetrazione in Francia di una *brochure* edita in Belgio e i dati anche su tiratura e sequestri in Dommange, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, cit., p. 109. Si fa notare la notizia fornita dallo studioso che cinquecento esemplari che erano riusciti a forzare il «blocus hermétique» fraposto dall'Impero furono sventuratamente confiscati nel 1871 dalla Repubblica, «à Châtillon sur-Seine, chez Tridon»: se ne dedurrebbe che il governo della Difesa nazionale non avesse apprezzato...

anche di ciò vale la pena soffermarsi sull'uso che manifestamente ne fece Vermorel, futuro comunardo. «Le général ouvrit des pourparlers avec les insurgés, et annonça qu'il venait dans un but de conciliation», espressione quest'ultima ricorrente, si ricorderà, in Ménard e da lui verosimilmente ripresa²²⁹. E Vermorel proseguiva:

L'assassinat du général Bréa et de son aide-de-camp Mangin est le crime qui a été le plus vivement reproché aux insurgés. Il faut convenir que l'imprudence d'un général, s'engageant ainsi en parlementaire, est à peine concevable, et on devine même difficilement le sentiment qui pouvait le faire agir; car les dispositions n'étaient pas alors à la clémence, et le général lui-même venait de faire une guerre impitoyable aux insurgés. On ne peut lire qu'avec un sentiment pénible la déclaration écrite par le général pour calmer la foule.

Quindi la citazione letterale, con varianti di nessun conto, del «papier» scritto e firmato da Bréa, quello dei tre milioni promessi dall'Assemblea nazionale, che figurava già in Ménard. Ma Vermorel dovette rimanere un po' interdetto davanti alla pagina di Ménard. Avvertì che qualcosa non gli tornava:

Ce document est en opposition si frappante avec tous les autres documents officiels du moment, qu'il nous frappe de stupeur. Ou bien le général avait complètement perdu la tête, jusqu'au point d'acheter sa vie au prix d'une lâcheté indigne d'un militaire, ou bien il faut croire qu'il y avait là un piège non moins indigne tendu aux insurgés. Ce caractère insolite nous a engagé à nous reporter aux pièces du procès, que nous avons étudiées avec l'impartialité que nous donne l'éloignement de toutes passions, si violemment surexcitées lorsqu'eurent lieu les débats. Il paraîtrait résulter de certaines dépositions, que le général aurait précédemment obtenu la reddition des barricades du Panthéon en promettant aux insurgés qu'ils auraient la vie sauve, et pourraient retourner chez eux sans être inquiétés. Puis, contrairement à la foi jurée, les soldats se seraient rués sur les prisonniers, et en auraient égorgés plusieurs; et, dès lors, on peut penser que le général avait l'intention de recommencer la même ruse. Ce qui semble confirmer ces dépositions, c'est l'attitude d'un des accusés, Nourrit, enfant de dix-sept ans [...]²³⁰.

Le «pièces du procès» studiate imparzialmente da Vermorel consistevano dunque, innanzi tutto, nella dichiarazione di Nourrit del 9 gennaio 1849 pubblicata come «pièce justificative» nell'*Evasion* di Lacambre²³¹. Quindi nello

²²⁹ Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., p. 324. Riguardo alle fucilazioni di prigionieri è agevole avvertire la dipendenza di Vermorel, ivi, pp. 326-327, nota 1, dalle *Pièces justificatives* di Ménard, alle pp. 284-287.

²³⁰ Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., pp. 324-325.

²³¹ Si veda ad esempio lo spunto di Vermorel a proposito della promessa fatta agli insorti di poter «retourner chez eux sans inquiétés» a fronte del «retourner paisiblement chez nous» della dichiarazione di Nourrit. Vermorel peraltro sorvolò sugli «à peu près quatre-vingts insurgés» di cui non poteva non aver letto nella dichiarazione di Nourrit, avendo for-

scambio di battute pieno di tensione, in udienza, fra il colonnello Cornemuse e lo stesso Nourrit, che Vermorel trovava nel testo dell'*Evasion* e riportava poi nella sua pagina, mantenendo il corsivo per quella risposta emblematica «*je nous ai vengés*» con la quale Nourrit aveva confessato e motivato la sua attiva partecipazione all'uccisione di Bréa²³². Ancora consistevano nella deposizione del rappresentante Mathé, nella quale Vermorel si era certo imbattuto leggendo le *Pièces justificatives* di Ménard, ma che poi, per poterne citare dei passi, ricorreva a quanto trovava riportato con ampiezza nell'*Evasion* di Lacambre²³³.

Vermorel, dunque, sotto il profilo storiografico, superò con l'assunzione di Nourrit la perplessità circa l'attendibilità del «but de conciliation» del generale Bréa, che peraltro lo stesso Ménard, che pure a essa aveva fornito la pezza d'appoggio documentale, aveva in sostanza contribuito per primo a rendere non poco dubbia. Valendosi dell'*Evasion* di Lacambre, essendone stato almeno per certe pagine attento lettore nel mentre che nel 1868 attendeva in

se qualche incertezza sulla cifra e preferendo quindi ricorrere al meno impegnativo «plusieurs» che aveva riscontrato, sia pure senza specificazione di circostanza, in Ménard.

²³² Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., p. 325, e ivi, nota 1, per l'osservazione che, essendo stato Cornemuse fra coloro «qui avaient présidé à l'attaque de la barricade du Panthéon», «la juridiction des conseils de guerre le rendait ainsi juge de ses ennemis de la veille». Noto di sfuggita che il «*je nous ai vengés*» di Nourrit secondo l'*Evasion* di Lacambre era stato reso, al singolare, «*je m'ai vengé*» in *Un épisode des journées de juin 1848. Meurtres du général Bréa et du capitaine Mangin*, cit., p. 10, secondo una variante che, presa alla lettera, faceva del «droit de représailles», tanto per riprendere Blanqui, nel corso di una guerra civile, una vendetta personale.

²³³ Anche per il caso dello «chef de bataillon» Desmarests, testimone a carico nel processo contro Nourrit e gli altri – uno dei due che si erano accompagnati al generale Bréa e all'aiutante Mangin e che l'avevano scampata non senza l'aiuto di qualcuno fra i rivoluzionari – Vermorel dipese, non solo narrativamente ma anche nello spirito del suo interrogativo (retorico) finale, dall'*Evasion* di Lacambre. Desmarests aveva riconosciuto in udienza tal Gautron, uno che lo avrebbe voluto «assommer avec un pavé». I soldati presenti lo volevano fucilare seduta stante, e sarebbe bastata una parola dello stesso Desmarests perché effettivamente lo fosse. Questi invece disse: «*je vous fais grâce*. La justice prononcera sur vous» (Mouvement d'approbation). Commento di Blanqui: «la confidence est naïve en vérité. Le témoin parle d'égorger un homme comme de la chose du monde la plus naturelle. Est-ce donc l'usage que les militaires, de garde à un prison, fusillent un détenu sans façon et de leur bon plaisir? Depuis quand un officier est-il maître de faire d'un geste fusiller des prisonniers? – “*Je vous fais grâce!*” quel mot incomparable!». Commento di Vermorel: «il ne faut pas perdre de vue que ceci se passait au fort où était détenu Gautron. Ainsi cela paraissait tout naturel à cet officier et à ses soldats de fusiller un détenu! Et M. Desmarests croit avoir fait acte de magnanimité en *lui faisant grâce!* Et cela paraît également naturel aux juges et à l'auditoire du Conseil de guerre, qui approuvent cette générosité! Dans quel temps vivait-on-donc?». Si veda Lacambre, *Evasion*, pp. 35-36, e Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., p. 328 nota.

stato di detenzione alla stesura di *Les hommes de 1848*, Vermorel mostrò di aderire inconsapevolmente a proposito dell'«affaire Bréa» a una chiave di lettura di tendenza blanquista: con misura²³⁴ trasferita nella sua presentazione della vicenda per un pubblico in prevalenza non incline ad accoglierla, ma in ogni caso forse un po' più ampio di quello che la *brochure* di Lacambre era stata in grado di raggiungere. Questa la sua conclusione: «il est bien certain en tout cas que l'assassinat du général Bréa ne fut pas un crime exécuté de sang-froid, mais une conséquence des passions surexcitées en ces jours sinistres, et dont il faut bien reconnaître que les hommes du parti de l'ordre ne furent pas davantage exempts que les insurgés»²³⁵.

6. Il cinismo borghese non ha limiti. «Toujours rappelées», le due morti del generale Bréa e dell'arcivescovo Affre, invece di essere semplicemente deplobrate, divennero argomento di discussione su quale delle due eccitasse alla «plus forte indignation»: c'era chi sosteneva fosse la seconda a essere improntata da quanto vi fosse «de plus sublime» e chi «donnait la palme au militaire». Allo stesso modo si disputava chi fra i generali Cavaignac e Lamoricière dovesse essere maggiormente esaltato. A evocare questo squallido costume mentale dell'indomani delle giornate di giugno fu, un ventennio più tardi, Gustave Flaubert nell'*Education sentimentale*²³⁶.

Il 6 febbraio 1867 Flaubert aveva scritto a George Sand di accingersi a «studiare la Rivoluzione del '48»²³⁷, ma già verso la fine dell'anno prima l'aveva pregata di stendere per lui qualcosa dei «suoi ricordi del '48»²³⁸. Fra la fine del 1866 e gli inizi del 1867 Flaubert stava dunque avviandosi a «mêler» nel suo romanzo una vera e propria «précieuse chronique»²³⁹ della rivoluzione, e con grande fervore. È noto quanto scriveva nell'aprile 1867: «je bâche la Révolution de 48 avec fureur. Sais-tu combien j'ai lu et annoté de volumes depuis six semaines? Vingt-sept, mon bon»²⁴⁰, e che ne prendesse «appunti» era confermato ad esempio da una lettera alla Sand dell'8 ottobre²⁴¹. Da questo

²³⁴ Vermorel era proudhoniano, ma la logica delle *Pièces justificatives* annullava di fatto i distinguo.

²³⁵ Vermorel, *Les hommes de 1848*, cit., pp. 327-328.

²³⁶ G. Flaubert, *L'Education sentimentale*, avec introduction, notes et variantes par E. Maynial, Paris, 1964, p. 347; come è noto, il romanzo di Flaubert fu pubblicato nel novembre 1869.

²³⁷ Mi servo della bella edizione G. Flaubert, G. Sand, *Fossili di un mondo a venire. Carteggio*, a cura di V. Sorbello, Torino, 2004, p. 100.

²³⁸ Ivi, p. 61 (lettera di Flaubert alla Sand del 17 novembre 1866).

²³⁹ Così Guillemin, *La première résurrection de la République*, cit., p. 401.

²⁴⁰ G. Flaubert, *Correspondance*, cinquième série, (1862-1868), Paris, 1929 (lettera a Louis Bouilhat, notte 8-9 aprile 1867).

²⁴¹ Flaubert, Sand, *Fossili di un mondo a venire*, cit., p. 146.

studio intenso e accanito scaturirono rappresentazioni di grande efficacia evocativa²⁴², quasi fossero state scritte da un testimone oculare, tipo quella relativa al bestiale ammasso di prigionieri alle Tuileries:

Ils étaient là, neuf cents hommes, entassés dans l'ordure, pêle-mêle, noirs de poudre et de sang caillé, grelottant la fièvre, criant de rage; et on ne retirait pas ceux qui venaient à mourir parmi les autres. Quelquefois, au bruit soudain d'une détonation, ils croyaient qu'on allait tous les fusiller; alors, ils se précipitaient contre les murs, puis retombaient à leur place, tellement hébétés par la douleur qu'il leur semblait vivre dans un cauchemar, une hallucination funèbre [...] Quand les prisonniers s'approchaient d'un soupirail, les gardes nationaux qui étaient de faction – pour empêcher d'ébranler les grilles – fourraient des coups de baïonnette, au hasard, dans le tas. Ils furent, généralement, impitoyables. Ceux qui ne s'étaient pas battus voulaient se signaler. C'était un débordement de peur. On se vengeait à la fois des journaux, des clubs, des attroupements, des doctrines, de tout ce qui exaspérait depuis trois mois; et, en dépit de la victoire, l'égalité (comme pour le châtement de ses défenseurs et la dérision de ses ennemis) se manifestait triomphalement, une égalité de bêtes brutes; un même niveau de turpitudes sanglantes; car le fanatisme des intérêts équilibra les délires du besoin, l'aristocratie eut les fureurs de la crapule, et le bonnet de coton ne se montra pas moins hideux que le bonnet rouge²⁴³.

Assumendo la «simplification brutale» che si consentì Maurice Agulhon, si può convenire con l'insigne studioso che per Flaubert il democratico-socialista era «seulement bête» mentre il borghese era «bête et méchant»²⁴⁴. Maurice Agulhon aveva già richiamato²⁴⁵ un passo di Flaubert immediatamente precedente quello ora citato, nel quale un personaggio del romanzo appariva come tormentato dal rimorso per essersi schierato dalla parte sbagliata:

Peut-être qu'il aurait dû se mettre de l'autre bord, avec les blouses; car enfin on leur avait promis un tas de choses qu'on n'avait pas tenues. Leurs vainqueurs détestaient la République; et puis, on s'était montré bien dur pour eux! Ils avaient tort, sans doute, pas tout à fait, cependant; et le brave garçon était torturé par cette idée qu'il pouvait avoir combattu la justice²⁴⁶.

Il 10 agosto 1868 Flaubert aveva scritto alla Sand:

Mi sono male espresso se le ho detto che il mio libro «accuserà i patrioti di tutto il male». Non mi riconosco il diritto di accusare chicchessia. Non credo neppure che il ro-

²⁴² Ad esempio, a proposito della place du Panthéon, un «dépôt de cadavres» (Flaubert, *L'Education sentimentale*, cit., p. 335, ma si tenga presente l'intero contesto narrativo).

²⁴³ Ivi, pp. 337-338; certamente l'equidistanza valutativa finale del passo citato lo ha fatto ritenere scritto «avec une prudence relative» (Gribaudi & Riot-Sarcey, 1848, *la révolution oubliée*, cit., p. 239).

²⁴⁴ Agulhon, 1848 ou l'apprentissage de la république, cit., p. 113.

²⁴⁵ Ivi, p. 70.

²⁴⁶ Flaubert, *L'Education sentimentale*, cit., p. 337.

manziere debba esprimere la sua opinione. Può comunicarla, non amo, però, che la dica (ciò fa parte della mia poetica, a mio avviso). Mi limito, dunque, ad esporre le cose come mi appaiono, ad esprimere ciò che a me sembra il Vero. Tanto peggio per le conseguenze. Ricchi o poveri, vincitori o vinti, niente, di tutto questo, ammetto. Non voglio avere né amore, né odio, né pietà, né collera. Quanto alla simpatia, è diverso. Non ce n'è mai abbastanza. I reazionari, del resto, saranno risparmiati meno ancora degli altri. Poiché mi sembrano più criminali²⁴⁷.

E il 19 settembre:

Le ho detto che, nel mio libro, non blandisco i Democratici. Le rispondo che i Conservatori non sono risparmiati. Sto scrivendo tre pagine sugli abomini della Guardia Nazionale nel giugno del '48 che mi faranno ben vedere certi borghesi. Gli schiaccio il naso nella loro turpitudine, meglio che posso²⁴⁸.

Era la ricorrenza ventennale del 1848, e Flaubert in certo modo la celebrava fra sé e sé, rivisitandolo quell'anno, dopo averlo studiato, e contemporaneamente misurandone la rivisitazione, da scrittore, per l'appunto innanzi tutto con se stesso, con il suo credo²⁴⁹. Alla Sand nella stessa lettera, subito prima:

²⁴⁷ Flaubert, Sand, *Fossili di un mondo a venire*, cit., p. 193.

²⁴⁸ Ivi, p. 204.

²⁴⁹ «Provo una repulsione invincibile a mettere sul foglio qualcosa del mio cuore. Trovo pure che un romanziere non abbia il diritto di esprimere la sua opinione su checchesia», aveva scritto Flaubert alla Sand il 5-6 dicembre 1866. E avendogli la Sand risposto di non capire esattamente cosa intendesse (lettera del 7 dicembre), Flaubert aveva chiarito il suo pensiero: «mi sono espresso male dicendole: "che non bisogna scrivere con il cuore". Ho voluto dire: non mettere la propria personalità in scena. Credo che la grande arte sia scientifica e impersonale. Occorre, con uno sforzo della mente, trasferirsi nei Personaggi e non attirarli a sé [...] Ho appena finito di leggere il nuovo romanzo del mio amico Du Camp: *Les Forces perdues* che somiglia per molti aspetti a ciò che faccio io. È un libro (il suo) assai naturale che dà un'idea giusta degli uomini della nostra generazione, divenuti veri fossili per i giovani d'oggi. La reazione del '48 ha scavato un abisso tra le due Francie» (lettera del 15-16 dicembre, ivi, pp. 74, 76, 79). Probabilmente l'amicizia aveva fatto un po' velo a Flaubert. Se per certi versi, ad esempio, alcune considerazioni di Maxime Du Camp nella dedicatoria «A George» ad apertura del suo romanzo – «dans notre temps, époque critique par excellence, où les vieilles formules sont tournées en dérision, sans que les nouvelles soient encore écloses, temps de malaise et d'incertitude, il m'a semblé instructif d'écrire l'histoire d'un homme qui, né honnête et intelligent, n'a pu se créer qu'une existence douloureuse et peu enviable, par cela seul qu'il vivait dans des jours indécis [...]» – Flaubert le aveva forse trovate congeniali; altre del medesimo testo – «le milieu est seul utile au romancier. La situation sociale doit lui rester indifférente, si elle n'a pas une action essentielle et directe sur son héros; or, les passions qui font mouvoir le mien sont absolument indépendantes de ce que l'on appelle: un état [...] C'est de l'homme seul que j'ai voulu m'occuper, abstraction faite du rôle extérieur et factice qu'il a pu jouer, momentanément, dans la vie» – appaiono riduttive rispetto al «personaggio», qualsiasi sia, dell'*Education sentimentale*, che, pur non essendo a esse estraneo, va oltre, e di molto (le citazioni di Maxime Du Camp sono tratte dall'edizione in volume, Paris, 1867, di *Les Forces perdues*).

«il neocattolicesimo da una parte e il socialismo dall'altra hanno incrinato la Francia. Tutto si muove tra l'Immacolata Concezione e le gamelle operaie»²⁵⁰. A romanzo ultimato, alla Sand, 24 giugno 1869:

E poi parlare di Politica, proprio ora! I cittadini che si scaldano pro o contro l'Impero o la Repubblica mi sembrano così utili come quelli che disputano sulla grazia efficace o la grazia efficiente. Grazie a Dio, la Politica è morta come la Teologia!²⁵¹

E il 5 luglio:

[...] Orleanismo, Repubblica, Impero niente più significano, poiché le idee più contrastanti possono entrare in ciascuna di queste caselle. Tutti i vessilli sono stati così solcati di sangue e di merda che è tempo non averne più alcuno. Abbasso le parole! Né simboli! Né feticci. La grande moralità di questo regno sarà quella di dar prova che il suffragio universale è sciocco quanto il diritto divino, sebbene meno odioso. La questione va dunque spostata. Non si tratta di sognare la forma di governo migliore, in quanto tutte si equivalgono, bensì di far *prevalere la Scienza*. Ecco, la cosa più urgente. Il resto seguirà fatalmente. Gli individui puramente intellettuali hanno dato al genere umano più di tutti i San Vincenzo di Paola di questo mondo! E la Politica sempre sarà un'eterna ingenuità finché non sarà una *dependance* della Scienza. Il governo di un paese dovrà essere una sezione dell'Istituto, l'*ultima fra tutte*²⁵².

Una non scelta, solo sotto il profilo ideologico-politico beninteso che culturalmente e psicologicamente lo era, che poteva tuttavia ammettere nell'*Education sentimentale* anche una scena tipo quella ambientata nella dimora di un personaggio assai ben costruito, già rappresentativo della Monarchia di luglio, il banchiere Dambreuse:

C'était une succursale intime de la rue de Poitiers. Il y rencontra le grand M.A., l'illustre B., le profond C., l'éloquent Z., l'immense Y., les vieux ténors du centre gauche, les paladins de la droite, les burgraves du juste-milieu, les éternels bonshommes de la comédie,

tutti accomunati dal «leur exécrable langage, leurs petitessees, leurs rancunes, leur mauvaise foi»: «tous ces gens qui avaient voté la Constitution s'évertuant à la démolir»²⁵³. E Flaubert poco più avanti proseguiva: «on exaltait avant tout M. Thiers pour son volume contre le Socialisme, où il s'était montré aussi penseur qu'écrivain. On riait énormément de Pierre Leroux [...]»²⁵⁴. Fermiamoci su Thiers. Il riferimento andava al prolisso *De la propriété*, pubblicato nel

²⁵⁰ Flaubert, Sand, *Fossili di un mondo a venire*, cit., p. 203.

²⁵¹ Ivi, p. 263.

²⁵² Ivi, p. 266. Naturalmente non è questa la sede per considerare un tale convincimento proiettato al tempo della guerra franco-prussiana e della Comune.

²⁵³ Flaubert, *L'Education sentimentale*, cit., pp. 363-364: straordinaria fotografia d'ambiente!

²⁵⁴ Ivi, p. 364.

1848: l'*avant-propos* di Thiers portava la data di settembre 1848²⁵⁵. Vi si mostrava in effetti l'autore tanto pensatore che scrittore di vaglia? Certo, per i frequentatori dell'«hôtel Dambreuse». Ma non per Flaubert, che il 18 dicembre 1867 aveva scritto alla Sand:

«Parliamo un po' di Donzeval», ruggiamo contro Mr. Thiers! Si può vedere un più trionfante imbecille, un crostoso più abietto, un più *stronziforme* borghese! No! Niente può dare l'idea di vomito che mi ispira questo vecchio melone diplomatico, che arrotonda la sua scemenza sul letamaio borghese! È possibile trattare con una disinvoltura più cretina e più inetta la filosofia, la religione, i popoli, la libertà, il passato e l'avvenire, la storia, e la storia naturale, tutto! E il resto! Mi pare eterno costui, come la Mediocrità! Mi schiaccia! Ma il bello, sono le brave guardie nazionali che egli ha infilato dentro al '48 e che ricominciano ad applaudirlo! Che infinita Demenza! Questo prova che Tutto consiste nel Temperamento. Le prostitute, come la Francia, hanno sempre un debole per i vecchi guitti. Tenterò, del resto, nella terza parte del mio romanzo (quando sarò alla reazione seguita alle giornate di giugno) di insinuare un pagnegirico del suddetto, a proposito del suo libro *De la propriété*, e spero così che possa essere contento di me²⁵⁶.

A questo punto si può riprendere, in definitiva, la sintomatica considerazione nella lettera a George Sand del 15-16 dicembre 1866, più sopra citata: «la reazione del '48 ha scavato un abisso tra le due Francie». Poco dopo, Flaubert il 1848 si sarebbe messo a studiarlo, per scriverne. Ben lungi da lui ovviamente l'idea di riscattarne i vinti alla storia. Ma quell'«abisso» Flaubert si provò in ogni caso a rappresentarlo.

²⁵⁵ Questo il suo esordio: «puisque la société française en est arrivé à cet état de perturbation morale, que les idées les plus naturelles, les plus évidentes, les plus universelles reconnues, sont mise en doute, audacieusement niées, qu'il nous soit permis de les démontrer comme si elles en avaient besoin [...]» (A. Thiers, *De la propriété*, édition populaire à un franc, publiée sous les auspices du Comité central de l'Association pour la défense du travail national, Paris, 1848, p. 1; e questa l'apertura della circolare, datata 15 novembre 1848, rivolta da questa associazione ai «Messieurs les Présidents des Comités de l'Association dans les départements»: «L'Association pour la défense du travail national, fidèle à sa mission, a combattu sans relâche les doctrines communistes et socialistes qui se sont surtout produites depuis la révolution de février, et qui menaçaient de nouveaux dangers les intérêts confiés à sa garde [...]», ivi, p. I). Difficile non mettere questo volume in relazione con il contrasto fra Thiers e Proudhon della fine di luglio. Il fedelissimo proudhoniano J.-A. Langlois lo recensì sul «Peuple» del 19 febbraio 1849, con un riferimento anche alla proposta di legge e al discorso di Proudhon del 31 luglio.

²⁵⁶ Flaubert, Sand, *Fossili di un mondo a venire*, cit., p. 154, e su questa lettera si veda, per il contesto complessivo, l'introduzione di V. Sorbello a p. IX. Della risposta della Sand del 21 dicembre riporto l'inizio: «infine! Ecco qualcuno che la pensa come me sul conto di questa cafonta politica. Non potevi essere che tu, amico mio del cuore. *Stronziforme* è termine sublime che classifica questa specie di vegetali *merdoidi*» (ivi, p. 156).

7. Del 1° giugno 1867 l'*avant-propos* di George Sand al suo dramma vandeano *Cadio*²⁵⁷. Un testo, anche per il periodo in cui apparve, di rilevante interesse.

Je n'ai pas voulu faire l'histoire de la Vendée; elle est faite autant que possible, et ce n'est guère, car il y a toujours une partie de l'histoire qui échappe aux plus consciencieuses investigations. Les guerres civiles, comme les grandes épidémies, étouffent sous leurs flots exterminateurs mille détails affreux ou sublimes, des vertus ignorées, des crimes impunis. Des ceux-ci, je veux citer un exemple en passant. Aux journées de juin de notre dernière révolution, la garde nationale d'une petite ville que je pourrais nommer, commandée par des chefs que je ne nommerai pas, partit pour Paris sans autre projet arrêté que celui de rétablir l'ordre, maxime élastique à l'usage de toutes les gardes nationales, qu'elle que soit la passion qui les domine. Celle-ci était composée de bourgeois et d'artisans de toutes les opinions et de toutes les nuances, la plupart honnêtes gens, d'humeur douce, et pères de famille. En arrivant à Paris au milieu de la lutte, ils ne surent que faire, à qui se rallier et comment passer à travers les partis sans être suspects aux uns, écrasés par les autres. Enfin, vers le soir, rassemblés dans un poste qui leur était confié et honteux de n'avoir pu servir à rien, ils arrêtaient un passant qui, pour son malheur, portait une blouse; ils étaient deux cents contre un. Sans interrogatoire, sans jugement, ils le fusillèrent. Il fallait bien faire quelque chose pour charmer les ennuis de la veillée. Ils étaient si peu militaires, qu'ils ne surent même pas le tuer; étendu sur le pavé, il râla jusqu'au jour, implorant le coup de grâce. Quand ils rentrèrent triomphants dans leur petite cité, ils avouèrent qu'ils n'avaient fait autre chose que d'assassiner un homme qui *avait l'air* d'un insurgé. Celui qui me raconta le fait me nomma l'assassin principal, et ajouta: «Nous n'avons pas osé empêcher cela». Voilà pourtant un fait historique des mieux caractérisés, il résume et dénonce une époque: aucun journal n'en a parlé, aucune plainte, aucune réflexion n'eût été admise. La victime n'a jamais eu de nom; le crime n'a pas été recherché; l'assassin a vécu tranquille, les bons bourgeois et les bons artisans qui l'ont laissé déshonorer leur campagne à Paris se portent bien, vont toujours au café, lisent leurs journaux, prennent de l'embonpoint et n'ont pas de remords. Ceci est une goutte d'eau dans l'océan d'atrocités que soulèvent les guerres civiles. Je pourrais en remplir une coupe d'amertume; mais ces choses sont encore trop près de nous pour être rappelées sans faire appel aux passions et aux ressentiments; tel n'est pas le but du travail d'un artiste. L'art est fatalement impartial [...]²⁵⁸.

In un Ménard l'episodio sarebbe stato oggetto di una «pièce justificative». La Sand evocava piuttosto una casistica non lontana da quella registrata da Flaubert, di coloro cioè che, non avendo combattuto, vollero comunque «se signaler». Una sorta di particolare banalità del male, di impronta grettamente provinciale: relativa alle giornate di giugno del 1848.

²⁵⁷ Del giorno prima, 30 maggio, la lettera a Flaubert in cui gli dava notizia, fra l'altro, di aver portato a termine – «mi manca soltanto di ritoccarlo un po'» – il suo lavoro (ivi, p. 122).

²⁵⁸ G. Sand, *Cadio*, Paris, 1868, pp. I-III.

Apparso anticipatamente il 1° settembre 1867 sull'autorevole e prestigiosa «Revue des Deux-Mondes»²⁵⁹, il testo della Sand non poteva passare inosservato. Ad esempio Arthur Ranc ne trasse occasione per pubblicare sul «Nain Jaune» di Jules-Antoine Castagnary un articolo che biasimava quanti domandavano o accettavano onorificenze per i servizi resi durante la guerra civile del 1848 – «il me semble voir à la boutonnière des décorés de Juin, une éclaboussure du sang des fusillés» – guadagnandone, collaboratore e direttore del giornale, una condanna a quattro mesi di prigione²⁶⁰. Il 1848, e nella fattispecie le giornate di giugno, stavano tornando d'attualità, per chi ne aveva i ricordi affioravano, e circolavano. Così Gustave Naquet, in seguito giornalista del «Reveil» di Delescluze e poi a Marsiglia con un suo giornale, il «Peuple», sostenitore della candidatura di Gambetta alle elezioni del 1869²⁶¹, scrisse a Ranc il 2 dicembre 1867:

On vous accuse, vous et votre rédacteur en chef M. Castagnary, peut-être même l'illustre George Sand, d'exciter à la discorde en rappelant les lugubres souvenirs de Juin 1848. Peut-être le temps n'est-il pas encore venu de faire l'historique exact de ce drame auquel les événements de Rouen en avril de la même année avaient servi de préface. Cependant les souvenirs s'effacent, les acteurs et les témoins disparaissent et on court le risque en tardant trop de ne pas éclairer suffisamment les historiens futurs sur cette guerre civile suscitée par le parti noir, attisée par la réaction, soutenue par la misère, ensanglantée par la lâcheté et par le crime.

E anche Naquet aveva il suo ricordo, in linea tanto con il rivelatore racconto della Sand quanto con l'asprezza polemica di Ranc:

Je fréquentais en 1848, une table d'hôte située cité d'Antin. Peu de jours après les derniers combats, je vis reparaître à cette table un jeune homme de vingt à vingt-deux ans que j'y avais rencontré précédemment. Il avait le ruban rouge à la boutonnière. – Il paraît, lui dis-je, que vous vous êtes joliment distingué, puisqu'on vous a décoré. – Moi, me répondit le nouveau chevalier, pas de tout, je n'ai fait que fusiller²⁶².

8. Nel settembre del 1868, sollecitato dalla pubblicazione di *Paris en décembre 1851. Etude historique sur le coup d'état* di Eugène Ténot, Jules Vallès pubblicò un articolo che, più che essere una recensione del libro rivelazione di

²⁵⁹ A. XXXVII, t. LXXI.

²⁶⁰ A. Ranc, *Souvenirs. Correspondance 1831-1908*, Paris, 1913, pp. 118-119 («jugement relativement doux», comunque, il commento alla condanna). Notizie sul «Nain Jaune» in J. Vallès, *Oeuvres*, I, 1857-1870, texte établi, présenté et annoté par R. Bellet, Paris, 1975, pp. 1641-1642, nota 2 *sub* p. 916.

²⁶¹ Cfr. Dessal, *Un révolutionnaire jacobin. Charles Delescluze, 1809-1871*, cit., p. 239; J.-M. Mayeur, *Léon Gambetta. La Patrie et la République*, Paris, 2008, pp. 56-57.

²⁶² In Ranc, *Souvenirs. Correspondance 1831-1908*, cit., pp. 64-65.

Ténot²⁶³, ne era una sorta di integrazione. Vi si raccontava infatti un episodio del 1851 di cui «le livre n'a pas parlé, et qui, s'il eût été exécuté cependant, sauvait la République et tuait l'Empire dans l'oeuf de la présidence»²⁶⁴. Si trattava di un complotto ordito nel giugno 1851 da un «Comité des jeunes»²⁶⁵ – Vallès nel 1851 aveva 19 anni, Arthur Arnould 18, Ranc 20: tutti e tre eletti alla Comune, Ranc tuttavia, nel 1871 «gambettista» e non blanquista come pure almeno simpateticamente era stato, quasi subito dimissionario; venten-

²⁶³ A proposito del famoso *affaire Baudin*, ad esempio, qualcosa nel mio *Verso la Comune. A margine di una lettera di Marx a Kugelmann*, cit., pp. 950 sgg.

²⁶⁴ J. Vallès, *Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. A propos du livre de M. Ténot*, in *Oeuvres*, I, cit., p. 1066 («Le Courrier de l'intérieur», 8 settembre 1868).

²⁶⁵ La formulazione è di Jules Vallès stesso: *Le Bachelier*, in *Oeuvres*, II, 1871-1885, édition établie, présentée et annotée par R. Bellet, Paris, 1990, p. 519. Vale la pena notare che Vallès subito prima di rievocare il complotto antibonapartista del giugno aveva accennato alle manifestazioni studentesche del marzo contro la sospensione del corso di Michelet («on manifesta pour Michelet»), su cui scriverà poi in *Le Bachelier*, cit., pp. 489 sgg. E a queste pagine di Vallès si riferì certamente Ranc in un articolo apparso sul «Matin» del 12 luglio 1898 in occasione del centenario della nascita di Michelet, articolo di cui vale la pena riportare qualche passo di efficace testimonianza memorialistica: «nous ne sommes plus beaucoup des étudiants de 1851 ayant assisté au dernier cours de Michelet. Jules Vallès, qui a si drôlement raconté les scènes qui suivirent la fermeture du cours, est mort. De notre groupe du Quartier, nous restons deux: Charles Louis Chassin et moi [...] Peut-être trouverait-on dans quelque coin de province un vieux médecin ou un notaire retraité, se souvenant d'avoir entendu Michelet, de l'avoir applaudi [...] Le cours de Michelet avait lieu tous les jeudis à deux heures. Dès une heure, la foule des étudiants grouillait. A une heure et demie, les portes s'ouvraient et on se précipitait vers le grand amphithéâtre. C'était un assaut. Nous trouvions en bas des gradins les places réservées déjà occupées. Nous n'avions garde de protester, car nous savions que ceux qui étaient là, c'étaient presque tous des nobles proscrits, hongrois, roumains, polonais, allemands, italiens venus là pour entendre la parole consolatrice. Il y avait aussi des dames [...] A peine assis, à peine empilés, tassés sur les bancs de l'amphithéâtre, nous nous mettions à chanter [...] A deux heures, le silence se faisait, nous savions que Michelet allait entrer. L'auditoire était debout, frémissant, saluant le maître de longues acclamations. Michelet s'asseyait, élégant et svelte dans son habit marron avec un gilet de couleur claire [...] Michelet commençait, froissant entre ses doigts un petit papier sur lequel étaient quelques lignes de notes, qu'il consultait bien rarement. Il parlait d'une voix douce, tranquille, mélodieuse, sans l'ombre de phraséologie déclamatoire, sur le ton d'un entretien familier. Sa parole était lente, simple, entrecoupée de silences, dont il tirait parfois ses plus grands effets. Non pas qu'il recherchât les applaudissements de son auditoire enfiévré; il s'en montrait au contraire dédaigneux, quelquefois impatient quand on se méprenait, quand on croyait voir dans une de ses échappées oratoires quelque allusion vulgaire aux choses du moment. Tous les jeunes qui l'écoutaient étaient tout de suite pris, dominés. Ils sentaient flamber dans ce corps frère l'amour de la Patrie, l'amour de la Révolution avec la foi indestructible dans l'avenir de la Révolution. Quel remuer d'idées et comme il excitait les cerveaux! Quand on l'avait entendu une heure, on avait de quoi penser pendant de longues soirées [...]» (Ranc, *Souvenirs. Correspondance 1831-1908*, cit., pp. 68-71).

ne Charles-Louis Chassin, attivo a Parigi, come del resto Vallès, nel Comité central républicain des vingt arrondissements nel settembre 1870 – volto al rapimento di Luigi Bonaparte e abortito per non aver trovato nella Montagna, nella fattispecie nel prestigioso rappresentante Charles Lagrange, nessuna sponda politica, anzi tutt'altro²⁶⁶. Giustamente Roger Bellet giudica «fort presumptueuse»²⁶⁷ l'allusione di Vallès a un complotto giovanilistico che, se riuscito, avrebbe a suo avviso addirittura cambiato il corso della storia²⁶⁸. Ma non è questo che qui interessa. Piuttosto nel suo articolo Vallès, riferendosi a un certo punto alle vittime, in vario modo, del «coup de maillet du 2 décembre», si lasciava andare a una considerazione apparentemente e impro-

²⁶⁶ Vallès, *Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. A propos du livre de M. Ténot*, cit., pp. 1066-1069; si veda F. Marotin, *Les années de formation de Jules Vallès (1845-1867). Histoire d'une génération*, préface de R. Bellet, Paris-Montréal, 1997, pp. 99-100 (con riferimenti). Un incontro deludente fra Vallès e il rappresentante Lagrange risalente ancora al novembre 1851, quando ormai «le Coup d'Etat est dans l'air, cela se sent», fu evocato da Ranc in un articolo intitolato *Oublions!* pubblicato sul «Matin» del 9 novembre 1888, in *Souvenirs. Correspondance 1831-1908*, cit., pp. 90-91 (l'interesse di questo articolo sta anche nel fatto che apparve in periodo boulangista: il passaggio di Ranc – ivi, p. 87: «oublier le Deux-Décembre! C'est difficile, au moment où un parti s'est formé qui se dit républicain et qui emprunte au Second Empire ses formules, ses procédés, ses traditions, sa politique! C'est difficile, au moment où les boulangistes, associés aux bonapartistes, n'ont pas compris ce qu'il y avait de monstrueux à choisir cette date du Deux Décembre, pour organiser dans la Nièvre une manifestation en l'honneur de leur général!» – non può non essere messo in rapporto con la contrapposizione il 2 dicembre 1888 fra la manifestazione boulangista e l'altra che celebrava la memoria di Baudin, il martire simbolo del 2 dicembre di trentasette anni prima; su questo punto A. Dansette, *Le boulangisme*, Paris, 1946, p. 228, e, per la rivendicazione da parte di Edouard Vaillant, in quella congiuntura, di un Baudin non semplice repubblicano bensì socialista, cfr. M. Dommange, *Edouard Vaillant. Un grand socialiste 1840-1915*, Paris, 1956, pp. 278-279).

²⁶⁷ Per di più a diciassette anni di distanza. Ma si trattava di una presunzione dovuta forse all'emozione che la lettura di Ténot aveva verosimilmente suscitato in Vallès.

²⁶⁸ Vallès, *Oeuvres*, I, cit., p. 1708, nota 3 *sub* p. 1066. Peraltro non vanno dimenticate, per gli anni immediatamente successivi, le accuse nella fattispecie a carico di Ranc di appartenenza a società segrete e di coinvolgimento negli attentati a Napoleone III cosiddetti dell'Hippodrome e dell'Opéra-Comique (1853) e Bellemare (1855), con conseguente deportazione a Lambessa, in Algeria; si veda, oltre a Ranc, *Souvenirs. Correspondance 1831-1908*, cit., pp. 93-103, Marotin, *Les années de formation de Jules Vallès (1845-1867). Histoire d'une génération*, cit., pp. 143-145, anche per quanto concerne la meno convinta posizione di Vallès (e interessante è quanto si desume dalle memorie di Charles-Ferdinand Gambon, già rappresentante montagnardo nel biennio rivoluzionario e poi comunardo, a Belle-Ile dalla fine del 1850. Nel 1855 Gambon aveva fatto pervenire a Ranc una somma di denaro finalizzata a un progetto di fuga in comune con Louis Watteau e Léon Ribault de Laugardière, entrambi deportati allora a Belle-Ile a seguito degli attentati a Napoleone III del 1853; arresto e conseguente deportazione anche di Ranc vanificarono l'idea; cfr. *Dans les bagnes de Napoléon III. Mémoires de Charles-Ferdinand Gambon*, cit., p. 192, e note 23-25).

priamente generazionale: «ceux qui, en 1845, tournaient autour de leurs vingt ans, ceux-là ont su que c'était que vivre; nous l'avons su un an à peine, nous autres! Nous sortions en 1850 du lycée; en 51, nous étions déjà des vaincus!»²⁶⁹. Salvo errori, questa è una notazione sulla quale riflettere. Scontati, fra la fine di novembre del 1868 e la fine di gennaio del 1869, i due mesi di prigione che gli erano stati comminati, oltre a una pena pecuniaria, per «excitation à la haine et au mépris du gouvernement»²⁷⁰, nel febbraio 1869 Vallès si fece redattore per un paio di settimane di un suo «Peuple» proudhoniano, volutamente e decisamente antagonistico a quello imperiale di Clément Duvernois²⁷¹. Nel numero dell'8 febbraio 1869 era annunciata, «pour paraître prochainement», una sua *Histoire de vingt ans*, il cui primo volume doveva essere dedicato alla *Bataille de juin*, opera che non vide mai la luce, ma per la quale Vallès si documentò «fiévreusement» (R. Bellet)²⁷². Probabilmente nel settembre 1868 la lettura del libro di Ténot e la rievocazione in chiave personale del complotto antibonapartista del giugno 1851 avevano indotto Vallès a distinguere fra i ventenni del 1845 che almeno «un morceau de jeunesse heureuse»²⁷³ l'avevano vissuto e coloro che, usciti dal liceo nel 1850, solo l'anno dopo erano già dei «vaincus». Nell'ottica di una «Histoire de vingt ans» a partire dalle giornate di giugno quella distinzione non avrebbe avuto più senso. Il «morceau de jeunesse heureuse» era stato abrogato dalla «bataille de juin». I vinti del giugno 1848 e quelli del dicembre 1851 rientravano in un'unica, dolorosa storia²⁷⁴. Era la tragedia del 1851, rivissuta attraverso il libro di

²⁶⁹ Vallès, *Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. A propos du livre de M. Ténot*, cit., p. 1076.

²⁷⁰ Cfr. R. Bellet, *Jules Vallès*, Paris, 1995, pp. 309-310, e si veda l'accento di Jules Vallès stesso in *L'Insurgé*, in *Oeuvres*, II, cit., p. 925.

²⁷¹ Si veda la ricca informazione di Roger Bellet in Vallès, *Oeuvres*, I, cit., pp. 1719-1720, nota 1 *sub* p. 1082 (un suo approfondimento in questa sede porterebbe troppo lontano. È il caso di soffermarsi almeno di sfuggita su uno spunto in un articolo di Vallès dell'8 febbraio 1869, cit. *ivi*, p. 1721, nota 2 *sub* p. 1083: «notre Peuple! il voulait dire celui auquel devait travailler avec moi toute la noble famille des amis de Proudhon, les anciens, les jeunes: Duchêne, Langlois, Longuet, Chemalé», dove i primi due erano gli anziani e i secondi due i giovani, Longuet peraltro proudhoniano atipico; Vallès non ignorava certo che alcuni erano internazionalisti, oltre che oratori nelle pubbliche riunioni avviate dall'estate del 1868: si fa allora notare, fra i proudhoniani di spicco del tempo, l'assenza del nome di Tolain, ricordato più tardi ne *L'Insurgé*, per di più con riferimento alle «réunions publiques» e quindi al 1868, ancora come «le chef moral de la classe ouvrière» [*Oeuvres*, II, cit., p. 930]). Di Roger Bellet cfr. anche *Jules Vallès*, cit., pp. 314-316.

²⁷² Vallès, *Oeuvres*, I, cit., pp. LIV (*Chronologie*), 1724, nota 1b *sub* p. 1083.

²⁷³ Così Vallès, *Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. A propos du livre de M. Ténot*, cit., p. 1076.

²⁷⁴ Si veda Bellet, *Jules Vallès*, cit., p. 317, a proposito di un articolo pubblicato sul «Réfractaire» (il giornale che fece seguito al «Peuple» e di cui uscirono solo tre numeri) del 10 maggio 1869: «il évoque un Conseil de guerre de juin 1848 et un condamné à dix ans de

Ténot, arricchita dai ricordi personali e proiettata fino al presente²⁷⁵, a imporre la rivisitazione a fondo dell'altra tragedia che ne era stata la premessa: il giugno 1848.

Solo virtuale, al di là di frammenti sparsi, il Vallès della mancata «Histoire de vingt ans»? No, o almeno non del tutto, se ci si rivolge al postumo, straordinario *L'Insurgé*²⁷⁶.

«J'ai entrepris l'histoire des vaincus de Juin»²⁷⁷: è l'inizio del capitolo XI, e il riferimento non può non andare a quella *Bataille de juin* annunciata sul «Peuple» dell'8 febbraio 1869. Ma le tracce che questo capitolo fornisce dell'inchiesta alla quale Vallès si era dedicato non riguardano tanto l'*événementiel* delle giornate di giugno in quanto tale, ma piuttosto il vissuto dei vinti di allora quale gli si era presentato nei suoi incontri. C'è ad esempio la constatazione del sacrificio delle donne costrette a occuparsi da sole dei figli durante la prigionia del padre, «se privant de tout pour que les petits citoyens ne manquaient de rien, dépensant autant de génie que de courage pour faire sortir de terre un métier, une industrie, un truc à pain. Et les moutards ont poussé

bagne, avec ses deux enfants. C'est la preuve et le signe que Vallès songeait vraiment à un récit des journées de juin, noyau d'une *Histoire de vingt ans* – de 1848 à 1870 environ –, projetée depuis longtemps et dont il ne restera que des ébauches. Vallès a rencontré d'anciens insurgés de juin 1848; il a enquêté auprès Blanqui, qu'il trouve à la fois farouche et grêle, énergique et féminin. Il questionne, surtout, son ancien professeur d'histoire du lycée Bonaparte et de la faculté de Caen, Hippolyte Dansin; il sollicite ses souvenirs de juin autour du Panthéon; il veut des détails et le tableau d'ensemble. Il sent et pense que sa génération, si malheureuse, est liée à juin 1848; que son malheur commence en juin 1848».

²⁷⁵ Questa la conclusione, tipica di Vallès, di *Un chapitre inédit de l'histoire du deux décembre. A propos du livre de M. Ténot*, cit., p. 1079: «cette page que je vais finir, où j'ai laissé aller mes souvenirs et ouvert mon coeur, comme on fait la veille d'un départ, devant ceux qu'on aime, cette page pouvait être la préface d'un journal de combat... C'est la lettre d'adieu d'un réfractaire: rien qu'une lettre d'adieu, et non un testament, je pense...» (un «adieu», già allora, c'è da ritenere, anche alla stessa condizione soggettiva di «réfractaire», acquistando così ancor più risalto la precisazione «non un testament»: presuppongo la famosa definizione di «réfractaire» in J. Vallès, *Les Réfractaires*, in *Oeuvres*, I, cit., p. 138, e l'osservazione di Roger Bellet in Vallès, *Oeuvres*, II, cit., p. 1866, nota 3 *sub* p. 938). E questa la reazione di Ténot sul «Siècle», il suo giornale: «nous avons lu l'article de M. Jules Vallès; nous nous étions senti profondément ému, remué, par cette sombre page, nous y avons vu un cri de douleur, d'amer regret longtemps refoulé, auquel le style énergique de l'écrivain donnait un accent particulièrement poignant», cit. in Vallès, *Oeuvres*, I, cit., p. 1707, nota 1 *sub* p. 1066 (con riferimento).

²⁷⁶ Presuppongo le osservazioni di Roger Bellet in Vallès, *Oeuvres*, II, cit., pp. 1813, 1497-1498, volte a ricondurre *L'Insurgé* e già *L'Enfant* all'idea originaria di una «Histoire de vingt ans» dal 1848. Ciò che mi pare importante sottolineare è che il singolare genere di autobiografia storica da lui più tardi praticato attraverso l'*alter-ego* di Jacques Vingtras, Vallès avesse cominciato a intravederlo agli inizi del 1869, non essendo risultato estraneo lo stesso articolo, di poco precedente, occasionato dal libro di Ténot.

²⁷⁷ Vallès, *L'Insurgé*, cit., p. 932.

– graine d'insurgés». C'è ancora il cenciaiuolo che «de temps en temps» invitava Vallès «au repas de famille», che diceva alla moglie di non fare economia purché si mangiasse tutti i giorni, e all'intellettuale suo ospite occasionale si rivolgeva in questi termini:

La vie est dure, c'est vrai; mais ça nous console, nous, les ouvriers, de voir que des instruits comme vous passent du côté des prolétaires. Ah! par exemple, vous me le promettez bien: si jamais il faut voir à retrouver le fusil que j'ai enterré, le soir du 24 juin, derrière les Gobelins, vous viendra à la soupe de la barricade tout comme à celle-ci, n'est-ce pas?

La moglie annuiva: «j'en suis certaine, monsieur sera avec les malheureux». Al che Vallès indicando un pezzo di «flanelle rouge» che spuntava da un sacco: «nous mettrons cela au bout d'une baïonnette». E il cenciaiuolo: «ah! jeune homme! C'est n'est pas la Marianne qui est tout, c'est la Sociale! Quand nous l'aurons, on fera de la charpie avec les bannières!»²⁷⁸ – «“vive la sociale!” ce sera désormais le cri de guerre des révoltés du travail et de la faim», ebbe a scrivere Lefrançais con riferimento a un convoglio di deportati in partenza da Brest per l'Algeria al tempo della reazione seguita alle giornate di giugno²⁷⁹. «La Sociale, la Marianne – deux ennemies!», proseguiva Vallès, alludendo all'odio «implacable» fra le fazioni che si erano andate rinfacciando vicendevolmente «les malheurs et les fautes de la Revolution»²⁸⁰. Ma direi che è l'immagine del dissotterramento del fucile a colpire di più, in quanto Vallès, che scriveva molti anni dopo la Comune, la faceva risalire a una conoscenza di prima della Comune e soprattutto la metteva in relazione con la sera del 24 giugno 1848.

Dall'ospitale dimora del cenciaiuolo alla bettola gestita da un vecchio ex carcerato – poco oltre sappiamo anche «échappé» – della prigione di Doullens. Era qui, scrive Vallès, che tutti i rottami della rivoluzione venivano a incagliarsi («échouer») «les soirs de grande paie ou les matins de chômage». Ciascuno aveva da dire la sua sulle giornate di giugno. «Le beau parler de la bande» era un pezzo d'uomo («gaillard») dagli occhi grigio-acciaio, brillanti e acuti, un ex falegname a suo tempo condannato a vita per aver svelto il selciato di una strada, e presentemente, data la disoccupazione, «courtier-placier». Vallès gli chiese – domanda, lo si capisce poco oltre, non casuale – del tagliapietre Joseph Antoine Ruault, coinvolto a suo tempo negli attentati antibonapartisti del 1853, incuriosito per il fatto che si era sparsa la voce che fosse una spia. Ma «le père» (era nato nel 1812) Mabilie aveva tagliato corto: meglio parlare d'altro, «tout le monde en serait, si l'on écoutait ce qui se dit».

²⁷⁸ Ivi, p. 933.

²⁷⁹ Lefrançais, *Souvenirs d'un révolutionnaire*, cit., p. 72.

²⁸⁰ Vallès, *L'Insurgé*, cit., pp. 933-934.

Charles Mabile (o Mabile), «ciseleur qui a perdu le tour de main de son état dans l'oisiveté cruelle de la détention et qui s'est fait marchand des rues», era, e *pour cause*, l'autorità nel mondo della bettola dove Vallès si era recato nel corso della sua ricerca del passato. Era stato condannato a dieci anni nel febbraio 1849²⁸¹ per aver preso parte alla costruzione di una barricata. Il suo nome sarebbe stato incluso in una lista di 33 prigionieri che nel dicembre 1857 furono trasferiti da Belle-Ile, dove erano stati deportati, a Corte, in Corsica (fra gli altri Blanqui, Commissaire, Gambon, Boichot, Delescluze, Ribault de Laugardière ecc., condannati in tempi diversi e con imputazioni che accomunavano il 1848 all'appartenenza a società segrete agli attentati antibonapartisti del 1853)²⁸². La caratterizzazione che Vallès diede di Mabile parrebbe alludere implicitamente a quella vera e propria istruzione carceraria che la condizione detentiva di Belle-Ile aveva consentito di acquisire²⁸³:

Pendant les années de prison, il a étudié dans des bouquins empruntés à ses voisins de travée; il a réfléchi, discuté, conclu. Son grand front ridé et dégarni raconte ses méditations; ce vendeur d'éventails ou d'abat-jour – suivant la saison – a la face d'un philosophe de combat, haut vieillard et l'on saluerait sa tête grave. «Qu'enseigne-t-il?» demanderaient les gens de la Sorbonne ou de la Normale. Ce qu'il enseigne? Sa chaire est ambulante comme sa vie; elle est faite de la table sur laquelle il s'accoude, dans un cabaret pauvre, pour prêcher la révolte aux jeunes, ou d'un tonneau enlevé à la barricade et mis debout, pourqu'il y monte et harangue de là les insurgés²⁸⁴.

²⁸¹ Al momento della condanna aveva esclamato: «vive la république! Je puis bien souffrir dix années pour elle! L'infamie des juges fait la gloire des condamnés» (cit. in Dessal, *Un révolutionnaire jacobin. Charles Delescluze, 1809-1871*, cit., p. 110, nota 34).

²⁸² Cfr. Mollier, *Dans les bagnes de Napoleon III. Mémoires de Charles-Ferdinand Gambon*, cit., p. 204, nota 4; anche Dessal, *Un révolutionnaire jacobin. Charles Delescluze, 1809-1871*, cit., p. 205, nota 57.

²⁸³ Si veda ad esempio J.-B. Boichot, *Souvenirs d'un prisonnier d'état (1854-1859)*, n. éd., Paris, s.d., pp. 138-139.

²⁸⁴ Vallès, *L'Insurgé*, cit., p. 935; per la congiuntura dei funerali di Victor Noir (12 gennaio 1870) Vallès gli attribuì di fatto una connotazione blanquista; cfr. *ivi*, p. 962. Mabile avrebbe preso parte alla Comune, commissario di polizia. Esule in Inghilterra, rientrato in Francia, fu arrestato e condannato alla deportazione in Nuova Caledonia nel 1874. In una lettera a Georges Clemenceau, datata Nouméa 26 ottobre 1879, Louise Michel si mostrava preoccupata per il suo ritorno: «le père Mabile, qu'à la vérité, j'aimerais voir rester ici, puisqu'il n'a plus personne en France»; ma «lui a confiance en l'avenir; puisse-t-il ne pas être trompé [...] Recevez le père Mabile, comme vous me recevriez moi-même, car il a été ici pour moi d'un dévouement sans bornes»; e ancora in una lettera sempre a Clemenceau, quasi una raccomandazione, datata Nouvelle-Calédonie 28 ottobre 1879: «j'en suis à regretter que notre vieux Mabile ne reste pas ici, où, du moins, il pouvait vivre. Est-ce que dans votre Paris, il trouvera du travail en proportion de son âge et de ses forces? Est-ce que votre République ouvrira, même Bicêtre, aux vieillards de la déportation?» (L. Michel, *Je vous écris de ma nuit. Correspondance générale de Louise Michel 1850-1904*, édition établie, annotée et présentée par X. Gauthier, Paris, 1999, pp. 254-255). Mabile morì nel 1882.

Ma proprio Mabilles inserì, o Vallès gli fece inserire, anche un qualcosa di enigmatico riguardo all'interrogativo già sollevato a proposito di Ruault, cioè se essere un «mouchard» o essere chiacchierato come tale, e questo a conclusione di un racconto che da ultimo, tuttavia, di enigmatico conservava poco. Il giovanotto dagli occhi acuti aveva scritto un libro, «deux cahiers», su ciò cui aveva assistito a Tolone, e volle mostrarlo, a casa sua, a Vallès. Qui il personaggio chiave è la moglie:

Une créature frêle et mince, gracieuse et triste – triste jusqu'à la mort! – de la distinction, et une mélancholie sans nom, venant on ne sait d'où, reflet d'un mal incurable et caché! Les cheveux sont gris, d'un gris qui trahit une mue de chagrin; quelque révélation douloureuse a dû, un soir, jeter de la cendre sur cette jeune, faner ce visage tendre, et le griffer de ces rides fines comme des fils de soie.

Era la figlia di Bernard Pornin, detto «Jambe de Bois», un guantaio nato nel 1800, «qui eut sa minute de résonance dans l'histoire intime des événements de Février», deportato a Cayenne nel settembre 1852. Una donna che Vallès presenta avvolta nel mistero: il suo insistere che il padre era «un honnête homme», il suo fare in modo di non incrociarsi con il marito mentre questi faceva su e giù per la camera alla ricerca del suo manoscritto, il suo aver lasciato chiuse le persiane quasi a evitare «qu'on vît la couleur de ses paroles», il chiedere all'ospite sconosciuto e impreveduto se non fosse implicato in un qualche «complot» con suo marito: «– je ne conspire pas». Elle ne répondit rien, et nous demeurâmes muets, dans l'obscurité». Il marito, che nel frattempo, ricordatosi dove stava il suo lavoro, si era allontanato per andarlo a prendere, rientra nella camera e si rivolge a Vallès:

«Ce n'est pas rédigé comme par un écrivain de profession, mais il y a beaucoup de souvenirs. Tirez-en profit pour votre travail. Imprimez seulement mon nom, afin que l'on voie que les condamnés au bagne de Juvis n'étaient ni de si grands ignorants, ni de si grands scélérats qu'on l'a prétendu».

A queste parole la donna solleva lo sguardo e il suo occhio indirizza verso il marito, scrive Vallès, «une lueur froide qui m'a glacé». Nell'andar via Vallès ha la sensazione di essersi trovato in una casa nella quale «est défendu de parler parce qu'il y a une agonie – ou un cadavre»: «je suis descendu dans Paris, par des rues discrètes et noires, le cerveau hanté d'idées troubles, me demandant quel était le drame qui se jouait entre ces deux êtres». Tornato alla bettola, è Vallès a chiedere conferma del fatto che anche sul marito della donna corresse la stessa diceria che per Ruault, cioè che fosse della «rousse» (gergale, per polizia). Il vecchio di Doullens lo nega: lei l'avrebbe preso a schiaffi, l'avrebbe condotto da loro, l'avrebbe messo nelle mani di Mabilles «pour qu'il le saigne! N'est-ce pas, Mabilles?». Questa la risposta del vecchio quarantottardo: «oui. A moins qu'elle n'ait trop honte; ou qu'elle l'aime... ça s'est vu». Evidentemente l'insistenza della donna sull'onestà di suo padre era sta-

ta per controbilanciare i sospetti sul marito. Mabilie ha ragione nell'avanzare la sua perplessità. Il lettore riconosce infatti il «mouchard» quando Vallès chiude il suo racconto. Alla domanda di chi mai si stesse parlando rivolta da uno appena entrato nella bettola, la risposta è: Largillière, già falegname, come ricordò Vallès, nonché blanquista – Ruault e Joseph Largillière, una coppia di spie destinata a una brutta fine: l'esecuzione della rue Haxo da parte dei comunardi il 26 maggio 1871²⁸⁵.

Se prendiamo il *curriculum vitae* di Ruault, quale emerse dall'interrogatorio (fine luglio 1872) di Gaston Da Costa, stretto collaboratore di Raoul Rigault alla prefettura di polizia durante la Comune, risultava: partecipazione alle giornate di giugno del 1848, ai complotti antibonapartisti del 1853²⁸⁶, deportazione a Cayenne, poi, lo si sarebbe scoperto dopo il 4 settembre 1870, agente segreto della polizia imperiale dal 1867, che firmava i suoi rapporti con il nome di «Antoine» per un compenso iniziale di 200 franchi al mese. E questo il profilo di Largillière quale delineato da Maxime Vuillaume:

Largillière, vieux combattant de 1848, avait été, pour sa participation à l'insurrection de juin, condamné aux travaux forcés. Il fut gracié. Il figura parmi les accusés du procès de la Renaissance (décembre 1866-janvier 1867)²⁸⁷ à côté de cette jeunesse qui devait, pour une bonne part, être de la Commune.

²⁸⁵ Vallès, *L'Insurgé*, cit., pp. 936-937, 1076-1077, per la fucilazione di Largillière e degli altri (sul racconto di Vallès si veda comunque Bellet, *Jules Vallès*, cit., pp. 419-420); nell'articolo *Les Banquets*, pubblicato sul «Cri du peuple» del 21 marzo 1884, in *Oeuvres*, II, cit., pp. 1124-1125, Vallès, accanto ai nomi di Ruault e Largillière, faceva anche quello di un terzo «mouchard», Greffe, di cui pure «on avait découvert que c'était un traître». Sui quattro ostaggi civili, «mouchards de l'Empire» (Lissagaray), uccisi dai comunardi in rue Haxo in un gruppo di una cinquantina fra gendarmi ed ecclesiastici nonostante taluni tentativi, fra gli altri di Varlin, per evitare un massacro dovuto esclusivamente all'esasperazione e allo scatenamento della folla, cfr. P.O. Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, 1896, p. 375, di cui comunque conviene riportare la seguente valutazione: «ces gendarmes, ces policiers, ces prêtres qui, vingt années durant, avaient piétiné Paris, représentaient l'Empire, la haute bourgeoisie, les massacreurs, sous leurs formes les plus haïes»; importante per la testimonianza riportata, M. Cordillot, *Eugène Varlin, chronique d'un espoir assassiné*, Paris, 1991, pp. 243-244. Si vedano ancora, naturalmente, G. Da Costa, *La Commune vécue, 18 mars-28 mai 1871*, III, Paris, 1905, pp. 232, 243, 155 sgg., e Vuillaume, *Mes cahiers rouges au temps de la Commune*, cit., pp. 150-169, da cui sono tratte rispettivamente le notizie su Ruault e la citazione su Largillière che seguono. Vallès e Lissagaray furono fra i testimoni dell'episodio.

²⁸⁶ Per notizie relative a Ruault nel giugno 1853 si veda il documento riportato in Ranc, *Souvenirs. Correspondance 1831-1908*, cit., pp. 95-97.

²⁸⁷ Condannato e al tempo stesso spia in quella circostanza; cfr. Dommanget, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, cit., pp. 126, nota 2, 131, 158; P.H. Hutton, *The cult of the revolutionary tradition: the Blanquists in French politics, 1864-1893*, Berkeley-Los Angeles-London, 1981, pp. 63, 81.

Una fattispecie, quella di Ruault e Largillière, caratterizzata dunque da un passaggio al servizio della polizia imperiale in contrasto con i precedenti biografici, e quindi dal tradimento nei confronti di vecchi compagni. Si comprende il ritratto della moglie di Largillière quale Vallès intese delineare.

Sappiamo da Roger Bellet che nel manoscritto de *L'Insurgé* l'XI capitolo aveva per titolo «Largillière»²⁸⁸. È come se Vallès, tornando negli anni Ottanta su una «histoire des vaincus de Juin» da lui non scritta ma in ogni caso progettata una dozzina d'anni prima, avesse prescelto proprio un «mouchard», non ancora conosciuto come tale nel 1869²⁸⁹, ma in seguito ovviamente sí, fucilato dai comunardi in rue Haxo ormai alla fine della *Semaine sanglante* a evocare momenti e ambienti della sua personale, originaria indagine sul passato. Trattandosi di una «Histoire de vingt ans» a partire dalle giornate di giugno del 1848 era naturale che le densissime opacità sopravvenute in corso di tempo – riflesse nella figura drammatica della moglie di Largillière, ma anche nel dubbio, in realtà un presentimento, quasi sussurrato da Mabilé – dovessero farne parte, se non altro per la semplice ragione che quel ventennio aveva avuto un esito tale da travalicarne i limiti temporali: la vicenda della Comune. Memoria effettiva del 1869 e sua traduzione assai più che soltanto letteraria degli anni Ottanta²⁹⁰, insomma, interagivano.

Pagine in ogni caso singolari, attraenti e non poco intriganti, quelle dell'XI capitolo de *L'Insurgé*.

²⁸⁸ Cfr. Vallès, *Oeuvres*, II, cit., p. 1863, nota 2 *sub* p. 932.

²⁸⁹ Roger Bellet informa infatti che Largillière aveva partecipato al comitato elettorale di Vallès, candidato largamente sconfitto contro Jules Simon alle elezioni del maggio 1869; ne *L'Insurgé*, cit., p. 940, si legge che un plauso di trecento «pauvres» ne sanzionò la candidatura, e sempre Roger Bellet osserva che fra quei trecento dovevano esservi degli stipendiati della polizia imperiale ignoti ovviamente a Vallès: «le rôle, à cet égard, de Largillière [...] dans la formation de cette "claque" serait à déterminer» (Vallès, *Oeuvres*, II, cit., pp. 1866, nota 2 *sub* p. 937, 1867, nota 2 *sub* p. 940).

²⁹⁰ Nel ricordato articolo *Juin 48* sul «Cri du peuple» del 23 giugno 1884 (pp. 377-378; non incluso nell'edizione Bellet delle *Oeuvres*) Jules Vallès scrisse: «ma douleur, comme certains maux, saute une génération, j'oublie Mai 71 au souvenir de Juin 48 et des crimes entassés sous le consulat de Cavaignac! Nous avions, nous de la Commune, formulé un programme, fait des conditions, lancé un défi. Nous incarnions une idée qu'il fallait décapiter à tout prix parce qu'elle avait tête de gouvernement. Cette idée-là était bien aussi dans les flancs de l'insurrection de Juin, mais comme l'enfant à naître et qu'il faudra arracher avec les fers. Ils disaient simplement: Du travail ou la mort! – Ils disaient cela, non pas menaçants et hautains, comme pouvaient l'être les gens du 18 mars, mais en montrant leurs enfants qui avaient faim, puisque l'ouvrage n'allait pas».